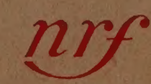
ANNÉE - Nº 346 15 fr. 1er DÉCEMBRE 1942

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE



5, RUE SÉBASTIEN-BOTTIN, PARIS-VIIe

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies : 6 mois........................	**80** fr.
Étranger (Union postale)	**90** fr.
— (autres pays)	**96** fr.
France et Colonies : 1 an........................	**150** fr.
Étranger (Union postale)	**170** fr.
— (autres pays)	**180** fr.

Les demandes d'abonnement sont reçues ainsi qu'il est indiqué ci-apr

Zone occupée : **La Nouvelle Revue Française,** 5, rue Sébastien-Bottin, Pa — Compte chèque postal : Paris 169-33.

Zone non occupée : **Messageries Hachette, Service de la Nouvelle R Française,** 12, rue Bellecordière, Lyon — Compte ch postal : Lyon 218.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant l de chaque mois. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et d somme de 2 francs en timbres.

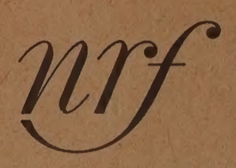
Le Directeur reçoit sur rendez-vous.

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste seuls retournés à leurs auteurs.

CAHIER de DÉCEMBRE

des Éditions de la



OUVRAGES PARUS DU 1er AOUT 1942 AU 31 OCTOBRE 1942

ROMANS - RÉCITS

ırice Blanchot : Aminadab... 46 »

nck : Le Grand Voyage....... 42 »

eu La Rochelle : Gilles. Édition ıtégrale, avec une préface.... 52 »

ius Grout : Le Vent se lève.. 25 »

Varende : Heureux les Humles........................ 38 »

ırges Magnane : Les Hommes ırts........................ 27 »

ırice Toesca : Clément...... 38 »

ər Tutein : Un homme en op........................ 30 »

POÉSIE

re Emmanuel : Orphiques. Collection « Métamorphoses ») 25 »

ırice Fombeure : A dos d'oiəau........................ 47 »

LITTÉRATURE

n-Paul Fargue : Déjeuners de oleil........................ 36 »

l Valéry, de l'Académie Franaise : Mauvaises Pensées et utres........................ 42 »

PHILOSOPHIE

ert Camus : Le Mythe de isyphe. (Collection « Les ssais ».)................... 33 »

ÉDITION ILLUSTRÉE

Valery Larbaud : Le Pauvre Chemisier, avec gravures à l'eau-forte de Eyre de Lanux. Exemplaire sur arches............ 300 »

SPORT

La Méthode Suzanne Lenglen : (Lacoste, Tillier, Darsonval, Cochet et Destremau)....... 30 »

THÉATRE

Armand Salacrou : Théâtre : Une Femme libre, L'Inconnue d'Arras, Un homme comme les autres. Nouvelle édition.. 40 »

LIVRES RELIÉS

Conversations de Gœthe avec Eckermann. 1.000 exemplaires sur héliona................. 175 »

La Méthode Suzanne Lenglen : (Lacoste, Tillier, Darsonval, Cochet, Destremau). 1.000 exemplaires .... 90 »

Paul Landormy : Schubert. 250 exemplaires sur héliona...... 130 »

GALLIMARD

1942

OUVRAGES PARUS EN NOVEMBRE 1942

CLAUDE BERNARD : LE CAHIER ROUGE. Introduction par Docteur Léon Delhoume.
Un volume in-16 double couronne.................................. 30

R. L. BRUCKBERGER : LIGNE DE FAÎTE.
Un volume in-16 double couronne.................................. 25

ALFRED COLLING : SCHUMANN.
Nouvelle édition, revue et augmentée, comportant 4 planches hors texte, sous couverture illustrée.................................. 36

CHARLES EXBRAYAT : JULES MATRAT, roman.
Un volume in-16 double couronne.................................. 34

ROBERT GANZO : POÈMES.
Un volume in-16 double couronne.................................. 22

MARCEL JOUHANDEAU : LES MIENS.
Un volume de 124 pages, sous couverture rempliée sur Ingres, motif sur la couverture et la page de titre.
850 exemplaires numérotés sur alfa mousse.................................. 45

ERNST JÜNGER : LE CŒUR AVENTUREUX, roman.
Traduit par Henri Thomas.
Un volume in-16 double couronne.................................. 30

CORRESPONDANCE DE MADAME DE LA FAYETTE, établie d'ap[rès] les travaux de M. André Beaunier.
1.500 exemplaires numérotés sur papier châtaignier. Les 2 volumes....... 175

PAULE LAVERGNE : LE MAÎTRE, roman.
Un volume in-16 double couronne.................................. 33

SIMENON : MAIGRET REVIENT (LES CAVES DU MAJESTIC, CÉCI[LE] EST MORTE, LA MAISON DU JUGE).
Un volume in-16 double couronne de 540 pages.................................. 45

ULLRICH : LA GUERRE A TRAVERS LES ÂGES.
Traduit de l'allemand par M. Ferget.
Un volume in-8° carré, de 280 pages.................................. 50

ALEXIS DE TOCQUEVILLE : SOUVENIRS.
Nouvelle édition conforme au texte original, augmentée de fragments inédits et précédée d'une introduction de Luc Monnier. Collection « Mémoires du Passé pour servir au Temps présent ».
Un volume in-8° carré, sous couverture Ingres.................................. 75

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE : **GŒTHE** : Théâtre complet. Introduction de André Gide.
Un volume de 1.342 pages sur papier Bible :
Relié en pleine peau.................................. 200
Relié en simili-cuir.................................. 190

PAUL VALÉRY : EUPALINOS ou L'ARCHITECTE, L'AME ET [LA] DANSE, PARADOXE SUR L'ARCHITECTE.
— : MONSIEUR TESTE, LA SOIRÉE, LETTRES D'ÉMIL[IE], LE LOGBOOK, QUELQUES ÉPITRES.
Chaque volume relié d'après la maquette de Paul Bonet.
110 ex. sur Arches.................................. 450
250 ex. sur Rives.................................. 325

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

DESCRIPTION DE MARSEILLE

Le 16 *octobre* 1939.

Au beau milieu d'une très lente journée jaune de cette fin d'octobre, le *Lotus* arriva d'Alexandrie d'Égypte; contrairement aux règles ordinaires, il entra dans la baie par l'ouest des îles, puis, au seuil même du bassin, il racla ses machines et fit deux lentes voltes pour embouquer la chicane du barrage des mines. Il portait très peu de passagers. Dans ses superstructures, le vent faisait claquer des caillebottés. A la Coupé, trois majors anglais, couleur de tabac, attendaient; derrière eux, quelques officiers de cavalerie française vêtus de bleu ciel et de galons d'or. Sur le pont des premières, entièrement vide, une jeune femme se promenait à côté d'un petit garçon.

Il n'y avait personne dans le grand hangar de la douane, sauf, derrière la banque longue de cent mètres, deux douaniers aux mains vides. Des poussières de sésame et de blé volaient de tous les côtés, et le gros œuvre des poutrelles de fer et de murs de bois roulait le vent en gros nœuds sombres comme une conque. De la grande porte venaient des cris étouffés par le claquement écumant des flots et le grondement de toutes les tôles flottantes. C'était un bataillon de tirailleurs et trois sections du train des équipages, qui embarquaient sur le *Djebel-Nador* dont on voyait les hautes parois noires dressées sur la foule des hommes jaunes, et du galet vert-de-gris des casques.

La visite des bagages fut vite faite; surtout pour les officiers. Ils n'avaient d'ailleurs que des sabretaches de cuir, pleines de papiers, de cartes et de tabac.

Le petit garçon était vêtu d'un costume de golf en velours noir; mais un très beau foulard rouge, plein d'anges d'or, bouillonnait autour de son cou.

— Venez voir, maman, dit-il.

C'était une gazelle dans une caisse à claire-voie. La bête était couchée sur le flanc. Les yeux fermés, elle pleurait; les larmes avaient fait un ruisseau dans ses poils clairs. Hors de ses babines, un petit bout de langue tremblait.

— Elle a soif, dit la jeune femme. Elle a soif depuis longtemps, mon chéri. On ne lui a pas donné à boire.

Elle se tourna vers le porteur de Cook, qui sanglait ses valises.

— Où est la fontaine?

— Il n'y a pas de fontaine ici, madame.

— Allez m'acheter un bol, dit-elle.

L'homme la regarda sans comprendre.

— Je veux donner à boire à cette bête.

— C'est difficile, dit l'homme, il faut que je remonte, jusqu'à la rue de la République.

Mais il prit l'argent et il s'en alla.

— Venez, dit-elle à l'enfant. Nous allons attendre plus loin. (Ils marchaient tous les deux, sans bruit, sur de somptueux souliers de cuir vert.) On ne doit jamais s'habituer à la souffrance, même pour de bons motifs. On la regarde, mon chéri, juste le temps de la connaître; après, si l'on est un homme, on soigne sans ouvrir les yeux.

Elle avait cependant un visage assez grossier, avec des pommettes très saillantes et une bouche épaisse faite d'un fard presque brun; ses yeux seuls, énormes, étaient d'une extraordinaire pureté.

Les derniers tirailleurs marchaient à la file sur la passerelle légère du *Djebel-Nador*. Des paquets de soldats du train, poussant au timon, faisaient braquer des fourgons

régimentaires vers le large plateau qui entrait en pente douce dans un sabord de la cale. Un bataillon d'infanterie de marine arriva au pas cadencé derrière les docks de la douane et, compagnie par compagnie, s'arrêta en reposant durement l'arme.

L'homme revint avec un petit bol bleu à pois blancs. Il avait acheté aussi un quart vichy; car, dit-il, il n'y a pas de fontaines. Il faut aller jusqu'à Saint-Henry. Et il essaya de faire sauter la capsule de la bouteille, mais il lui fallut aller emprunter le couteau d'un douanier.

La jeune femme déganta sa main et, la passant à travers les barreaux de la caisse, approcha le bol bleu des babines et de la langue tremblante. La bête ne bougea pas et continua à pleurer.

— Venez, mon chéri, elle boira quand nous serons éloignés.

Comme ils arrivaient à la grande porte de sortie, devant laquelle grouillait le Boulevard Maritime, la jeune femme caressa les cheveux de l'enfant.

— Parfois, dit-elle, on arrive trop tard, mon chéri, mais promettez-moi, il faut toujours acheter le bol bleu.

Le porteur appela un taxi et lui donna l'adresse de l'hôtel Beauvau.

La circulation sur le Boulevard Maritime était très compliquée du fait de l'entrelacement des voies de tramways. Le tracé, très ancien, datait de l'époque où tout le charroi des quais se faisait avec des charrettes à chevaux.

Maintenant, et surtout à cette heure, les citernes d'essence roulant sur douze roues descendaient de la place du Lazaret, de la rue Achard au ras du trottoir, écrasant les ruisseaux; les énormes camions des minoteries lancés droit, depuis le quai d'Arenc, butaient violemment de leurs gros mufles plats dans tous les ressauts du pavage; les plates-formes chargées de tuiles, les bacs des huileries, les déchargements des docks aux vins, les cages étagées pleines de moutons d'Afrique, les camionnettes d'oranges, d'ananas,

de bananes, de melons, les longues autos noires, souples comme des couleuvres, portant des armateurs et des capitaines d'un bout à l'autre du port, venaient de la rue de Clary, obliquaient vers la rue de Forbin, allaient à la rue Mazenod, tournaient lentement dans le patieux embourbement au confluent du boulevard de la Major, suintaient enfin, les uns entre les autres, goutte à goutte, à coups de klaxon vers la place de l'Esplanade. Au-dessus de tous ces chargements, ces capotes en tôles luisantes, ce passage incessant de camionneurs aux torses nus, l'impériale des tramways couronnée de réclames d'apéritifs à l'anis avançait par soubresauts, à force de longs coups d'avertisseur à pompe, de timbre à pied, de tremblements de vitres et de ferrailles. De temps en temps, dans le hurlement de toutes les chaînes de frein, tout s'arrêtait. Un taxi vert continuait à glisser doucement au bord de la chaussée. Puis tout repartait : les camionneurs lâchaient les leviers, tournaient les volants, criaient avec de grandes bouches muettes, et le trolley du tramway arrachait aux fils électriques de longues étincelles violettes que le bleu pur du ciel blanchissait.

Du côté de la mer, le boulevard était bordé d'entrepôts; de l'autre côté, de hautes maisons, dont les derniers étages, sur lesquels le soleil frappait droit, étaient pavoisés de lessives de linge de toutes les couleurs, qu'on faisait sécher sur les cordelles tendues hors de la fenêtre par des vergues d'artimon. Au bas de la rue, ces immeubles ouvraient des boutiques de bazars bon marché, dont les vitrines montraient les valises en carton, les marchands de bleu de Shangaï, des officines de peseurs-jurés, des échoppes de traducteurs, des bars. Contre la devanture des bars étaient collés des rassemblements de soldats sans capotes, ni vestes, en bras de chemise, ou en petits tricots arrondis par la bandoulière de chapelets de bidons; ils essayaient de les faire remplir de vin. Tous, les uns par-dessus les autres, agitaient leurs mains pleines de billets de cinq francs, vers

une grosse femme brune, mamelue, aux bras comme des cuisses d'homme, qui trônait dans l'embrasure de la porte. Par-dessus le tumulte et l'embrouillage du charroi, ils essayaient aussi de crier vers ceux qui s'entassaient déjà sur les ponts du *Djebel-Nador*, d'où venait comme le léger bruit d'une huile qui frit dans la poêle. La sirène du navire souffla. Des soldats traversèrent le boulevard, courant dans le hennissement des freins à bloc, des avertisseurs, des trompes et les hurlements des pneus bloqués sur le pavé.

Dès qu'on avait dépassé la place de la Joliette, le charroi s'étirait plus vite dans des espaces plus larges et dégagés. Le boulevard longeait le bassin.

Entre les flancs, les proues, les poupes, les échelles, les cordages, derrière les fumées et sous le barattement des chaloupes, l'eau huileuse ondulait lourde, noire, sans bruit, mélangeant d'énormes plaques de moires luisantes. Mais, au delà de la jetée des Forges et de la colonne bariolée du petit feu Sainte-Marie, la mer, rudement taillée et retaillée par le soleil, étincelait, pleine de poussières, de copeaux, d'écailles et de facettes aveuglantes. De l'autre côté du boulevard, la vraie ville commençait à s'approcher. C'était la vieille. Elle était toujours là malgré le hurlement sombre des sirènes à vapeur. Elle recouvrait la colline, elle descendait de terrasse en terrasse, crevassée de ruelles où l'ombre semblait s'approfondir jusqu'à l'ombre souterraine. Face au large, avec tous ses crépis dorés, la rue du Panier, ouverte juste dans l'Orient du soleil, avec sa foule de marins bleus, ses femmes, ses enfants multicolores, le miroitement de ses pavés, de ses zincs et de ses ruisseaux, le glissement onduleux de ses épaules étroites entre les maisons, montait à la colline comme un serpent qui marche. Une petite placette portant un tilleul avançait en surplomb le blanc d'un rempart arabe.

La jeune femme caressa encore les cheveux de l'enfant.

— Les dieux que trouve votre père, dit-elle, ont habité tout le pourtour de cette mer. Il serait capable d'ouvrir

des tranchées sous les roues de ces tramways et d'en sortir un Horus d'or tout à fait pareil à celui qui vous effraya à Deir al Bahari. Vous souvenez-vous, chéri? L'épervier maître du monde.

— Croyez-vous que nous puissions revoir vite papa?

— Il nous faudra d'abord aller à Paris, mon fils.

— Est-il maintenant habillé comme ces officiers qui étaient avec nous sur le bateau?

— Je ne crois pas.

Le boulevard longeant le canal entra dans l'ombre du fort Saint-Jean, et brusquement, au détour du rempart de la Tourelle, le vieux port s'ouvrit. C'était un espace royal. Des centaines de petites barques pontées battaient du mât dans le vent. L'eau verte frappait en écumes contre les coques de bois. Un grand yacht blanc, à la poitrine d'oiseau, tout désarmé et vide, culait contre ses chaînes, comme un bouchon sous les risées, qui glaçaient l'eau d'une lumière éblouissante. Une vedette échevelée d'embruns partait vers la mer, entre deux longs plis d'eau, aigus comme des ailes de martinet. Les bruits de la ville sonnèrent tout à coup là dedans comme dans une trompe : des cloches, des cris, des sifflets, des coups de moteurs et un clapotement claquant extrêmement sonore comme un drap dans le vent. Le ciel au-dessus était plus nu et plus creusé que partout; si vaste, si largement ouvert vers d'extraordinaires lointains, qu'il applatissait la colline de Notre-Dame de la Garde et l'énorme Vierge d'or n'était pas portée plus haut par sa basilique que la paume des mâts d'un voilier italien, couleur de crème à la pistache, qu'une chaloupe tirait mort et nu contre le vent vers la mer.

La foule couvrait les quais. Il y avait beaucoup de femmes. Certaines étaient énormes, grasses comme des thons; habillées de noir avec des moires ou des soies, têtes nues, les cheveux frisés et huilés, de longues pendeloques de pierres rouges aux oreilles, elles portaient d'énormes paniers plats pleins de poissons. Les gens descendaient

comme de l'eau de torrent par les rues perpendiculaires au quai, par la rue Dieu ou par la rue des Trois-Soleils; il y avait peu de soldats en uniforme, mais beaucoup d'officiers très bien habillés. Ils avaient surtout des bottes de toute beauté, en couleur, presque aussi tendre que les étoffes pour les femmes. En culotte de cheval, ils marchaient au bord de la mer, faisant de longs pas, comme s'ils venaient de très loin, et s'ils allaient très loin. Malgré la chaleur, ils avaient tous le cou entouré de chèches africains. Certains étaient très jeunes; le ceinturon serré à bloc, la main dans la poche de la culotte, ils faisaient bouillonner avec grâce les pans de leur tunique. Ils se saluaient mutuellement à tout moment. Des jeunes filles noires, très sensuelles, avec de petits seins durs en pomme de Vénus, sous des blouses fines, des fesses superbes en ballon de football dans des jupes de soie plaquées, comme moulées, couraient en faisant claquer de splendides souliers. Les tramways traînaient dans la foule comme de gros aimants dans de la limaille ils en emportaient des paquets épais, collés autour de leurs plates-formes. Les énormes femmes tournaient parfois la tête, elle montraient alors de beaux visages grecs réguliers, aux yeux de vache, aux admirables lèvres gourmandes, dédaigneuses et soumises. Dans leur énormité, elles étaient parfois très jeunes, à peine des jeunes filles et leur opulence grasse surprenait comme un mystère divin. Au confluent de la rue Moïse, de la rue de Nuit, de la rue du Coq-d'Inde, les étals d'un petit marché vendaient des pastèques et de la boucherie de cheval, couverte de mouches; un poisson échappé d'un panier sautait sur la chaussée. Un nègre en bleu de chauffe l'attrape sous sa casquette comme un papillon. Sous les cariatides de l'hôtel de ville, une métisse crépue en chapeau rose s'était assise, déchaussée et elle frottait ses pieds nus avec ses mains.

Après le détour de la rue de la République, puis le sens giratoire autour du candélabre d'électricité, la Canebière se dresse entre les maisons comme un tronc d'arbre couvert

de fourmis. Tout de suite, à droite, c'était la rue Beauvau et l'hôtel, un peu froid.

De l'autre côté de la rue, dans la vitrine de la « Cosuth American Linie », deux gentlemen installaient un grand paquebot en carton. Une fois vide, le taxi démarra doucement vers l'Opéra dont on voyait là-bas devant les énormes colonnes attiques. Le vent soufflait dans ces rues comme dans des couloirs de cloître.

— Tiens, se dit le taxi, puisque je suis là, si j'allais voir *Loulou!*

Il tourna court rue Pythéas. C'était, deux mètres plus haut, un chalet de nécessité. Il arrêta la voiture. Une femme tricotait devant la porte.

— Qu'est-ce qu'il fait? demanda-t-il.

— Il boit son lait.

— Amenez-le.

Elle se pencha et fit deux pas dans le couloir émaillé de blanc. Elle apporta un petit chien loup, perdu dans sa peau trop ample. Il avait encore une goutte de lait dans sa moustache.

L'agent de la place de la Bourse siffla :

— Donnez-lui un peu de soufre. Il va avoir la maladie, ses yeux pleurent. Je le prendrai samedi.

Il démarra en direction de l'agent.

— Et alors, dit-il, en passant à côté, on ne peut plus faire une cigarette?

— Je t'en foutrai des cigarettes!

Mais il continuait à remonter la rue Pythéas au delà de la place.

Devant le magasin des « Deux Frères », comme il attendait l'entrée dans la rue Saint-Ferréol, il chargea une femme qui sortait de la bonneterie. Elle lui dit : « 150, boulevard Baille. » Elle était extraordinairement belle, brune, bien faite, habillée avec une élégance exacte; il n'y avait qu'une franchise un peu indiscrète dans ses lèvres gourmandes peintes en rouge cerise, le glissement de ses fesses l'une

sur l'autre, l'immobilité compacte de son buste. Le taxi descendit le tronçon de la rue, remonta la Canebière. Devant la salle des dépêches, la foule arrêtée débordait le trottoir. Sur le transparent, il lut au passage : « Notre artillerie bombarde Sarrebruck. Nos troupes ont pris position sur les collines qui commandent la ville. Ce matin à l'aube une de nos patrouilles... »

Les terrasses de café regorgeaient de monde. La plupart des consommateurs étaient des officiers de tous les grades, de toutes les armes, portant au cœur de petits bouquets de décorations multicolores. Ils étaient un peu étendus dans des fauteuils cannés, croisant leurs jambes habillées de belles bottes. Ils étaient par deux, trois, quatre à la table; tous jeunes, buvant l'anis, tous sans distinction d'armes étaient épaissement cravatés du chèche africain, même certains jeunes officiers de chasseurs alpins. Les vieux officiers étaient assis seuls devant leur absinthe, ou bien ils avaient une femme à côté d'eux. A part quelques étrangères (on appelait ainsi des femmes venant d'une autre partie de la France) assises d'ailleurs à côté d'étrangers (ceux-là vêtus d'uniformes datant de l'ancienne guerre). Toutes ces femmes étaient immobiles comme des idoles, dans une parfaite élégance de costume, une vacuité du regard, un rayonnement de la chair, un visage de métal ocre naïvement marqué d'une sensualité et d'une gourmandise de déesse.

Il faisait chaud, puis brusquement froid, comme si le vent ouvrait les portes de la mer.

Dès qu'on entrait dans la rue de Rome, la qualité de la foule changeait. On commençait à rencontrer quelques soldats. Ils étaient habillés comme en drap de billard avec un drap jaune épais, taillé très ample. Quelques-uns étaient en bleu de chauffe, et seul le bonnet de police leur donnait un air militaire. Il y avait également des ménagères avec le sac à provisions, des bourgeoises qui s'arrêtaient devant les vitrines des magasins de dentelles. Le taxi remontait

la rue lentement, gêné par des camionnettes de peintre, hérissées d'échelles, des camions de ravitaillement, des bennes d'essence, des bacs de vins, des voitures maraîchères. Des deux côtés de la rue, les boutiques de mercerie, de bonneterie, de petits tailleurs, de marchands de souliers se succédaient; les étals où le client mettait la main offraient des caleçons de bain, des soutiens-gorge, des pantalons, des tricots, des chapeaux de feutre, des souliers à paillettes. C'était la partie commerçante de la grande voie, qui sur plus de vingt kilomètres trouait la ville en droite ligne de part en part, de l'est à l'ouest. En bordure de cette rue, sur un étroit carrefour, une colonne portait le buste d'Homère.

Boulevard Baille, roulement souple dès la montée entre les grands arbres, dans des espaces libres et le bruit apaisé. Surtout après le carrefour tournant et les cahots de la place Castellanne où des camions chargés de ferrailles, de soldats et de sergents abordaient en oblique, à toute vitesse, les rails des tramways et viraient au frein dans le grand chemin de Toulon. Et la montée du boulevard, une fois dépassée, la descente longue et souple, dans l'énorme voie sans charroi, sans bruit, où l'on entend grésiller les pneus. Les platanes, malgré l'automne avancé, étaient encore verts et épais. Il fallait le vent pour aller chercher quelques feuilles jaunes dans les profondeurs de feuillages encore intacts. — 150. Larges trottoirs vides où une petite fille jouait à la marelle. De l'autre côté du boulevard, on avait creusé des tranchées avec cheminement, porte de guet et pare-éclats. La femme descendit et paya. Elle sentait l'œillet. Il s'attarda à rendre la monnaie. Elle sentait l'œillet, le poivre, et quand elle avança la main, une très légère odeur de peau, de sueur, de poils.

Le taxi démarra droit devant lui à toute vitesse. Le pied crispé contre l'accélérateur. L'odeur était restée dans la voiture et flottait. Au coin de la rue du Berceau, il évita une bicyclette d'un brusque coup de volant. Comme il appro-

chait du fond du boulevard, il se dit : « Ne faisons pas l'imbécile. » Il freina et tourna rue Bravet; puis à gauche, rue Grillon, et à droite, rue Saint-Pierre; à gauche, il était devant l'hôpital de la Conception. Des fourgons de la Croix-Rouge, vides, étaient alignés devant la grille. Les chauffeurs, assis sur les garde-boue, fumaient des cigarettes. Une jeune infirmière était adossée au mur de la conciergerie; la cape noire, dont elle s'était enveloppée dans sa rêverie un peu joyeuse, la privait symboliquement de bras. Le taxi se rangea au bord du trottoir. Un capitaine major venait de l'appeler, et s'approchait avec un vieux médecin-colonel au visage intelligent et dur.

— Au revoir, monsieur le Professeur, dit le capitaine.

Il ouvrit la portière.

— Alors, vous voyez, dit le colonel. Inutilité totale, je ne m'en plains pas, bien entendu. Mais enfin, la guerre...

Il ferma la portière et s'y accouda.

— Entre parenthèses, dit-il, je vous remercie de ne pas m'appeler « colonel ». Non, vraiment. Bien entendu, oui, je sais. Ah! mon pauvre ami, je suis englouti dans du papier et du téléphone. Et du grade. — Oui, bonjour, dit-il à un soldat qui le saluait. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'ils nous aient réquisitionnés ici, du moment qu'ils ont l'hôpital Michel-Lévy. Il y a toujours la même proportion de malades civils. Je me demande ce qu'ils en font! Ils m'ont perdu un cancer du rectum; je ne sais plus du tout où il me l'ont mis. Ah! dites-moi, si vous voyez Aubert, dites-lui que je m'occupe de ses derniers opérés. Notamment son motocycliste. Je les ai trouvés dans une salle de l'Hôtel-Dieu. Dites-lui que pour le moment tout se passe comme si celui-là était décérébellé. J'avais prévenu Aubert, qu'à mon avis il y avait eu trop de pertes de matière cervicale. Les réflexes toniques et labyrinthiques ont des effets réciproquement antagonistes sur les jambes. Avec une excitation du réflexe de soutien, on peut arriver à... mais...

enfin bref, dites-lui que je m'en occupe. Le bonjour chez vous. Et merci d'être venu. Au revoir.

Le taxi démarra rue Saint-Pierre doucement.

— Ah ! mon brave, dit le capitaine, menez-moi à Allauch. Dites donc, dit-il, vous avez transporté des princesses, vous ? Ça sent la femelle ici dedans.

Ils étaient en train de tourner dans les angles droits de petites rues presque désertes.

— Où me faites-vous passer ?

— On est rue Gondard. Je vais rejoindre la rue Georges. On monte droit aux Quatre-Chemins. C'est le plus court.

— Prenez plutôt le plus rapide, hein ! Quelle heure est-il ?

— Trois heures trente-cinq.

— Nom de Dieu ! il faudrait qu'on soit là-haut à quatre heures. J'ai encore deux cents kilomètres à faire, moi. Vous ne savez pas s'il y a beaucoup de gendarmes du côté de Valdonne ?

— Il n'y en a pas. Il y en a juste à l'embranchement de la route de Toulon.

— C'est emmerdant ! ils m'ont presque déjà poissé ce matin. J'étais passé par là pour être tranquille. J'ai laissé ma voiture à Allauch.

— Vous allez où ?

— Je vais à Gap. Je me suis fait un ordre de mission pour Aix. On ne peut pas le faire pour Marseille. Il faut que j'arrive à Aix, après ça va tout seul.

— Savez-vous ce qu'il faut faire ?

— Non !

— Vous voulez arriver à Aix ?

— Oui.

— Eh bien, au lieu d'aller passer par le Logis-Neuf, prenez le chemin du Garlaban.

— Et après ?

— Dans le bois de pins, la troisième route à votre gauche ; vous descendez à Saint-Zacharie.

— Oui. Mais là il y a des gendarmes?

— Oui. Ah! mais attendez : deux cents mètres avant le village vous pistez encore à gauche. On ne peut pas se tromper. Il n'y a que ce chemin.

— Bon, et après?

— Bois de pins sur vingt kilomètres; n'allez pas trop fort, il y a du cassis. C'est pas des routes nationales que je vous indique.

— Et après le bois de pins?

— Vous retombez sur la nationale 8 *bis*, vous en faites trois kilomètres à droite. Allez doucement pour ne pas louper la commande; là c'est enfantin, il y a un chemin charretier dans de la terre rouge à votre gauche. Il est mauvais, mais c'est pas long, peut-être deux kilomètres, vous tombez sur la route de Toulon, à un endroit où il n'y a personne. Je peux absolument vous affranchir; j'ai fait ça pendant tout le mois de septembre.

— Mobilisé?

— Oui, classe 12, et trois gosses, pas déclarés : soi-disant qu'ils ne comptaient pas. Eh bien, à table j'y ai dit : « Est-ce qu'ils comptent? » J'étais Aux Milles; j'avais gardé la voiture, je venais tous les soirs. Ils m'ont jamais eu. C'est franc comme l'or. Je vous garantis.

— Ça m'a l'air pas mal en effet.

— Je vous dis franc comme l'or. Et alors! si on se démerde pas, c'est pas eux qui nous démerderont, n'est-ce pas? Plus on les baise, mieux ça vaut!

Ils avaient dépassé les Quatre-Chemins et longeaient de longs murs d'usines; les maisons s'étaient rapetissées de chaque côté de la rue, qui avait pris l'allure d'une route. De temps en temps, des tramways en pleine vitesse les croisaient. Des voitures de touristes camouflées en kaki et vert clair glissaient à côté d'eux. Les quelques passants sur les trottoirs marchaient vite; ou bien de jeunes ouvriers en cotte, bras dessus bras dessous avec des jeunes filles. Déjà quelques maisons s'appelaient : *Mon Bonheur*, *Mon*

Rêve, Villa Martine, La Clémence, sur des plaques de céramique fleuries. Enfin, entre deux très beaux piliers de pierre taillée portant feuillages, chapiteaux à fleurs de lis et grâce hautaine de dix-huitième siècle, le vert d'une prairie étincelle sous de beaux arbres.

La route montait, et brusquement en haut de la côte, un grand pays prit place dans tout le tour de l'horizon. Il semblait qu'on soit en face d'une formidable escale de voiliers, et pourtant on tournait le dos à la mer. C'étaient des collines de pierres pures, blanches, hautes, pleines de soleil, taillées en mât, en vergue, en bouline, en affaissement et en gonflement de voiles, toute une marine de rêve pétrifiée dans le ciel bleu. La flotte de ces montagnes de craie amarrée en un immense demi-cercle tenait tout le pays sous le grondement de leurs pavois. Dans le cirque, qui se développait ainsi sous les étraves de rochers, la terre ondulait lentement en noble ordonnance romaine. Des bois de pins noirs comme la nuit entoisonnaient des tertres et, coulant dans les vallons, bordaient de fourrures sauvages les jardins, les canaux, les villages roses, les couvents, les églises, les temples, les colonnes plantées au milieu des prairies et les routes bleues. Des aqueducs miroitants comme des vertèbres sèches sortaient des bois, alignaient leurs arches dans des terres couleur de feu, rentraient au noir des arbres, sortaient de l'ombre, enjambaient les maisons, les vergers, et les parcs, et s'éloignaient dans la flexion des combes comme la carcasse d'un long reptile. A la pointe des vagues les plus hardies de cette terre, des bosquets harmonieux comme des acropoles alignaient face au soleil les longs fûts de leurs troncs cendrés. On brûlait des fanes de feuilles un peu partout et les lourdes fumées qui se tordaient d'abord au ras du sol couvraient ensuite toutes les formes d'un brouillard à peine transparent, d'où sortaient la pointe des ifs, le hérissement funèbre des cyprès et, déchirées par de brusques plongeons du vent, s'écartaient autour de quelques Champs-Élysées où des personnages noirs, loin

de tout, étaient courbés sur le travail des champs. Émergeant de ce brouillard, droit devant la route, haut sur la colline et grandissant, le village d'Allauch était entassé sur un rostre de roche comme un trophée de boucliers d'argent.

Le capitaine avait laissé son auto sur la place de l'Église Saint-Sébastien.

— Eh bien, lui dit le chauffeur, passez rue Notre-Dame et ça va gazer. Vous vous souvenez, hein! deux cents mètres avant Saint-Zacharie, sur le chemin, dans la terre rouge.

Lui, il fit marche arrière, tourna et se lança sur la pente qu'il venait de monter. Brusquement il eut ainsi devant lui tout le pays auquel il avait tourné le dos jusqu'à présent. C'était la ville tout entière.

Mais d'abord c'était la mer. Elle était là-bas au fond, à une distance de sept à huit kilomètres, et à partir de là, elle montait en pente douce très haut dans le ciel. Elle était rugueuse et bouillante; elle frappait violemment le soleil et malgré les bruits de la ville, on l'entendait bourdonner comme un essaim. Couverte d'écume, elle couchait son poil sous le vent. Dans le lointain sa peau bleue transparaissait sous la blancheur du pelage. Un paquebot rouge et noir, sortant du port, glissait sur cette fourrure d'hermine. A mesure qu'il sortait des bras de la jetée, il montait les pentes de la mer, comme le traîneau monte les pentes de la montagne, et bientôt il est au-dessus du village; à mesure que le paquebot glissait vers les îles, il montait au-dessus de la ville, il naviguait plus haut que les toitures. La ville était infinie comme l'eau. D'un côté elle entassait des usines blanches et des petites maisons de couleurs violentes, contre les collines fermant le golfe. Les estacades de toutes les bourgades de pêcheurs déchiraient la côte contre laquelle venaient battre des plis parallèles d'écume qui couraient vers ce rivage comme le déploiement de plumes d'une aile qui ne finissait jamais de s'ouvrir. Devant la route que descendait le taxi, une Babylone de maisons

modernes dressait ses pyramides neuves, ses tours d'ocre rose aux mille fenêtres, ses frontons, ses terrasses, que le soleil oblique séparait les uns des autres par de sombres masses d'ombre. Les boulevards charriaient des torrents d'arbres tout droit à travers les maisons. Ils descendaient vers l'ancienne ville. Ils s'y étiraient, minces comme des fils, entre d'imposants immeubles noirâtres au fond desquels luisaient çà et là des couronnes de balcons en fer forgé. De la houle des tuiles grises, d'innombrables cheminées émergeaient comme la pointe des mâts d'un cimetière de bateaux. Et loin vers l'ouest, sous les fumées, les embruns et la palpitation d'étendards de poussière, le corps écailleux de la ville courbé dans l'élargissement du golfe était emporté finalement vers la haute mer par les terres basses du cap de l'Estaque.

(A suivre.) JEAN GIONO.

POÈMES

ESPÈCE D'ART POÉTIQUE

Goutte du crapaud sanglote
Des étoiles plein les toits.
Comme lui, donne ta note
Sans jamais forcer la voix,

Et sauve une ombre, une rose,
La caresse d'un tambour,
Les plaines noyées de songe,
Les danses du temps jadis,

La lourde paix des villages
Écartelés de chaleur,
Les yeux des chats sur la neige,
Les flambées des Chandeleurs.

Tout ce qui fait le cœur sourd
Quand on marche vers les tentes
Navré d'une pluie battante
Dans les pays des labours.

LE ROULIER

La route va, sans espoir,
Droit entre bise et galerne :
Coteaux plus bas que les soirs
De grands vents et de lanternes.

Le roulier suit cette route
Sous les cabans étoilés,
Épie l'ombre, ruse, écoute
L'acide vent vert des blés.

Bise en proue, galerne en poupe,
Il fonce au cœur des forêts,
Mais là-bas l'attend la soupe
Et le pichet de vin frais.

Délivré des peurs mortelles,
Il claque d'un fouet vainqueur,
Et le vent ferme ses ailes
Puis se couche dans son cœur.

REMEMBRANCES

Crois-moi. Je ne rêve guère
Si je m'endors vers midi.
Voici le dur pain des guerres,
Son goût de pierre à fusil,

Tant de nuits avec deux larmes
Qui m'éclairaient jusqu'au jour.
J'aurais bien posé les armes
Pour la rose de l'amour;

J'ai couché dans maintes crèches
Entre l'âne et le bœuf roux,
Puis bu dans des vallées fraîches
Où la nuit creusait des trous.

Nous avions perdu le monde,
Nous avions perdu le goût.
Des salamandres d'étoiles
Tournaient au-dessus de nous.

BOHÉMIENS, HELLEQUINS, ROULOTTIERS...

A Jacques Baraduc.

Les Bohémiens sont revenus
Vautrés autour de la roulotte
Où gambadent des enfants nus
Dans l'odeur d'ail et d'asphodèle.

On voit rôder dans la chanson
Du graillon, des frites heureuses,
Un vieux tapir, un hérisson
Bourru, grognard et philosophe,

Des chiens, silencieux lémures,
Plus maigres que des lévriers,
Chiens errants, veufs de compagnie.
Ces animaux n'ont point d'amis.

Des ânes tondus et pelés,
Aux dents longues comme la mort,
Contemplent les badauds troublés
Ivres d'un silencieux remords.

Leur repas bref est terminé :
L'homme saisit une guitare
Et joue des airs mélancoliques
En attendant que la nuit tombe.

Mais le soir un spectacle d'or
Fleurit sur la place publique
Et fait trembler jusqu'aux étoiles
Dans les sidéraux interstices,

MAURICE FOMBEURE.

DIALOGUE

La civilisation dépasse toujours le but qu'elle poursuit et se ruine en se réalisant; d'où la marche en spirale de l'humanité, les reculs et les retours, les pauses, les âges de la solidarité ou de la dispersion. L'homme était prudent au début de l'ère chrétienne quand il s'enfermait dans un cloître. La civilisation lui a donné la liberté et une immense puissance, sans changer sa primitive nature qui est à peu près, comme le pensait Taine, celle d'un fou. Il usa pour son profit personnel et selon son caprice des pouvoirs démesurés de l'argent, quand la fortune lui souriait, et de terribles machines. Le monde retournait au chaos par le désordre de la puissance.

Cherchant les causes multiples de la fièvre capitaliste, qui a transformé l'ancienne société immobile, ascétique et religieuse de saint Thomas d'Aquin, Werner Sombart constate que dans tous les pays le commerce appartenait surtout aux hérétiques, (dans l'Inde, les Banians; dans la France de Louis XIV, les huguenots.) Ces hérétiques sont aussi les émigrés. Sur la terre étrangère, l'émigrant est seul. La terre d'exil n'a pas d'âme pour lui, ni passé, ni présent. L'émigré ne connaît que l'avenir, et l'argent qui fera cet avenir. Ainsi, l'Amérique, terre des émigrants, fut le pays du capitalisme extrême.

Dans sa patrie même, l'homme est devenu un étranger, une sorte d'hérétique. La plupart des hommes n'aiment rien. Ils n'ont pas d'attachements. Ils n'existent que dans

leurs créations vertigineuses. L'homme veut brûler. Il ne supporte pas la vie de sang-froid. Cette furie du capitalisme et de l'entreprise, c'était une fuite hors du monde, à la place du cloître. Que fera-t-on de ces gens dégrisés dans une société plus réglée et de nouveau presque immobile?

Il faudra guérir l'homme et le réconcilier avec lui-même. Il a peu vécu sur terre. Depuis Montaigne jusqu'à Gide, les moralistes français (pour qui je donnerais tous les philosophes du monde et toutes les métaphysiques) ont tâché d'apprivoiser ce passant de l'infini. « Dans le pire état, et même la guerre, dit Alain, j'ai toujours senti la vie comme étant délicieuse par elle-même et au-dessus des inconvénients... Les hommes étaient beaux à voir dans la guerre. Ils ne croyaient rien et faisaient leur métier, et encore plus scrupuleusement dans le danger. » Souvent, je pense à de telles phrases, et au peintre Vuillard à qui la lumière donna tant de plaisir jusqu'en ses derniers jours, au vieux Gide qui n'a pas renié sa jeunesse; et je trouve du mystère dans cette sagesse qui n'est point romantique, ni purement intellectuelle, ni réaliste, tout à la fois si obscure et comme simplette, héroïque et humble.

Je me demande si les révolutionnaires de l'Europe aspirent vraiment à l'ascétisme, s'ils ont répudié le vieil homme, avide depuis le moyen âge, et qui n'a eu de plaisir que dans les entreprises et les inventions. Pourtant, la révolution qu'ils proclament n'a pas d'autre sens; elle sera spirituelle ou elle ne sera rien. Sur ce sujet, j'aimerais à m'entretenir avec les jeunes ascètes allemands d'aujourd'hui, dont j'ai connu les pères qui n'étaient point des ascètes. Mais, pour une bonne part, les événements commandent nos paroles, même nos désirs. Aux temps difficiles, les vocations d'ascètes se déclarent; sitôt que les affaires du monde vont mieux, elles se font rares. L'épreuve des hommes c'est le succès.

Bien sûr, il ne s'agit pas d'être ascète. On peut vivre

mieux sans renoncer au meilleur de notre civilisation. Choisir ce meilleur n'est pas facile, et là encore les événements nous surpassent. La technique, dont l'Amérique est si fière, est fille de la science, laquelle est née en Europe et s'y est développée exclusivement pendant une brève période et sur un espace très réduit, entre Berlin, Paris et Londres. Ortega y Gasset dit que les progrès de la science et de la technique étaient liés au système de la démocratie libérale. Il se trompe, je crois. Mais, sûrement, ces progrès tenaient à des raisons très subtiles qui peuvent s'évanouir. Je ne sais plus quel auteur anglais prétend que la culture française ne s'est jamais remise de la coupure faite par la Révolution.

J'aurais bien d'autres questions à poser aux Allemands. Plus que personne au monde, l'Allemand a fait le tour de toute chose. C'est un être pensant et qui n'est pas badaud. Les nuances qui nous séparent, et celles qui nous rapprochent, sont propices au dialogue.

On n'a pas souvent l'occasion d'un vrai dialogue. Les entretiens avec l'ennemi ou les conversations amoureuses sont gâtés par la politique. J'ai cru longtemps que le dialogue le plus instructif pour l'homme était son dialogue avec la femme, à cause des nuances qui les séparent et qui les rapprochent. Pour parler vraiment avec une femme, il faut l'épouser. Alors les masques tombent et la voix est naturelle. Mais très vite, ce dialogue devient trop compliqué.

Dans un dialogue avec l'Allemand il faut d'abord se défaire de l'idée que chacun a de soi et de l'autre. Lorsque l'Allemand écrit un livre sur l'Amérique ou la Russie, je ne vois pas de différence entre nous. Dans son ouvrage, je trouverai mainte fois les mots équilibre, forme, mesure, harmonie, que je croyais manies françaises. S'il s'adresse à nous, il emploie les mots devenir, mouvement, forme, avec une pointe de reproche. Il nous trouve trop obstinés dans les formes. Cependant, pour échapper au relativisme effréné où naguère l'Allemagne a failli se dissoudre, les

Allemands s'attachèrent à l'idée de communauté et d'unité nationale, c'est-à-dire à la forme de leur nation. Est-il rien de plus composé que la musique allemande, de plus construit que la société allemande? Et si le Français a le souci de parachever une œuvre, comme le dit Friedrich Sieburg, il faut voir dans cet effort, toujours insatisfait, un devenir en profondeur qui ne laisse pas de repos. Dans la vie pratique, le Français se méfie du devenir. Il pense que l'homme s'établit difficilement sur terre, et qu'il n'est que trop disposé à plier bagage. Cette prudence de conservateur, ce goût des limites est scepticisme. Le Français ne croit pas à un grand devenir matériel pour l'homme. Dès que les choses sociales sont supportables, il a tendance à les négliger comme secondaires pour s'attacher aux objets personnels de sa foi ou de son goût. A-t-il moins que l'Allemand le sens de la nature? Il se figure, je crois, qu'elle commence avec l'homme. Si l'on doute de son goût pour la nature, il montre fièrement une lignée incomparable de peintres qui ne s'est pas interrompue pendant quatre siècles. Il dira aussi : « La femme à laquelle je me suis constamment intéressé depuis le XIIe siècle, et qui occupe dans ma société et ma littérature une place très singulière, cette femme, c'est la nature. » Et dans cette nature à sa façon, cet art, cette femme et cet homme, il cherche le bonheur. Le goût du Français pour le bonheur n'est pas vulgaire. C'est un trait respectable, une façon modeste d'être exigeant. Pour les jours ordinaires, il faut des gens discrets, qui simplement cherchent le bonheur, et, sans le trouver, raffinent de petites choses. Ce penchant a de grandes conséquences. Les paysages de France, qui sont l'une des joies de la terre, furent conservés par des gens qui croyaient au bonheur. Durant plus d'un siècle, un cyclone a ravagé l'humanité. Il déracinait les êtres et les arbres, aplanissant tout, balayant vers les villes une foule excitée qui demandait la félicité à des machines. Le Français n'a jamais beaucoup donné dans cet engouement; il a gardé ses champs variés,

ses petits jardins indépendants, et de vieilles mœurs qui lui semblaient bonnes, et des artistes irréductibles. Cette obstination contre le progrès dévastateur et la folle raison venait d'un instinct judicieux qui est peut-être l'instinct du bonheur. Aujourd'hui, quand le Français parle du paysan avec tant d'éloges, il faut voir un symbole dans ce personnage un peu légendaire, comme dans le mot bonheur; ou plutôt un hommage à une certaine idée de l'homme, que nous avons cru générale, mais qui est très particulière.

Dans le merveilleux journal de guerre d'Ernst Jünger (*Jardins et Routes*), marbre finement ciselé (l'exquis, c'est le délicat travail d'une matière dure), j'ai remarqué ces lignes : « Aujourd'hui, dimanche (1939), j'ai reçu la visite d'un lecteur âgé de vingt-trois ans qui fait son service comme caporal à Brunswick. Tous ceux dont je fais ainsi la connaissance souffrent plus ou moins sans qu'il soit possible de les aider. L'époque ressemble à un mauvais défilé, les hommes sont forcés de le franchir. J'ai l'impression qu'ils sont trop conscients et trop absorbés par l'idée de la situation où ils se trouvent. Ils sont comme inhibés par la peur d'un examen, en même temps très lucides, et il est étrange que la volonté de bonheur et de succès soit si peu développée chez eux. On a toujours le sentiment de parler à des coureurs de fond. Où le génie de l'univers peut-il bien tenir en réserve ses dormeurs et ses rêveurs ? »

Jünger constate que la volonté de bonheur était peu développée chez ces jeunes gens; je ne sais s'il en a du regret ou s'il admire seulement. C'était le temps où l'Allemagne venait de refondre la société et de la porter à cette hauteur morale et ce point d'harmonie que l'on n'avait pas vu encore dans une communauté humaine; le temps où l'on sentait proche cette lutte géante qui, maintenant étalée sous nos yeux depuis les déserts de l'Afrique jusqu'aux régions polaires, surpasse encore l'imagination et reste inconcevable; c'était le temps de la grandeur, il n'était plus ques-

tion de bonheur. Après ce défilé, on reviendra au courage plus tempéré, à l'espoir de bonheur, à cette recherche du cœur, de l'art et du travail où l'homme trouve encore des occasions de noblesse. Ce bonheur qui est toujours poursuivi au prix de la souffrance, un autre nom lui conviendrait mieux. Nous n'avons pas de mots pour les choses essentielles, et les dialogues s'achèvent dans le silence. A la place de bonheur je proposerais le mot beauté, mais il est un peu prétentieux.

Anton Zischka nous apprend qu'à Munich, il y a peu d'années, un Allemand entouré d'une dizaine de spécialistes étudiait un plan pour fermer les Dardanelles et le détroit de Gibraltar par une digue, afin d'assécher de grandes parties de la Méditerranée qui offriraient de bonnes terres de culture. La force électrique produite par les chutes d'eau à Gibraltar et aux Dardanelles suffirait aux besoins de l'Europe. Il comptait transformer le climat de l'Afrique et mettre en valeur les déserts en créant trois mers intérieures aux endroits prédestinés, avec centrales électriques et turbines. Récemment, les Allemands ont obtenu du froment avec de l'herbe, de l'orge qui se renouvelle par ses racines comme un buisson, des légumes qui mûrissent sous la neige; et la chimie leur procure les substances que la nature refuse. On peut leur faire confiance pour les prodiges.

L'Europe qui se fonde avec son *wild east*, est-ce une nouvelle Amérique qui aboutira à la même erreur? Vivant en paix, sagement socialistes, sachant répartir les biens et se préserver des crises, aidés par la science et une excellente organisation, les hommes pourront sans relâche améliorer leur bien-être. Bientôt, on distribuera gratuitement les produits que le salaire de l'effort ne pourra plus payer; le travail, jadis honoré, le vrai travail, celui qui est nécessaire et même forcé, et qui fut l'unique distraction des hommes, sera discrédité; on inventera une autre éthique. Tout cela fait peur.

Mieux que nous, les Allemands savent les maux qui sont venus dans le monde par le progrès technique. Cependant, ils doivent l'existence à la chimie. Les hommes sont trop nombreux pour se passer de la science. Le pain, c'est de la science. Naguère oppressés, les Allemands avaient des aspirations contradictoires. Était-ce le corps ou l'esprit qui était gêné? Ces ascètes n'étaient point sans désirs. Dans un état si confus, où d'abord ils demandaient de l'air, ils ont compris que l'homme a besoin d'être conduit. Voilà l'essentiel.

L'idée que l'homme ne peut vivre selon sa fantaisie, et qu'il dégénère dans la civilisation où il s'est engagé, parce qu'elle entraîne l'extinction des meilleurs; l'idée que toute la civilisation occidentale est en danger n'est pas une découverte allemande. Cela fut dit ailleurs; le docteur Carrel a très bien montré l'opposition du progrès matériel et du désordre de la société, dans un livre qui eut en France une foule de lecteurs. L'Allemagne apporte la force à ces idées. Ce n'est pas seulement l'homme d'occident actuel qui est menacé; c'est son passé et ses racines que l'Allemagne défend contre l'horrible conjonction du Russe bolchevik et de l'Américain, ces deux bâtards de l'Europe. Et si la vie a un sens, la victoire sera donnée non pas au plus grand nombre, ni à la puissance des machines ou de l'argent, mais à l'homme supérieur.

Depuis dix ans, en tous pays, les auteurs estimables étaient d'accord sur l'état du monde. Ils ont vu le défaut et pressenti le remède. Pour écrire *Freedom and organization*, Bertrand Russel a lu beaucoup et il a tout compris; mais, dès qu'il s'agit de l'Allemagne, et particulièrement des Nazis, cet homme intelligent devient stupide. Ortega y Gasset lui-même, qui a si bien compris les maladies de ce temps et prédit l'union prochaine de l'Europe, vacille quand il touche à l'Allemagne. C'est qu'elle connaissait le mot que tous cherchaient; elle était capable de l'imposer.

L'accomplissement de nos vœux est une catastrophe; ou bien ils sont exaucés par des voies si humbles, où l'idéal s'incarne dans des formes si rudes que l'homme ne reconnaît jamais dans la vie la réalisation de son désir. L'avènement choque les plus délicats; les bouleversements trop proches blessent tout le monde. On n'accepte pas la violence que comporte toute œuvre créatrice, ni ses côtés gênants; on ne voit pas la grandeur dans le médiocre, la justice dans l'injustice, l'avenir dans le présent.

L'histoire fait taire les faux témoins; elle corrige la vision des contemporains qui se trompaient sur les détails comme sur les dimensions, sur le sens, sur le haut et le bas.

Heureux les grands responsables de la marche de l'humanité qui ont ce recours dans l'avenir, et peuvent négliger l'erreur passagère des jugements. Pour nous, faute de recul, combien de méprises sur la vie, sur nos amours et nos déceptions. Nous mourons sans être détrompés. Bornée au présent, la vie est une dérision.

JACQUES CHARDONNE.

« CLASSIQUES »

Par l'intermédiaire de Voltaire qui, en 1761, fait usage de ce terme au sens littéraire, nous voici, d'emblée, acheminés à la Renaissance. C'est, en effet, alors que l'humanisme, aux alentours des années 1548 à 1550, emprunte ce vocable au latin *classicus*. Emprunt « savant », cela va sans dire. Héritage authentique de la vieille Rome, il y avait, en principe, d'abord servi à désigner les citoyens faisant partie de la première des *classes* créées par Servius Tullius (roi en 578 av. J.-C.). D'où, par un transfert facile à comprendre, l'affectation de la même dénomination aux *scriptores classici*, désignant les écrivains de premier ordre : nos *classiques*.

* * *

Classicisme implique, par conséquent, un *choix*. Et ce choix se consacre avant tout *par l'école*. Autant dire qu'il comporte, de ce seul chef, une part inévitable de convention. Car en nulle civilisation l'on ne procède à l'éducation de la jeunesse au moyen des premiers auteurs venus.

C'est ici qu'intervient un second facteur, fort important : *l'expérience*. Si l'on tient, en effet, à donner à l'enfant une formation qui demeure, il convient d'éviter autant que faire se peut les livres et des auteurs qui passent. De la masse effrayante héritée du passé l'on retiendra donc de préférence — religion mise à part — ce qui, à travers

les inévitables variations des âges, s'est avéré le plus résistant, le plus efficace, le plus sûr.

A cette épreuve continue et sévère du temps, les *langues classiques*, les *auteurs classiques* et les *civilisations* qu'ils expriment constituent, par suite, l'aboutissement d'un triage exceptionnel. A ce triage ils doivent de représenter une image schématique, mais, à tout prendre, historiquement fidèle et suffisamment nette des enchaînements par lesquels la civilisation commune de l'Occident se rattache à celles du passé méditerranéen qui l'a précédée et formée. Bien plus peut-être qu'à son intrinsèque *beauté*, c'est précisément à cette longue *tradition de culture* que le *classicisme* doit son insigne privilège. A lui seul il contient, résume même dans une large mesure et contribue à expliquer le pourquoi de la plupart des caractéristiques essentielles de l'Europe occidentale. C'est tellement vrai que, de nos jours encore, pour l'Indou, l'Indochinois, l'Extrême-Oriental, que sa curiosité incite à s'initier d'ensemble au mécanisme intime de notre pensée, ce sont, en définitive, toujours, nos auteurs classiques, nos langues classiques qui lui en fournissent les moyens à la fois les plus directs et les plus sûrs.

A quelles vertus secrètes, ces Hellènes, ces Romains, si éloignés de nous par la chronologie comme par les techniques, doivent-ils donc d'avoir pu conserver ce rôle incomparable d'initiateurs à toute notre culture?

Nous arrivons ici à une notion plus profonde et plus juste du *classicisme:* celle du classicisme *véhicule de civilisation*. Le passé, du seul fait qu'il est *le passé*, ne saurait, en effet, suffire à pareille mission. Car, en définitive, c'est moins parce qu'il est révolu que parce qu'il s'avère particulièrement lourd d'expérience qu'il engendre *le classicisme*. La preuve qu'il en va bien ainsi, c'est que, toujours et partout, le *classique* s'avère synonyme de *porteur de la civilisation*.

C'est le rôle qu'a joué le latin, depuis la fin de la Répu-

blique jusqu'à l'orée du XVIII[e] siècle; le grec, depuis le premier millénaire avant J.-C. jusqu'à la fin de l'âge byzantin. Telle fut et reste aussi la fonction de l'arabe littéral, depuis l'hégire, pour l'ensemble des territoires musulmans; celle du sanskrit classique pour l'indouisme brahmanique; du pâli pour l'indouisme bouddhique ; du chinois classique pour tout l'Extrême-Orient.

Pareil élargissement de la notion de *classicisme* s'avère, d'ailleurs conforme au bon sens, à l'histoire et, à tous les faits actuellement connus et observables. L'on en peut, dès lors, déduire avec une entière certitude que cette expression durable d'un phénomène de floraison culturelle à travers l'espace et le temps résulte nécessairement de l'affluence, en certains carrefours planétaires, plus propices aux conjonctions heureuses, du maximum de « trésors » spirituels et temporels. Il s'ensuit nécessairement que, bien loin de se restreindre, par définition, aux seules époques archaïques, le classicisme ne se borne point à *avoir été*. Il *devient*. En d'autres termes, ce n'est point seulement *en arrière* qu'il y a matière à *classicisme*. C'est également *en avant*. Seulement, comme en toutes choses, rien ne saurait suppléer à l'œuvre, lente, du temps, un assez long recul est toujours indispensable pour déterminer que telle ou telle époque a lieu d'être considérée comme *classique*; ceci parce qu'elle constitue l'expression à la fois vérace et équilibrée de la *Civilisation* du moment. Aussi, dans le passé très archaïque, percevons-nous clairement aujourd'hui le caractère *classique* de la vieille littérature mythique et cosmogonique de Sumer et d'Akkad. De même, dans les temps modernes, celui d'un Shakespeare ne nous est désormais pas moins évident. Dans les deux cas il s'agit de témoignages représentatifs d'un *âge* dans l'histoire de la civilisation.

***

Si le caractère, *essentiellement international*, de tout *classicisme* a si longtemps échappé, cela tient, pour les Romains et les Grecs en particulier, à un certain nombre de raisons précises.

Tout d'abord au fait que, relativement tard venus dans l'histoire, — postérieurement à l'an 1000 avant J.-C.; leurs œuvres littéraires datant même, en majeure partie, de cinq siècles au moins plus tard —, ces peuples ne se sont éveillés à la pleine conscience qu'avec quelque lenteur. De leurs propres « origines », d'ailleurs fort composites, ils n'avaient que des traditions aussi confuses que contradictoires ; des ethnies qui les entouraient, que des notions fort approximatives, lors même qu'elles étaient en partie « colonisées » par eux. Des corrélations internationales, des routes (de terre et de mer), des continents ils ne disposaient que d'aperceptions plus qu'approximatives. C'étaient là déjà bien des causes graves d'appréciations erronées. Il s'y ajoutait, par surcroît, une terminologie ethnique dangereusement vague. Nous n'en citerons ici comme exemples que les appellations de *Pélasges*, ou celle de *Troyens*. Enfin une incontestable négligence dans la curiosité pour tout ce qui n'était pas eux. Ainsi, *Barbares* groupait, comme l'on sait, pour l'Hellène, en une même rubrique indistincte et commune, la grande majorité des non-Grecs du nord et de l'est.

Il est donc, d'office, évident que, même de « classiques » aussi mal outillés pour nous rendre raison de l'élaboration de leurs cultures, l'on ne saurait attendre de bien abondantes lumières sur leur propre passé. Passé prodigieusement cosmopolite, par surcroît, nous le constatons aujourd'hui.

Or, l'on ne saurait, ici, perdre de vue que, pendant quelque deux mille ans, l'histoire des classicismes médi-

terranéens se résume en l'histoire des connaissances romaines et grecques sur ce secteur du monde. Tel demeura, dans son ensemble, l'état de notre science, jusqu'à l'aube du XIXe siècle. L'hellénisme, morcelé en cités multiples; disséminé comme en menus fragments depuis l'Ibérie hispanique jusqu'aux bouches du Phase et au delta du Nil, paraissait devoir et pouvoir s'ordonner autour d'Athènes et de Sparte, petits centres pourtant.

L'Empire romain, dans son expansion majestueuse de l'Atlantique à l'Iran, ne s'en confondait pas moins toujours avec Rome, sa *Ville.* Puis, par une série d'heureuses fortunes scientifiques, une suite imposante d'acquisitions successives nous a, depuis un siècle environ, ouvert des accès de plus en plus larges à l'histoire préclassique. Grâce à quoi nous avons, dans une large mesure, pu nous libérer de la tutelle exclusive de nos maîtres, les vérifier, les compléter, les rectifier même sur un assez grand nombre de points. Des époques de civilisation, des ethnies nouvelles, des monarques, des dieux nombreux ont ressurgi, avec leurs langues; le tout dans un éclairage nouveau que nul n'avait prévu. Rude épreuve pour l'antique *classicisme.*

La perspective du passé tout entière en a été bouleversée. Tout ce que l'on s'était plu à considérer comme stable depuis les temps lointains des Romulus et des Thésée s'est trouvé d'emblée remis en question. Sous la couche latine l'on a retrouvé l'étrusque, la « pélasgique », sans compter l'immense bariolage méditerranéen qui s'enfonce jusqu'aux temps lithiques. Sous la Grèce, le « pélasgique » encore, enrichi à son tour de l'Égée crétoise et d'une grande partie de l'Asie égéenne.

A une histoire largement conventionnelle d'un *classicisme* surtout « académique » s'est donc substituée une histoire plus réelle, plus vivante et plus vraie, en dépit d'inévitables et profondes lacunes. Cela ne saurait aller sans catastrophe. Dans l'Hellade comme dans l'Italie

de nos pères, nous distinguons chaque jour plus clairement la part d'héritage altéré reçue par ces terroirs de siècles plus anciens dont la splendeur composite nous éblouit encore. Mais, du même coup aussi, quelques-unes des raisons profondes de la durable vertu de ces *Hellènes*, de ces *Latins*, parés d'une jeunesse nouvelle, se sont révélées à nous dans un cadre, nullement « classique » sans doute, mais d'une singulière ampleur. C'en est fait, dorénavant, de ces « éloges » de l'antiquité dont la matière, avant tout rhétorique, procède encore de concepts rappelant ceux de l'*Institution oratoire* de Quintilien ou du *Panégyrique* d'Isocrate. Les vieilles doctrines, élaborées pour satisfaire à des besoins longtemps restreints, ne sauraient décidément plus s'ajuster à un univers nouveau.

***

Ce fut, aux alentours de 1780-1850, la linguistique, science comparée du langage, qui, la première, ouvrit une brèche importante dans l'édifice résistant, mais à peu près fermé, du « classicisme » traditionnel. Il lui a, pour cela, suffi de fournir la preuve de l'unité sous-jacente, mais réelle, de la famille indo-européenne. Toute mystérieuse encore qu'en soit la raison d'être, il reste incontestable — et, d'ailleurs, incontesté — que les langues aryennes de l'Inde et de l'Iran, l'arménien, l'albanais, l'hellénique, l'italique, le celtique, le balto-slave, sans compter les révélations, encore récentes, des archives hittites et des idiomes tochariens, relèvent, tous, d'un ensemble premier dont l'exacte nature demeure à définir. Ainsi, premier résultat : de la Scandinavie aux bouches du Gange, futurs Grecs et futurs Latins ont pris, jadis, leur part à une plus grande histoire dont la teneur exacte demeure immémorée. Nous voici déjà dépassant — et de combien de kilomètres — le petit monde de la Méditerranée.

Ce n'est pas tout. Car, à l'intérieur de ce premier ensemble, tout entier *européen* d'origine, nous discernons deux groupes nettement tranchés : celui des langues *satem*, à l'Orient ; celui des langues *centum* à l'Occident. Ces deux termes correspondent aux aspects qu'a pris dans chacun d'eux le phonétisme du mot **ḳentom : cent*, pris ici comme symbole. Au premier appartiennent notamment les Slaves et les Aryas; au second, les Helléniques, Italiques, Germaniques, Celtiques. Des *satem*, contigus territorialement à l'Anatolie et au futur Iran, ont gagné par là jusqu'à l'Inde. Des *centum*, de leur côté, ont, de fort bonne heure (certains, même peut-être, aux alentours de 1900 avant J.-C.) franchi le Bosphore et gagné, en des temps échelonnés, jusqu'à l'Asie centrale où l'on a retrouvé de leurs traces positives. Ne semble-t-il donc point que, soit d'un côté, soit de l'autre, nous rejoignons ici les légendes itinérantes des Dionysos et des Héraclès? Légendes *classiques*, pourtant, bien que curieusement élargies, cette fois.

Une étude attentive de chacun de ces groupes nous a, par surcroît, révélé, de l'un à l'autre, des corrélations soit religieuses, soit linguistiques plus particulièrement étroites : entre les Baltiques et les Slaves, notamment sous le premier rapport. Également entre les Iraniens, les Italiques et les Celtiques; de même entre les Iraniens et les Indo-Aryens. Dans le second, entre l'iranien, l'arménien et l'hellénique; entre l'indo-iranien et le slave; entre le tocharien et le hittite; entre le celtique, l'italique, le lydien et le hittite, etc.

Il y a là tout un étrange réseau d'interrelations préhistoriques certaines dont nous sommes bien loin d'avoir tiré les raisons au clair. Elles n'en demeurent pas moins acquises.

L'examen des noms de lieux et des noms de personnes anciens, ces fossiles de toutes les langues et de tous les pays, nous a, par ailleurs, décelé que si les noms propres

des Latins ne sont, dans une large mesure, que des noms étrusques latinisés, les noms helléniques comportent, de leur côté, une proportion importante d'éléments communs aux anciens terroirs de l'Asie et de la Méditerranée égéennes (Crète minoenne comprise); éléments se retrouvant, au surplus, également dans l'Italie pélasgo-tyrrhénienne antérieure à l'épanouissement du romanisme. Une critique plus approfondie de ces mêmes éléments permet d'y reconnaître l'indéniable solidarité des noms de lieux et des noms gentilices. Par cette voie l'on accède en quelque sorte de plain-pied à ces « Seigneuries » foncières des temps « héroïques » de la Médterranéei gréco-latine; domaines féodaux dont la tradition nous a conservé de si clairs témoignages avec les *megara* d'un Agamemnon, d'un Ménélas, d'un Nestor, d'un Odysseus. Il en allait, comme on le sait, sensiblement de même en Italie prélatine. Ces petits fiefs de rois-prêtres constituèrent, un long temps, la norme, de la Sicile à la Thrace et à la Cilicie.

Pour ce qui touche aux noms et aux rites des principaux dieux, les données se compliquent encore bien davantage. Car ici, dans la plupart des cas, ce sont les vieux substrats anté-indo-européens qui s'accusent.

Ce sont aussi des immigrations étrangères qui se manifestent; en Italie, par exemple, avec un *Velchanos* qui fut, un temps, le grand dieu de la Crète; avec un *Tarchon* provenu de Lydie ou de Cilicie; avec un *Sabus sancus* que la tradition nous donne comme venu de la Perse. N'oublions point, comme de juste, la *Mère*, cette déesse souveraine des puissances éternelles de la fécondité, qui, des cimes sacrées qu'elle parcourait assise sur ses lions, dans toute l'Asie occidentale, avait, par le double concours de ses apôtres et du commerce, cheminé profondément, sous des *avatars divers*, en direction de l'ouest. *Poseidon*, pas plus que *Pan*; *Rhéa* pas plus qu'*Apollon* ne sont de vrais Grecs. C'est grave, notamment pour la poétique hellénique. Au

reste, la *tragédie*, comme le *triomphe*, rites dysniaques l'une comme l'autre, sont des choses *grécisées* bien plus que des choses *grecques* d'origine. La démonstration n'en est pas malaisée.

* * *

Telles sont, fort sommairement, quelques-unes des constatations les plus assurées de la linguistique. Il paraît, cependant, indispensable de les compléter par le rappel de quelques faits d'un tout autre ordre; qui ne sont, pourtant, pas moins suggestifs de corrélations étendues datant de temps fort archaïques. Mentionnons, entre beaucoup d'autres, le nom de la *pomme* (grec : *mêlon*) qui lui est venu des Hittites, ainsi que les noms du *feu* (*pyr*) et de l'*eau* (*hydôr*). Des deux derniers nous étions avertis par *le Cratyle* de Platon. La preuve directe s'en trouve en notre possession aujourd'hui. C'est de la Cappadoce qu'est venue également aux Hellènes leur appellation du *raisin : botrys*. Ce même mot a, du reste, gagné par l'Asie jusqu'à la Chine, avec le même sens, sous la forme *p'u-t'au*. Le *tympanon*, illustré par les rites orchestriques et sonores de *la Dame des montagnes*, nous relie en droite ligne, lui, au monde encore mystérieux des échelles de l'océan Indien, jusqu'à l'orée de la Malaisie. Le nom du *vin*, en Italie comme à Rome, procède d'un original qui semble se retrouver en hittite, et qui, par surcroît, reparaît et en hébreu (langue sémitique) et en géorgien (langue caucasique); l'un comme l'autre non indo-européens. Le nom grec de l'*or : chrysos*, possède ses contre-parties en hébreu et en akkadien. L'esquif à bord duquel Ulysse quitta l'île de Kalypsô porte un nom égyptien. Mais, de fait, les Danaens ne passaient-ils donc point pour être venus d'Égypte au Péloponèse aux alentours de 1500 avant J.-C.? L'adjectif *saint, sacré*, capital du point de vue religieux, *hagios* (pour plus ancien **sag-io-s*) procède en dernière analyse du vieux fonds sacerdotal sumérien

sa(n)gu : prêtre. Il signifie proprement : *ce qui relève du prêtre.* Mais il y a plus curieux encore : le cap-montagne *Malée*, au sud de la *Morée* (en grec *Maleios*) n'est autre que le mot dravidien (1) commun signifiant *montagne* dans toute l'Inde méridionale : *malei.* Il y voisine, au reste, avec le nom grec d'une étoffe légère, sorte de « calicot », l'*othonê*, possédant son certificat d'origine dans les mêmes parages de l'océan Indien.

Ces quelques indications peuvent, en l'état, suffire à déceler clairement l'immensité, comme la complexité, du passé préclassique.

***

Elles se trouvent, au surplus, pleinement confirmées, et même sensiblement élargies, par l'archéologie de ces dernières décades. Depuis les fouilles retentissantes d'Henri Schliemann (1822-1890) à Hissarlik et à Mycènes, les questions n'ont cessé de se poser d'une manière toujours plus large. Les campagnes de fouilles de Sir A. J. Evans, celles de notre École française d'Athènes en Crète, celles d'archéologues italiens, grecs, suédois dans le Dodécanèse, en Chypre, y ont puissamment contribué. Toutes les perspectives ouvertes par la linguistique en ont été illuminées. Sur le plan général, les trouvailles céramiques, éclairées les unes par les autres, depuis la vallée du Danube et l'Italie villanovienne jusqu'à la Crète-Égée minoenne, la vallée du Nil, la Mésopotamie d'Ur, Jemdet Nasr, al-Obeid, Syalck, plus récemment encore à Tsalka dans le Caucase (Géorgie) ont permis aux spécialistes, parmi lesquels il y a lieu de citer MM. Forsdyke, Wace et Blegen, Peake et Fleure, Frankfort, d'établir un réseau technique infrangible depuis l'Asie occidentale tout entière

(1) Les Dravidiens forment une masse de quelque 60.000.000 d'hommes, selon le dernier cens (1931); les principaux représentants en sont les Tamil, Telougous, Canarais, Malayâlis, etc.

jusqu'à l'Europe centrale et depuis la Russie méridionale jusqu'à Nâl, en direction de l'Inde.

C'est déjà là une constatation du plus grand prix. Elle se complète, au reste, par l'unité générale de cette culture agricole installée dès 2500 environ avant J.-C. dans toutes les vallées des grands fleuves, depuis le Chabur jusqu'à la vallée de l'Indus et depuis le Ho-nan et le Chih-li jusqu'à la Thessalie et à l'Italie méridionale sur laquelle sir John Marshall et M. Mackay, à propos des trouvailles de Harappa, Mohenjo daro, Chanhu daro, etc., ont fortement attiré l'attention.

L'on avait, par ailleurs, dès longtemps remarqué de frappantes similitudes entre la *civilisation d'acropoles* de l'Inde méridionale et celle de la Méditerranée égéenne; similitude s'accompagnant de compléments ethnographiques (matériel et usages funéraires, éléments graphiques, et, même, religieux (1) et raciaux) que la linguistique est venue confirmer. Il y a eu, là, de très anciennes civilisations thalassocratiques qui, depuis les temps chalco-lithiques, ont connu des poussées remarquables; qui ont, même, en direction du sud-est, gagné jusqu'à la péninsule malaise. C'est un fait positif. Il se constate, même, dès les époques lithiques, par les migrations de la hache épaulée.

Les explorations archéologiques de Sir Aurel Stein, les fouilles de L. Woolley, celles de l'École américaine d'Athènes, notamment à Corinthe et à Athènes, des Danois avec Poulsen, Clemmensen, de Rhomaios à Tégée et à Calydon, de la British School of Athens à Sparte, de Keramopoullos à Thèbes, de Blegen et de Wace en Thessalie, d'Einar Gjerstad et de Dikaios à Chypre, n'ont, sous de multiples rapports, cessé d'accuser les corrélations innombrables qui, trame aux fils subtils, rattachent les uns aux autres la plupart des grands

(1) En particulier le culte de la Mère, du dieu *fulgurant ou taureau*, et les jeux de taureau, encore très en faveur au pays dravidien.

centres méditerranéens, d'Europe comme d'Afrique; qui, par surcroît, témoignent d'indissolubles connexions archaïques avec l'arrière-pays asianique jusqu'à Merv, Anau, Asterabad, au Luristan.

Par cette voie immémoriale nous accédons, même, jusqu'à la Chine où les fouilles d'Andersson, notamment dans le Ho-nan, ont exhumé, entre autres, une céramique décorée rappelant d'une façon vraiment stupéfiante le décor crétois dit de Kamarès. Des correspondances similaires, fondées, elles aussi, sur la céramique peinte, avaient été signalées dans le volume XIII de la *Délégation en Perse*, par J. Morgan et E. Pottier entre les Proto-Élamites et le monde égéen. Elles n'ont fait, depuis lors, guère que se préciser.

D'autre part une étude de plus en plus poussée des vestiges égéo-crétois (minoen primitif : 3400-2200; moyen : 2200-1580 environ; tardif : 1580-1100) a décelé non seulement d'évidents, bien qu'indirects contacts avec Sumer, Nippur et Babylone, mais une intimité fort longue et quasiment continue entre l'Égypte et l'île de Minos : ceci depuis les temps prédynastiques jusqu'au Nouvel-Empire. Puis interviennent des éléments syriens, avec leur culte manifestement apparenté de très près à celui du dieu syrien, de l'orage : *Reshef*, une autre appellation d'Adad-Ramman. Entre temps, nous constatons une diffusion remarquable de l'une des écritures crétoises (l'écriture dite du type B) dont les traces se retrouvent, non seulement dans toute l'île de Minos, mais encore en Hellade péloponésienne, à Thèbes de Béotie et jusque sur le Pont-Euxin, région de Samsoun. Les mêmes tablettes inscrites minoennes paraissent, au surplus, témoigner d'activités économiques, et même industrielles (fabrication de chars de guerre, d'armes diverses); ce qui, après tout, s'explique par les visées impérialistes que la tradition grecque attribue à Minos, cet entreprenant Charlemagne des peuples de la mer. Thucydide nous dit qu'il avait

établi la police des routes maritimes, incorporant dans les équipages de sa flotte les éléments cariens, pirates de vocation, qui s'étaient faufilés à peu près dans toutes les îles, sans en excepter la sainte Délos. Ils avaient, au reste, de leurs colonies en Crète même, comme sur les côtes de l'Asie. Aux Cariens s'apparentent plus ou moins les Ciliciens, forbans des mers eux aussi, dont nous trouvons des traces en Crète comme en Hellade et qui semblent avoir, un temps, joué un rôle économique très actif entre la Phénicie et certains ports de la Grèce continentale.

*
* *

Ces connexions multiples, dont nous ne pouvons, ici, rappeler que l'essentiel, trouvaient leurs ouvriers dans ces éléments vagabonds, aux esquifs à la fois dangereux et rapides que les inscriptions égyptiennes du Nouvel Empire nous font connaître sous le nom de *peuples de la mer*. Il y a là un peu de tout : des *Achéens*, véritables préfigurants des futurs cosaques de la mer Noire; de *Tursha* (*Tyrsènes* probablement) dont certains établis au cœur même de la vallée du Nil; des *Shardana* (Sardes de Sardaigne ou, peut-être, émissaires de la lydienne Sardes); tout cela est bien connu.

Mais ce que l'on sait moins, ce sont les traces innombrables, bien qu'étonnamment fragmentaires, que toute cette grande histoire transméditerranéenne au cours de laquelle s'élabore l'âme future du classicisme a laissées dans les textes les plus divers. Le voyage des Argonautes, déjà évoqué par Pindare, est un lointain reflet des navigations dans la mer Noire, dans l'Adriatique, aux rives des Syrtes et de la Crète. Il trouve une sorte de vérification dans l'expansion de l'écriture crétoise en ces régions. Négligeons *l'Odyssée*, thème trop connu. Mais rappelons-nous que les premiers chapitres du troisième livre de la *Géographie* de Strabon nous évoquent l'émigration

jusqu'en ce lointain Occident de colonies éparses d'Amphiloques, d'Hellènes et de Troyens. Des souvenirs d'Ulysse y figurent, même en certains temples. Lycophron, dans son *Alexandra*, fait allusion à d'anciennes colonies temmices — Préhellènes de Béotie — établies Tartessos. L'histoire prodigieuse des errances des Ioniens s'inscrit en lettres de feu dans le *Prométhée enchaîné* et dans *les Suppliantes* d'Eschyle, ce nourrisson d'Éleusis. Le marbre de Paros comporte des allusions précises et datées au débarquement de Danaos et de son cortège. Les navigations au long cours des *Phoinikes*, mercantis insidieux, marins autant que pirates incomparables — mais pirates très civilisés qui, souvent, sont les pires —, relient de leurs infatigables esquifs toutes les bases navales, tous les *emporia* de quelque importance de Tyr et Sidon en Crète et des côtes de Phénicie en Argolide, en Attique, en Béotie, en Élide. Dépassant les colonnes d'Hercule, ils s'aventurent jusque dans le Grand Océan, sur les rives duquel de vieux noms de type tout méditerranéen attestent leurs activités révolues. Des textes, plus curieux encore : dans le sixième livre de l'*Histoire naturelle* de Pline, dans le XVIIIe chapitre du *Jugurtha* de Salluste, font évidemment allusion à de vastes expansions parties de l'Est jusqu'à l'Ibérie et à l'Afrique océanique. Si le mythe des Atlantes prête, lui, à des spéculations vraiment disproportionnées à la teneur des textes peu nombreux qui nous en ont conservé la mémoire, du moins toute l'archéologie périméditerranéenne, à dater à tout le moins des temps néolithiques, s'avère-t-elle solidaire de la grande civilisation de l'Asie et de la mer.

Est-ce à dire que cette civilisation ne comprenne que cela? Nullement. Car, à ne considérer que l'archéologie helladique, ou l'étrusque en Italie préromaine; à tenir compte des restes anthropologiques, encore trop rares, qui nous sont parvenus, il est incontestable qu'à partir du IIe millénaire avant J.-C., nous y constatons la pré-

sence, là, d'éléments indéniablement descendus de régions plus septentrionales de l'Europe; ici de contingents, dont une partie se retrouve en Rhétie, que leur phonétisme très particulier inciterait à rattacher au monde de l'Europe centrale.

***

Étrange monde, certes. Combien mystérieux encore! Combien complexe! Combien mouvant! De quelle amplitude, insoupçonnée, il y a seulement trente ans! Mais quelle belle et riche unité de civilisation, avec ses échappées immenses en direction soit de l'Asie centrale et du Ho-nan; soit vers l'océan Indien et ses thalassocraties précoces!

C'est ici que l'on constate combien peu, combien mal nous avons jusqu'ici su comprendre nos *classiques*. Sans doute, tous ont été publiés, tous ont été traduits, annotés, critiqués souvent parfois d'une manière fort docte. Combien rares, pourtant, ceux qui ont réellement été *expliqués?* A l'exception de *Pausanias* dont l'édition-traduction, si vieillie soit-elle, par Frazer, demeure incomparable, il reste incontestable que ni les poètes, ni les historiens, ni les mythographes, ni même les épiques n'ont encore été vraiment *lus*. Le chapitre du *Jugurtha* de Salluste, rappelé tout à l'heure, provoque le silence, bien plus que les recherches des commentateurs. Silius Italicus, lorsqu'il nous entretient des colons rutules de Sagonte, nous met en face d'un mystère que nul ne songe à pénétrer. Une édition explicative de l'*Histoire naturelle* de Pline, à laquelle tous les savants intéressés : astronomes, géologues, naturalistes, géographes, marins, économistes, historiens, linguistes, physiciens, chimistes, apporteraient en commun leurs indispensables et fécondes contributions reste encore à publier. Notre connaissance du monde ancien s'en trouverait curieusement élargie, voire renouvelée. L'on en pourrait dire autant de bien d'autres *clas-*

siques. Les *classes*, ici, ont déplorablement contribué à circonscrire les horizons.

De cette inertie dans la recherche active au triple point de vue linguistique, archéologique, ethnographico-historique, nos éditions pédagogiques ne donnent que trop d'exemples. Mais, pour être justes, pouvons-nous oublier ici qu'elles sont, par définition, destinées à des jeunes gens? Que l'étendue des connaissances qu'elles exigent en la plupart des cas dépasse celles que l'on est en droit d'attendre d'un bachelier, d'un licencié, même d'un agrégé?

Leur principal tort, il faut bien le dire, demeure, malgré tout, dans leur appréciation, vraiment par trop discrète, de la richesse sous-jacente à cette grande culture préclassique; de ses lointaines corrélations; des ressources incomparables que sa complexité même préparait à ses héritiers. Pour ne parler que de la Grèce, de qui n'était-elle pas tributaire? Écriture, techniques, panthéon en grande partie, cosmologie, astrologie, astronomie, nautique, art militaire; tout ou presque tout lui vient de l'extérieur, de l'Asie surtout, mère de Prométhée; de l'Égypte, incomparable foyer d'alimentation et d'affaires; de la Phénicie, de la vallée lydienne du Méandre, de la Syrie, carrefours économiques millénaires où aboutissent les produits de l'Asie centrale, du golfe Persique, de l'océan Indien. Tout cela implique à lui seul un prodigieux internationalisme préalable.

***

C'est vraiment à la fois le plus pittoresque des symboles et le plus candide des aveux qu'il ait fallu attendre jusqu'en l'an de grâce 1930 pour voir donner à un livre consacré à la Grèce le titre suggestif : *Qui étaient les Grecs?* (1). Et le plus savoureux de l'aventure, c'est que

(1) J. L. Myres. *Who were the Greeks?* (Sather classical lectures, vol. 6), Berkeley, 1930, 8°, XXVII-634 pp.).

cette même question, nous savons de mieux en mieux qu'il y a lieu de nous la reposer pour les peuples italiques, pour les Ligures, pour les Basques, pour les Ibères, pour la Libye; en bref pour tout le plus clair du vieux monde méditerranéen.

L'extension même des enquêtes auxquelles nous a conduits l'étude des langues, des vocabulaires, des noms géographiques, des couches archéologiques, des techniques et des sciences, des mythes et des rites, des cosmologies et des panthéons aboutit, en définitive, à substituer aux perspectives ordonnées, mais bornées, du classicisme traditionnel des perspectives toujours plus lointaines. Nous avons cessé de croire à cette « aimable simplicité d'un monde naissant » qu'un Fénelon croyait déceler dans Homère... Dans la suite, un Fréret, un Clavier, un Letronne ont eu l'intuition, remarquablement nette, parfois, de cet arrière-fond, vraiment prodigieux. Il n'a, cependant, pas fallu moins d'un siècle de fouilles dans cette préhistoire sans cesse accrue pour que l'on commençât à entrevoir quelques-unes des sources profondes auxquelles s'alimentèrent largement, à leur insu d'ailleurs, nos *classiques*. De fait, ce qu'ils recouvrent n'est rien moins que l'histoire de la plus grande partie de la culture en ce secteur de la planète; ou, pour mieux dire, que *l'arrivée de la civilisation* : agriculture, technique, commerce international, navigation au long cours, grandes religions, même, dans le monde méditerranéen. Période d'épanouissement et de syncrétismes prolongés rappelant, par plus d'un aspect, pour le monde de la mer eurafricaine, l'épopée colonisatrice des XVe et XVIe siècles; la découverte de la mer du Sud par Balboa, celles d'Albukerque à l'orée de la mer Malaise et l'ouverture définitive du Pacifique par Magellan. Nos *classiques*, en puissance, *c'est cela.*

CH. AUTRAN.

SCÈNE DE L'ANGE

Si vous abandonnez un ange à son loisir,
Il s'échappe aussitôt et rôde autour du monstre
Jaloux d'observer l'air qu'il prend pour nous ravir.
Tour à tour il essaie une moue, un sourire
Et s'ajuste les traits de cet angle fatal
Où la beauté se meurt au bout de ses empires.
Tour à tour il se vêt de bronze ou de cristal
Ressemble à l'innocence ou à la cruauté
Rapporte des vergers l'odeur des pêches mûres
Rapporte des forêts les oiseaux foudroyés,
Feint le masque du crime, égaré, les mains pures
Et volant, divisé, prix de son propre jeu,
Il s'aperçoit soudain qu'il s'imite lui-même
Et, devant ses miroirs, qu'il mime seul la scène
L'enfant perdu, le monstre, l'ange, l'âme et le dieu,
Ayant pris pour la mort la ressemblance humaine.

YANETTE DELÉTANG-TARDIF.

LE NAIN

Les soirs éclairés par la lune, d'ordinaire après complies, dans la lueur argentée se montrait un nain. Il entrait dans mon grenier imperceptiblement, avançait sans bruit sur les planches branlantes, s'approchait de ma table et s'asseyait en face de moi, les jambes en suspens comme les enfants, — le moinillon de Saint-Andron, Père Paisios.

J'étais habitué à lui. Parfois, levant les yeux de mon livre, soudain je le voyais sans l'avoir entendu entrer : mais je n'étais pas effrayé. Au contraire, s'il était longtemps sans venir, je m'ennuyais.

Il n'était pas du tout « Père », ni diacre, ni prêtre. Il n'était que moine profès, portant la mante et la toque noire ou plus souvent la calotte pointue, avec le chapelet aux grains de bois roulé en serpent sur la main, et son nom n'était plus Cyr, mais avait été en religion changé en Paisios. Mais tout le monde au monastère l'appelait « Père » Paisios.

Je venais d'avoir quatorze ans, et lui en avait bien quarante, et peut-être davantage. Mais à mon sentiment et à mes yeux il était comme un enfant — en tout cas beaucoup plus jeune que moi. En l'aidant à ôter sa calotte, je le touchais comme par mégarde, et tout doucement je lui caressais la tête, ou encore je frôlais sa menotte minuscule et je passais prudemment la main sur son dos, sentant sous le froc rude les os vivants.

Il n'est pas « le gnome » qu'on représente sur les images,

ni ce qu'a vu Hoffmann dans sa *Fiancée du roi* (une carotte !), ni mon compagnon, favori de tous les enfants, mon *Feuermännchen* (le nez en saucisson !), mais sa nature est la même, celle de Mimé des *Nibelungen* et du nain Andvari des Eddas : il est le *Zwerg*.

Ridé comme une pomme cuite, jaune et plat (un Chinois !) ! Mais quand je le regarde bien et qu'il me répond d'un regard muet mystérieux, ou quand, le museau posé sur ses mains croisées, il me suit des yeux et me pénètre jusque dans l'âme (veut-il me rappeler quelque chose ?), il me semble que sur sa face plissée la peau va craquer, sa peau de serpent va tomber et tout à coup on va voir un visage pur, brillant et tendre d'enfant — n'était-il pas comme un enfant ?

Il n'avait pas l'anneau merveilleux d'Andvari, mais il portait au cou une antique image de cuivre, dont il ne se séparait jamais : on y voyait gravé un petit homme (saint Cyr, naturellement), et à côté, avec une grosse figure et un œil qui ressemblait à une corne, sa mère Julitte, une espèce d'escargot (l'animal qu'évoque son nom en russe). Et ce petit homme et cet escargot avaient puissance et prérogatives d'anneau magique.

Rarement il parlait. Sa voix convenait à sa personne : elle ne tranchait pas. Mais ce n'était pas du tout ce piaulement de souris qu'on attribue aux « Zwerg ». Et moi je répondais tout doucement, pas comme aux autres : ma façon habituelle aurait pu lui faire mal. Il venait « se reposer ». Il soupirait, avec un soupir non pas ordinaire, mais qui montait d'en dessous; un soupir pareil, je le savais, n'existait que dans une fatigue extrême ou chez les êtres traqués. Donc cet homme n'en pouvait plus, ou plutôt cette créature vivante (car était-ce un homme ?) en était à son dernier souffle.

Cette année-là (mon époque la plus ardente), c'était pour moi la découverte au grenier d'un trésor : Gœthe, Novalis, Tieck et Hoffmann, — Hoffmann dont la flamme

avait attisé le feu de mes yeux d'enfant de la Saint-Jean, ouverts aux réalités invisibles, mes « yeux tondus »; Gœthe qui restera pour moi unique; Novalis et Tieck, mes frères spirituels, dont je répétais les paroles comme de lointains souvenirs de nos rencontres.

Je raconte alors ce que j'ai lu dans les livres : mes rencontres avec les pensées et les images, — et images ou symboles sont pour moi plus que des signes : de vraies créatures vivantes;

et encore les mots qui ont frappé mes oreilles, des représentations sens dessus dessous, des métaphores soudain éloignées mariant l'immariable : mais en réalité tout cela a sa cohérence quelque part, d'où jaillit brusquement à mes yeux une lumière qui éclaire l'univers, et il m'apparaît comme pour la première fois;

ou bien quelque association amusante par son inattendu, dans le genre de *Théodosie d'Isidore et les Chinois* (la comédie de Polevoï).

Et tout le temps je raconte des contes.

Ce qui m'attire dans les contes, c'est la sorcellerie, les loups-garous et les métamorphoses; ces cruches mystérieuses garnies d'étoiles et de lait de lune, l'eau vivante, l'eau morte, l'eau de serpent...

Je ne comprends pas encore bien ces « envolées sur la pensée » : quand un sorcier ayant pensé contre quelqu'un prend sa forme. Je ne saisis pas parfaitement ce qu'est chez Novalis ce « contact d'âme » semblable au contact d'une baguette magique, et ce qui, plus tard seulement, s'exprimera chez moi par un mot analogue : « le désir » — dont la force magique, comme on sait, surpasse tous les moyens mécaniques. Je devine encore mal la sorcellerie du « premier toucher », de la « première parole », du « premier regard », où la baguette magique sera un rayon réfléchi de lumière.

Ce que je comprenais mieux alors, c'était le breuvage ensorcelé, la poudre noire enchantée qui transforme en

bêtes et en oiseaux — la cigogne et la chouette de Hauff — et la conjuration qui ramène le loup-garou à son ancienne vie, les souliers « automobiles » et le bâton qui découvre l'or et l'argent, le nain Mouk, les figues d'âne, les baies qui délivrent des oreilles et du nez de figue. Ce qui m'était plus accessible, c'était le charme de l'herbe-enragée : avec sa décoction les sorcières se frottent les aisselles, « la sorcière de Kiev et sa sœur de Mourom ». Ce qui était plus évident à mes yeux, c'était, chez Hoffmann, la métamorphose des fleurs en brillants insectes, et des oiseaux bigarrés en fleurs.

Je fus surtout frappé par la conclusion d'un conte du « Cosaque de Lougansk », si invraisemblable et par conséquent si vrai : une métamorphose non pas directe, mais inverse, où la forme humaine n'était qu'apparence et malentendu.

« Et quand, au départ, le roi se retourna, il vit que de la maison du pauvre Stroi *on* était sorti : mais ce n'était plus le vieux Stroi, c'était un humble bœuf, le joug sur le cou, qui attendait en ruminant; et soudain la Stroia, la Bossue, s'évaporant comme les brouillards, fusa sous l'aspect d'un chat gris par les toits et les palissades; et ce n'étaient plus ses trois filles, Polissonne la borgne, Coureuse aux deux yeux, Chouchou à trois yeux, mais trois poules d'Inde qui se tenaient devant la porte, regardant le carrosse avec le roi et leur souffre-douleur, leur demi-sœur Pélagie, et qui, tendant le cou, criaient absurdement de tout leur gosier de dindes. »

Il y a dans ce conte encore bien des choses curieuses et admirables : comme des os enfouis en terre d'une vache abattue sort soudain un pommier d'argent aux fruits d'or; comme ce pommier, agitant ses branches d'argent, marche sans bruit, ainsi que sur des ailes, devant le roi et la reine quand, sortant de l'église après leur mariage, ils se dirigent vers le palais.

Le moinillon, comme toujours, était attentif à ma voix,

buvant le son de mes paroles et ne me quittant pas des yeux. Et dans ses yeux automnaux je croyais voir un effort pour me rappeler quelque chose et un chagrin parce que je regardais et ne voyais pas et ne le reconnaissais pas.

Ces yeux automnaux — c'étaient eux les plus tristes! — ce miroir gris, je les rencontrais à bout portant, et pour moi aussi c'était une tristesse. Je me rappelais une triste route automnale, humide d'ondées, qui n'arrivait pas à sécher sous un timide soleil tamisé, de sottes petites corneilles s'envolant bruyamment du sol..., une taupe sortie de son savant et noir labyrinthe souterrain, une poésie : *Tardif automne*, la mélancolique musique de la *Scène d'ennui* de Tchaïkovsky, le hurlement provoquant du vent... Mais où était-ce? Quand? et que lui était-il arrivé, à ce moinillon? Pourquoi était-il ainsi? Était-ce quelqu'un changé en *Zwerg*, ou un *Zwerg* changé en moinillon et égaré par hasard, pour des raisons mystérieuses, sur les chemins souterrains de la colline Saint-Andron, de l'antique monastère moscovite enluminé par Roublev?

Non, je ne dirai rien, mais ces tristes yeux automnaux et mes yeux « fantaisistes » sont d'un même air, d'une même « inspiration » (souterraine ou céleste, je l'ignore), et je me crois coupable devant lui.

Parfois toute l'heure de lune se passait dans le silence. Je dessine. Mon cœur est occupé d'un conte. Il y a beau temps que j'ai remarqué que le conte est la plus grande joie : aussi fait-il si bon écouter des contes, et l'on n'en saurait trop écouter!

Je dessinais des monstres, issus de ma « monstrueuse » mémoire, au temps où le monde était pour moi tout différent de ce que je le vois aujourd'hui (à travers mes lunettes). Et encore je dessinais des bêtes et des songes : il y a dans les songes un je ne sais quoi d'insaisissable à la parole et qui se fixe nettement dans le dessin. Ainsi Innocent Annenski, — le symboliste —, pour deviner les énigmes de Gogol, recourait aux schémas graphiques.

Et comment me retenir? Je ne me lasse pas de dessiner les merveilleuses métamorphoses des *Mille et une Nuits :* le Marid et l'ensorceleuse, pour lesquels « sous terre, dans l'eau et dans l'air étaient ouvertes les portes des puits de feu ». Dans mon dessin, il y a des cercles; dans les cercles, des bêtes, et des bêtes partent des rets.

« Dans l'ombre épaissie soudain se montra devant elle l'infrite : ses jambes chancelaient comme des mâts, des étincelles de feu volaient de ses yeux et ses longs bras étaient comme des fourches. Et sans effroi, mais d'une voix blanche de courroux, elle cria : « Pas de refuge ni de repos pour toi! » Elle s'arracha de la tête un cheveu, et le cheveu dans sa main était un glaive. Mais devant elle ce n'était plus un homme ni une créature humaine : devant elle se dressait un lion. Elle leva le glaive et lui coupa la tête. Aussitôt de la tête du lion sortit un scorpion, qui courut à elle avec une gueule de lion béante. Et alors, se coulant toute dans un glaive, elle se hissa comme un serpent. Et ils tournoyèrent. Dans le tourbillon, empoisonnés par le venin, prirent leur vol un aigle et un vautour. Le vautour se jeta sur l'aigle. Déchirés l'un par l'autre, ensanglantés, ils apparurent, lui, un chat noir, elle, un loup zébré. Et ils se tourmentèrent l'un l'autre. Et du chat sortit, sous la queue, une grenade vermeille; comme un point de feu elle roula devant les yeux du loup, et tomba dans un bassin. Mais le loup but toute l'eau... »

— Le loup gris ne boit pas, corrigea le moinillon, il lui suffit de s'ébrouer.

C'était bien comme cela sur mon dessin : le loup avait le poil hérissé.

« Le loup s'ébroua, et du fond du bassin vide la grenade monta et se répandit en menus grains sur les dalles de marbre. Et ce ne fut pas un loup qui se jeta sur les grains et les ramassa tous, tous moins un (or celui-là était l'âme d'un djinn); avec un cri un coq allait et venait sur les dalles, picorant la pierre; tout à coup il voit un

éclair : et alors, immense poisson, brochet, emplissant d'eau le bassin, il nagea à la poursuite du poisson d'argent. Ils nagèrent ainsi, le brochet et le vairon. Le vairon ne se rendait pas, il glissait sous les narines gonflées du brochet. Et tout à coup plus de vairon : un monstre s'est dressé devant le brochet, des langues de feu sortent de ses yeux, et dessous bouillonne le feu et une fumée étouffante s'échappe de sa gueule. Mais le brochet, immense charbon embrasé, court à sa rencontre. Le feu forme route au-dessus d'eux. Le marid brûlé s'écroule en cendre, et elle, sans force, se penche sur lui telle une ombre, froide, elle aussi, comme la cendre. »

Au clair de lune je lis des vers : de Pouchkine *les Tziganes* et le conte du pêcheur et du petit poisson; de Lermontov : « Voici que, solitaire, je descends sur la route ». Je lis à haute voix.

Dès cette époque, à mes erreurs, je devinai peu à peu que les vers devaient être lus à part soi : si vous êtes doué de l'ouïe intérieure, toute « la magie du verbe » se découvre devant vous, et maintenant si, au lieu d'oreille, vous avez un bouchon, même la « souffrance vivante » de Lermontov ne vous émouvra pas. Pour débiter des vers, il faut beaucoup : il ne faut pas seulement savoir rendre le rythme, il faut encore la voix, et toute voix n'est pas bonne.

Je lis aussi de la prose : la prose a son rythme, et, comme dans les vers, chaque chose s'y harmonise à sa façon. Je lis tout haut les contes de Tieck. Ludwig Tieck est l'ancêtre de Gogol. Que peut-il y avoir de plus proche de nous deux (le moinillon et moi) que ces contes magiques? Les contes, il faut les lire « avec réflexion » selon le mot de Gœthe. Je lis le conte de la petite fille abandonnée dans le bois, et comment elle tombe, dans une isba juchée « sur pattes de poule », chez la sorcière de la forêt.

« La nuit souvent je m'éveillais et j'entendais la vieille tousser et converser avec son chien. Et l'oiseau assoupi répétait dans son sommeil certaines paroles de sa chan-

son. Au dehors bruissaient les bouleaux, et quelque part au loin le rossignol s'en donnait à cœur joie. Tout me semblait si étonnant que je ne m'apercevais pas que j'étais réveillée : je pensais être entrée en dormant dans un autre songe, un songe encore plus étrange. »

Et subitement j'eus une inspiration : mais le moinillon les connaît, cette isba dans la forêt, et cette nuit enveloppée de mystères, et ce réveil dans un autre songe, encore plus étrange. Ses yeux automnaux sans se détacher me regardent, un rayon de lune argente leur miroir gris : des larmes y ont tremblé.

II

Il était le plus pauvre du monastère, plus pauvre que le pauvre Ignace...

Sur le parvis de la grande église d'hiver, la place tiède du pauvre Ignace est bien visible, quand, au-dessus du réfectoire, vous montez par les dalles glissantes au lieu saint où trônent les anges, doucement radieux, de Roublev. Sans bras ni jambes; une face rouge machurée d'huile à crêpes; sur le gilet noir à plis, d'une pochette à l'autre, une chaîne d'argent — mais pas de montre (et d'ailleurs à quoi bon ?) —; acéré de dents et de langue (essayez de ne pas lui donner, il vous arrangera mieux encore et plus vertement que l'Ignace fantastique, « Igocha », le lutin avorton, terreur des enfants et amère dérision des grands). Mais que parlé-je d'Ignace ? Sans doute quelle misère plus misérable : sans bras ni jambes ! Et pourtant l'Ignace de Saint-Andron était un riche entre les mendiants, plus riche peut-être que bien des novices chantant au chœur.

La pauvreté du moinillon — le nain, Père Paisios —

n'est comparable qu'à mon rêve insensé. Depuis mon jeune âge j'ai été poursuivi par une figure « muette et fière » qui n'était pas le Démon de Lermontov. C'était la pauvreté, sans feu ni lieu, au cœur débordant d'amertume, — figure « resplendissant d'une beauté merveilleusement douce ». Je voulais être « le dernier » des hommes. Ensuite cela a passé. J'ai subi les premières morsures de la vie : non, cela n'a rien de doux! Mais chaque fois que je reconnaissais la figure familière, une rancœur montait en moi et je me trouvais coupable, — « et mon âme se serrait de regret ».

Le Père Paisios était le plus pauvre, — pas le moindre office au couvent, pas même les miettes qui revenaient à tel ou tel novice des quêtes et des services funèbres. On gardait le moinillon pour la montre, et à la grâce de Dieu; à un pareil corps il ne fallait pas grand'chose, il s'arrangerait toujours! Et de fait il était bien curieux à regarder : à elle seule sa calotte en pointe était un poème, — un conte en action! — sa toque et sa mante à mourir de rire!

Quand on creusait une tombe, il s'affairait avec sa pelle, grande comme un jouet, ou si c'était dans un caveau, avec son petit marteau : mais quelle utilité? Et on avait de la peine à le voir essuyer de son poing minuscule la sueur de sa pomme cuite ridée (sa face de Chinois) et souffler sur les ampoules de ses paumes, tendres comme des membranes.

Il n'avait pas de cellule à lui, ni de couchette, ni de table, ni de coffret : il se blottissait n'importe où, dans les couloirs, plus souvent dans les sous-sols, dans les terriers où au siècle de J. Boehme et de Pascal, au siècle brillant de « notre bonne vulgaire russe » on gardait les détenus, surtout les criminels d'État, en attendant la question par le feu et après la question, et où demeura à la chaîne l'archiprêtre Avvakoum en personne.

Le moinillon était la risée de tous, et de ses confrères, et des fidèles. Et en effet, c'était risible! Quelque part,

auprès des croix branlantes du cimetière ou bien dans ce coin éloigné de l'enceinte où, dans des bières de bois blanc, on déversait pour gésir jusqu'au « matin de joie » les pauvres et les traîne-misère, on pouvait remarquer, sur une ficelle tendue, de petites culottes d'enfant et une petite chemise dont le cordon flottait au vent. Et cela touchait les âmes sensibles, femmes un lendemain d'ivresse ou sans place, mères volages et perdues (l'une a perdu son « unique », l'autre « s'est écartée du droit chemin »). On disait même que le moinillon faisait des miracles. Mais était-ce là un bruit venant des miséreux ou bien du monastère, — pour l'amour du lucre —, je ne sais.

Nul n'aurait touché au moinillon sans raison. Et pourtant il arrivait qu'on le rossât, simplement parce qu'il ne ressemblait à personne : ce qui ne ressemble à rien est curieux, mais on ne l'aime pas. Jugez vous-mêmes : un être ni homme ni bête... alors qu'on ne peut souffrir que ce qui ne se remarque pas, ne blesse pas les yeux. Ce ne serait pardonnable à la rigueur qu'en joyeuse compagnie : mais cet empaillé, figurez-vous, ne se laisse séduire par rien! Le nain ne buvait pas. Alors, sans bruit, en passant, quelqu'un allongeait une raclée « au nabot ». Mais parfois aussi la chose se passait avec fracas. De tous le plus féroce contre le moinillon était le Père Michel : ce prêtre avait sur le cœur une vieille rancune, « une faiblesse à lui », et, avec un grincement de dents : — « Je ne peux pas voir ces yeux! Maudit nabot! » — le bras pesant, couvert de crin de cheval, de l'ex-diacre à la voix cassée par les leçons et les versets s'abattait sur le pauvre moinillon plus bas que terre, réduit à l'état de timide souriceau.

Plutôt en guise d'amusement, et ensuite par habitude, on parlait au moinillon « par-dessus la jambe » : rien de plus épuisant que ces interpellations brutales, inintelligibles qui interrompent une pensée déjà commencée. Comment s'y faire? Le moinillon sursautait, s'arrêtait

désemparé, sans rien comprendre. Son air passablement idiot était belle occasion de rire.

Encore une autre coutume admise : si on laissait tomber quelque chose, le moinillon devait ramasser. « Allons, nabot, ça n'est rien pour toi! » Le moinillon, soumis, se baissait. En effet, ce n'était rien pour lui, — mais quand même, plonger ainsi toute la sainte journée!

Si quelque objet disparaissait, — le Père Nicodème se distinguait là : il perdait tout, même sa toque, un pain bénit, son chapelet..., ils étaient à l'instant dans sa main, et tout à coup plus rien! ou bien il les avait serrés en lieu sûr et il ne s'en souvenait plus; quant au Père Athanase, il perdait son étui à lunettes —, on ne manquait jamais d'appeler le moinillon pour le chercher. Il inspectait, retournait, secouait, déplaçait tout, grimpait sur l'armoire aux icones, rampait sous le lit, jusqu'au moment où l'objet était retrouvé. Il l'aurait retrouvé au centre de la terre! Mais parfois il n'y avait pas d'objet à retrouver : c'était une plaisanterie. Et alors toutes ces grimpades et ces rampements, ces flairements et ces regards scrutateurs, c'était pour rien. Le moinillon éternuait, comme un chat, tout souillé, tout poussiéreux : Dieu, que c'était drôle !

Encore autre chose : quoi qu'entreprît le moinillon, on l'interrompait. S'il mouchait la chandelle, s'il se mettait en devoir de ravauder son unique robe élimée, on le hélait. On le tarabustait sans pitié, on le grondait sans cesse : quoi qu'il fît, c'était mal fait. Or bien souvent on ne lui avait pas laissé le temps, ou ce n'était pas si facile. Et puis, toujours sous la menace!

Il était le joujou dont il faut absolument savoir ce qu'il a dans le ventre. On faisait des suppositions, on discutait, et les discussions se terminaient sur son dos. Au grand dépit de tous, on ne réussissait jamais. Ainsi le nain dormait, on allait chercher sur sa poitrine sa petite image de cuivre, — saints Cyr et Julitte, cet anneau magique et

protecteur du nain Andvari —, et soudain voilà qu'il se réveillait et, grommelant, hérissé, s'enfuyait dans un recoin secret de son terrier. Après quoi, impossible de l'attirer : ni caresses, ni menaces n'agissaient.

Et qu'ai-je remarqué ? — A Pâques, au moment le plus pathétique, quand on entonnait le stikhère « Jour de Résurrection », que le chœur tout entier reprenait, et que des pleurs timides coulaient sur les joues creuses de cet ivrogne de Père Nicétas (« et embrassons-nous l'un l'autre »)..., le moinillon, lui, se faisait de pierre, dans son impassibilité « chinoise », jaune, méconnaissable sous le doux rayonnement des anges de Roublev.

Qu'ai-je encore remarqué ? Nul n'échangeait avec lui le rituel baiser de Pâques : « Il serait capable de mordre, le nabot ! » On le sautait : et ses confrères, et les fidèles. Et quand — c'était au plus chaud de mon rêve insensé en face de la très triste figure de la dernière pauvreté du dernier des hommes — je m'approchai du moinillon, le caressai comme on fait pour les enfants, devant le brillant Roublev et le sombre Saint-Andron illuminé ce soir-là par la mélodie pascale, le baisai de mes lèvres brûlantes sur sa peau de serpent rude et un peu salée, et qu'en réponse, avec un tressaillement subit, il me tendit ses menottes et proféra, non pas un des sons humains, mais un roucoulement de pigeon, alors je sentis... oh, j'ai éprouvé la même sensation à Paris dans une boutique russe, chez Soukhanoff, le jour où, dans la cohue, aspirant à un peu de saucisson « de hérisson », un chien, de l'épaule d'un voisin, m'embrassa : une langue de soie, un contact tiède... ou bien le jour où, dans la rue, voyant un gamin qui avait un air si drôle, avec le lambeau d'affiche qu'il venait d'arracher, je ne pus me retenir de passer légèrement la main sur sa frimousse réjouie, et lui, sous mes doigts irritants, baisa chaudement la paume.

Et depuis lors, le moinillon venait me trouver, le soir au clair de lune, dans mon grenier.

Je m'étais attaché au nain. Je m'ennuyais quand il était longtemps absent, et étais heureux quand son bonnet noir s'argentait de lune devant ma table. Je n'avais pas de camarades, en dehors de Georges, l'ouvrier, qu'un volant de machine aplatit, et de notre moinillon. Il croyait à tous mes contes. Et lui, ce Zwerg, se sentait avec moi comme parmi les siens, les gnomes, les génies de la forêt, les revenants, les fées des fièvres, de la mousse et des creux d'arbres. Il venait chez moi se reposer. Et je compris pourquoi il avait ce soupir profond, d'en dessous, tout en me fixant de ses yeux automnaux.

Automnaux, uniques et sans pareils! Jetés par la Providence sur la terre, ou émergés des profondeurs et égarés parmi les hommes! ou, comme moi (je me suis toujours senti un intrus de cette espèce), entrés une nuit de sorcellerie dans la société humaine sans y avoir été appelés, sans désir et sans invitation! Oh, je ne sais quelle malédiction pèse sur nous tous. Seule la minute dernière nous réconciliera avec notre destin, et comme une ombre amère s'étend sur notre trace!

« Un jour il n'y aura plus de nature. Ce sera le monde des esprits... (c'est dans *la Fleurette bleue* que je lis aujourd'hui à la lueur de la lune). Alors de nouveau les étoiles visiteront la terre, après les temps de brouille. Alors le soleil déposera son sceptre et sera une étoile parmi les étoiles et toutes les générations de la terre après une longue séparation se réuniront. Alors se rencontreront les antiques familles avec leurs ancêtres, et chaque jour verra de nouveaux saluts, de nouvelles embrassades; alors reviendront sur la terre ses anciens habitants; sur chaque tertre remuera la cendre rallumée, partout flamboieront les feux de la vie... »

Le moinillon prenait congé, et je l'accompagnais, sur ses talons. Son bonnet pointu, au clair de lune, noir, frissonnait avec des étincelles d'argent. Les bras tendus, comme nageant, il glissait sans bruit vers la porte et soudain disparaissait.

Un beau jour il disparut tout à fait.

Pour la dernière fois il avait parlé beaucoup. J'aimais l'écouter. Il parlait des lèvres, incorrectement, comme un enfant. naïvement, et il y avait quelque chose de chinois dans ses tournures de phrases, de très bizarre.

Il me raconta en guise d'adieu l'histoire du *boudountaï*. C'est aussi un nain : il émerge de son terrier comme la panthère noire et se change en tout ce qui lui plaît, mais il aime surtout les petits cailloux. Le voici sur la route, couché comme une pierre, à se chauffer au soleil : il voit tout, il sait tout, les temps et les causes et les tournures de chaque chose. Pour vous emparer de lui, percez son ombre, et alors il vous servira : à votre fantaisie, il vous changera en coursier, en corneille, en ce que vous voudrez.

« Il a des mirettes de chouette : elles voient dans la nuit. Ses mains sont en peau de grenouille. Il nage dans l'eau comme le plongeon ! » Ainsi parla le moinillon.

Pourquoi pour cette dernière fois — en avait-il le pressentiment ? — me montra-t-il sa petite image ? Il la portait sur la poitrine comme une croix. Et quand il eut dégrafé son col et cherché sous la chemise, je remarquai que la peau de son corps n'était plus du tout de serpent, mais rose comme celle d'un enfant. Mais qu'il était maigre : on lui voyait les os et les côtes ! Sur l'image, je reconnus aussitôt, dans le petit homme gravé dans le cuivre, le moinillon, Cyr, et dans Julitte à l'œil unique l'escargot de ruisseau, sa mère. Je le lui dis, mais il ne répondit rien. Seulement, renfermant l'image dans sa cachette, il répéta trois fois — et c'était la parole magique des Zwergs : « Hou-ha ! »

Que lui arriva-t-il, je l'ignore. Mais le moinillon disparut.

Et quand j'allai chez le Père économe demander où était passé le Père Paisios, il me sembla sentir une odeur de saucisson... Avait-il perdu son image de cuivre, son talis-

man, et sans elle se trouvait-il comme sans bras ni jambes? Ou bien, en dormant, la lui avait-on enlevée, pour s'amuser?

— Cette espèce-là, dit le Père économe, ça ne reste pas en place. C'est comme le loup : ça a toujours un œil qui regarde le bois. D'ailleurs, c'est chose connue, il en avait la queue! — et du coin de l'œil, il montra son petit doigt coriace, et il allait ajouter quelque chose, quand de derrière le paravent, où on servait la table, retentit la voix du Père Nicétas :

— Hé, arrête, l'économe!

Voici les crépuscules de mars, annonciateurs des nuits blanches, les soirées des Rameaux. Nous logeons au rez-de-chaussée, 5e rue de la Nativité : les fenêtres juste au-dessus du trottoir, pas de ciel, d'autres maisons à bout portant, après la première cour une seconde cour, l'obscurité. Et sans doute j'étais parti bien loin dans mes rêveries. Soudain que vois-je? Devant ma table, un moinillon pâlot qui me suit fixement. Et moi, comme me réveillant : mais je les connais, ces yeux automnaux! Il me regardait toujours, comme pour vérifier. Son visage n'était plus la « pomme cuite » ridée, il était resplendissant et tenait à la main une branche de minuscules petites feuilles vertes.

— Moinillon! m'écriai-je heureux, je te connais!

Il eut un sourire amer et, avec une espèce d'élan à perdre le souffle, me tendit la branche verte tremblante. Ne sachant que faire, je tenais fermement la branche : si on allait m'arracher les feuilles vertes... alors tout disparaîtrait.

Et tout disparut. Mais j'avais le sentiment, ce soir-là, d'être élevé au-dessus du sol, je volais par-dessus terre, à tous ceux qui venaient chez nous je parlais du moinillon. Personne ne me crut, je le voyais bien; mais ma branche verte jetait de la poudre aux yeux, et un sourire éclairait les lèvres les plus revêches. La nuit je commençai mon idylle : *Dans le sens du soleil*, qui débute par le moinillon.

Quoi d'étonnant si, après tant d'années, tant de dispa-

ritions (sous le balai de la mort), quand il ne reste plus que des croix solitaires, je n'ai pas oublié le moinillon. Ce n'est pas que je l'aie évoqué; cependant un jour aux environs de la Noël, ici, à Paris, quelqu'un apporta un paquet à mon adresse : « De Lituanie pour votre arbre! » J'ouvris et n'en crus pas mes yeux : la petite image! le petit homme gravé dans le cuivre, et à son côté, avec son œil unique, l'escargot bien connu : Cyr et Julitte! Le moinillon s'est souvenu de moi.

ALEXEÏ REMIZOV.

(*Traduit du russe par* P. PASCAL.)

TRIPTYQUE DE LA PLUS BELLE

I

NOTRE ORAGE..

Ce lilas que le prêtre orage
Brûla, sa chair fumante ombrage
L'œil, le nuage. Un souffle doit
Tiédir les fourmis, leur guingois.

Un son de seaux gît sur le flanc :
O soif du ciel et ciel manquant !
Ruisseaux sont cœurs luttant par cent !
Tes fleurs sont cendre, ô prêtre-vent !

Toi, pré d'émail, on a quasi
Pelé, gelé ton lazuli !
Mais ta geline prend son temps,
Tient droit son cœur saoul de diamant !

Sous leurs fûts les lampeurs d'orage
Tendent tendres toques d'herbage !
Trèfle, ô barbier barbu, sanglant,
Ton nez pue à plein vent le vent !

La mouche s'englue à sa bauge
De framboisiers, brusque en déloge;
Son dard de maçon se propose
Gîte, gemme, juillet plus roses;

Son vol est bran sur les courtines,
Puis bond de belle ballerine;
Son dard d'orgueil se plante où la
Chair est feuille moisie... Oh ! toi,

Ne sois que foi : mes jeux et ta
Migraine grondant sur tes pas
C'est grand destin pour cieux furieux
Sur merisiers greffant ses feux !

— « Je crois ! j'ai foi ! » — « Lors vite vienne
Ton corps qu'Aurore enrobe en reine !
Sur l'icone de ton été
J'en fais feu de Saint-Jean, brasier !

Ta bouche est piège,
Piège qu'assiègent perceneiges !
Sur mes lèvres j'ai ces deux neiges !
C'est sur mon songe ombres qui neigent !

Et de ma joie, oh que ferai-je ?
Un vers, huit voix ! Quel beau cortège :
Ta bouche en tête, en beau chorège
Qu'opium des chants gerceurs enneige !

Vois ! l'alphabet dans mes huit voix
Est brasier bataillant sur toi.

II

Quand tu viens là, août est pour deux !
Ta présence m'est grande ville,
A ma vitre c'est Kiev tranquille,
Entoisonné d'un août en feu.

C'est Kiev dormeur, jamais dormant,
Battu d'un songe et bataillant,
Otant de son col un carcan
De tuiles, de tussor suant,

Kiev aux sueurs d'arbres lassés
D'obstacles à peine frôlés,
Avec sur ses pavés domptés
Cent rendez-vous de peupliers.

Toute tu m'es Dniepr d'un rêve :
On taille, on coud sa chair de prés
Et, dans ce livre, des seins s'élèvent,
Tristes d'écrits trop journaliers.

Et ta présence est grande invite :
« Prends gîte en ce midi très vite,
Prends, lis ce livre : « A B C D »
En marge écris : « Mais... elle y est ! »

III

Ta chair entière, ô ma beauté,
Ton âme entière au cœur me sont
Joie et, debout, toute tu m'es
Jet d'hymne, oraison de chansons.

Debout tu m'es, au long du monde,
L'hymne où sombre tout malencombre !
Et notre monde est tombe où tombent
Et s'assonancent les cris du monde !

L'hymne n'est point tons qui retombent,
Mais vestiaire avec huit nombres,
L'hymne n'est point sons qui resombrent,
Mais seuil que huit nerveux encombrent.

Contre un talon les huit me tendent
Au lieu de mante leur épouvante
Du mal, du monde et leur pesante
Pesanteur d'âme, leur âme sombre.

Grâce à ta grâce qui m'enchante
En chants lassants mon âme aimante,
Comme talon je leur présente
Ma tintante stance de chantre.

O ma beauté, ton âme entière,
Ta chair entière, ô ma beauté,
Sont dans mon âme batelière
Souffles flottants, charmeurs, charmés.

Tu fus prière pour Polyclète,
Règle et mesure des temps païens,
Loi pure des temps de prophètes,
Science de mes jours anciens.

BORIS PASTERNAK.

(*Traduit du russe par* Armand Robin.)

JULIE

(Suite et fin.)

Je suis encore étonnée aujourd'hui du peu de réaction que j'éprouvai devant une pareille franchise. Pas un seul mot ne me vint pour exprimer une réprobation, dont je sentais pourtant le poids au fond de ma conscience. Déconcertée par le calme de Julie, tout ce que je fus capable de lui dire, ce fut qu'elle se gardât d'un pareil péché, et j'ajoutai, je crois, d'une semblable maladresse : le secret d'une faute de ce genre ne pourrait se garder longtemps. Et je me mis à lui citer des cas de même espèce que j'avais entendu raconter par mes parents. Sans compter tout ce qui pouvait s'ensuivre. C'est lui, cette fois, qui pourrait bien tourner vers elle le bout de son fusil ! « Je m'en moque », répondit-elle en levant les épaules. Ou bien, ajoutai-je, il la chasserait et elle ne trouverait même pas à s'abriter chez ses parents. A ces mots, Julie parut réfléchir et je vis de nouveau trembler ses paupières. « Si je lui dis tout ce que j'ai sur le cœur (il s'agissait de Louis), penses-tu qu'il ne me croira pas ? Il est assez vieux pour me comprendre... — Avez-vous seulement réfléchi qu'à son âge... » Julie me coupa la parole et éclata de rire : « Tu sais toi-même qu'il n'en est rien ! »

Je suis encore effrayée aujourd'hui de la tournure qu'avait prise ce dialogue. Sentant où cela pouvait nous mener, je m'efforçais de détourner la conversation sans

abandonner le sujet qui lui tenait tant au cœur. « Au fond, dis-je, vous ne pensez rien de tout cela. Vous savez qu'il y aurait folie à agir comme vous vous l'imaginez. Vous voulez un enfant. Y a-t-il une seule femme qui ne pense comme vous ? Mais si toutes étaient exaucées, que deviendrait le monde ? Si vous tenez tant à avoir un enfant, comment l'idée ne vous est-elle pas venue d'en adopter un ? Il ne manque pas de mioches qui ne porteront jamais le nom de leur père. Laissez aux autres la responsabilité du péché et hâtez-vous de le réparer : n'est-ce pas une belle et bonne action ? — J'y ai pensé, répondit-elle, mais je ne pourrais jamais m'attacher à un enfant que je n'aurais pas nourri de mon lait. — C'est ce qu'on croit, la nature est là qui prouve le contraire. » Et je me mets à lui rappeler des cas qui se sont passés à la ferme, sous ses yeux, l'avait-elle oublié ? Ne se souvenait-elle pas de cette poule qui s'obstinait à couver des œufs gâtés ? Un jour, une autre poule était allée s'abriter avec sa nichée, pendant la nuit, à côté d'elle. Le lendemain, la couveuse s'était emparée d'un des duvetons, s'était sauvée avec lui et elle l'avait traité désormais comme le sien propre, avec toute la tendresse d'une mère véritable...

Sur ces entrefaites le mari rentra et on l'écouta parler de ses affaires.

Julie avait-elle compris ? Il aurait été difficile de le dire. On ne parle pas ainsi à une femme de vingt-quatre ans, je le sais. Mais ne fallait-il pas l'occuper et la distraire ? C'est ce que je m'efforçai de faire pendant les semaines qui suivirent. « L'été ne se passera pas sans grabuge ! me disais-je, il ne faut pas la lâcher une seconde. » Ce n'était pas facile. Représentez-vous cela : clouée dans ma cuisine, comment aurais-je su ce qui se passait à l'étable, dans les écuries ? Je m'y rendais toutes les fois que je pouvais, inventant mille prétextes. Non, non, il fallait à tout prix empêcher Julie de faire cela, c'était impossible et absurde, elle s'en serait maudite elle-même, immédiatement après.

Et aurait-elle pu encore regarder cet homme sans le haïr? Vieux? Pas tant que ça. Maintenant que je les surveillais tous les deux, du blanc des yeux à la cheville, ne voilà-t-il pas que Louis me paraissait tout ragaillardi et sûr de lui, avec l'air de dire, quand je le regardais de trop près : « Pour qui m'avez-vous pris jusqu'ici? Ce n'est pas aujourd'hui que j'ai dit mon dernier mot! » Je ne sais quelles idées je me faisais, à me donner la chair de poule. Et ma tête de partir. L'époque de la chasse était revenue : chaque coup de fusil me faisait sursauter. Quant à Julie, elle allait et venait, la tête comme toujours fièrement rejetée en arrière; elle ne me parlait plus de rien, comme s'il n'y avait plus rien à nous dire. Aux petits soins auprès de son mari, et malgré cela toujours distraite. Mauvais signe. Quand une femme en est là, monsieur, c'est le moment de se méfier.

Il fallait en finir. Je veux dire que ce tremblement continuel m'aurait rendue folle. Car vous le comprendrez, je n'osais même plus faire allusion à ce qui nous occupait, elle et moi. En finir, en finir, c'est ce que je me répétais chaque jour. J'étais prête à lui rendre mon tablier pour retourner chez mes vieux maîtres; mais aussitôt, ma conscience me baptisait de tous les noms de l'enfer. Abandonner Julie au moment où elle avait le plus besoin de moi! Et quand bien même elle aurait commis le péché, n'étais-je pas venue à la ferme pour la sauver? « Maudite, trois fois maudite, si tu fais mine de la délaisser, j'aime mieux perdre une jambe ou les deux bras que de te voir ingrate à ce point; le ciel me punisse de la foudre et du choléra si je ne t'empêche pas de commettre le crime que tu médites. » J'allais marmottant tout le jour à mi-voix de pareilles phrases, ne sachant à qui s'adressaient mes imprécations, à ma maîtresse ou à moi-même, quand la foudre que j'avais invoquée s'abattit sur la ferme. Ce fut tellement subit que j'en demeurai suffoquée.

Ce n'était pas sans raison que j'avais un jour rêvé d'orage.

Il en vint un terrible, ce soir-là, le soir qui devait décider de l'avenir. Ce n'était pas le premier de la saison, vous pensez bien, mais je ne sais pourquoi, dès les premiers éclairs encore lointains, je sentis qu'un malheur allait nous arriver.

Il pouvait être sept heures, sept heures et demie peut-être, nous nous étions mis à table dans l'obscurité; il fallut bientôt faire de la lumière. La pluie tombait à torrents. Malgré l'orage qui commençait à se manifester, Louis, qui mangeait le soir avec nous, n'était pas encore rentré. Deux fois, Julie était allée ouvrir la porte de la cour pour jeter les yeux au dehors. Elle paraissait nerveuse; ce n'était certes pas l'orage, on en avait vu de plus violents et Julie ne s'effrayait pas pour si peu. « Elle pense à Louis », me dis-je, et mon sang se mit à bouillir. « Cessez donc d'ouvrir la porte, ajoutai-je tout haut, prise d'une véritable fureur, il y a des courants d'air! » Je parlais ou plutôt je criais pour chasser le mal qui arrivait à grands pas. Julie n'eut pas l'air de s'apercevoir du ton que j'avais pris bien involontairement et revint s'asseoir à table; mais elle ne mangeait pas, regardant son mari qui vidait déjà son assiette sans se soucier de rien. Tout maigre qu'il était, il mangeait pour quatre.

A ce moment, la porte de la cour s'ouvrit avec fracas. C'était Louis. Il s'était couvert d'une peau de bique, vieille et crevassée, mais sa tête était découverte, son crâne à demi chauve ruisselait. Il frappa les pieds sur le paillasson en jurant contre l'averse, se secoua comme un chien qui sort de l'eau et nous dit, sans quitter sa place devant la porte, qu'il venait d'introduire dans la grange aux fourrages un chemineau qui cherchait un abri. Il arrivait assez souvent qu'un étranger vînt demander un endroit pour passer la nuit et on ne lui refusait jamais une botte de paille. « Tu aurais pu nous prévenir, dit Julie. Quel air a-t-il? » Louis répondit que par ce mauvais temps... « C'est bien, dit-elle, je vais aller voir moi-même, je me méfie de

ces vagabonds comme de la peste. Si c'est un de ces bohémiens qui sont tous des voleurs, je l'expédie dès que la pluie aura cessé de tomber. »

Je ne l'avais jamais entendue parler avec cette cruauté et ce mordant. « Tu ne vas tout de même pas sortir par ce temps du diable, dit Armand en déposant sa fourchette. Louis n'a qu'à fermer la grange et emporter la clef. — Je vais y voir moi-même », dit-elle, et elle ordonna à Louis de l'accompagner. Elle s'était couverte d'un vieux caban en toile cirée qui avait déjà servi à d'autres déluges, et était sortie sans attendre, suivie du domestique.

Le jeu paraissait clair. Un autre homme que son mari se serait mis devant la porte et aurait crié holà; mais ce n'était pas un homme, vraiment, Julie l'avait dit. Et moi, que voulez-vous que je fisse? Il avait haussé les épaules. Il me prit l'envie de le secouer et je ne sais quoi me retint de le mettre en garde contre un danger que je sentais dans l'air, mille fois plus redoutable que l'orage qui faisait déjà mine de passer.

Il prit un journal qui traînait sur le buffet et l'ouvrit. Allaient-ils rester longtemps dehors? A ma grande surprise, j'entendis leurs pas quelques minutes après; je courus ouvrir la porte. Julie rejeta son caban en me lançant un regard que je n'oublierai de ma vie : toute la noirceur de cette nuit traversée d'éclairs y était contenue. Elle s'avança lentement vers la table, s'assit comme une somnambule et dit sans s'adresser à personne : « Cet homme n'a pas l'air dangereux. Par précaution, j'ai dit à Louis de l'enfermer quand même et de retirer la clef. » Puis elle se mit à manger aussi lentement et distraitement qu'elle venait de marcher et parler. Armand avait à peine levé les yeux de son journal.

Je n'y comprenais rien. Quand elle eut fini, elle demeura les yeux perdus devant elle, contrairement à son habitude. Je vous l'ai dit : elle ne restait jamais longtemps assise, sa place était debout. Pas une fois elle n'avait tourné les yeux

du côté de Louis, qui mangeait tranquillement. La table était déjà desservie qu'elle était toujours là, les yeux fixés sur le mur.

Il arrivait que nous jouions aux cartes, bien que le jeu n'échauffât qu'Armand et Louis; ni Julie ni moi nous n'y apportions d'entrain. Julie parut sortir tout à coup de son nuage et proposa la première d'en mettre un coup. Ce temps maudit lui donnait le *spleen*, comme elle disait. Armand repoussa son journal et je remis à plus tard la vaisselle. On joua quelque temps, une heure peut-être; tout paraissait avoir repris son train ordinaire, l'orage était passé et la pluie elle-même ne battait plus les vitres. Je cherchais vainement un signe sur le visage de Louis. Il montrait une grande finesse au whist et semblait complètement absorbé par les cartes. Du côté de Julie, rien de particulier, elle aussi semblait s'intéresser au jeu; de temps en temps, elle levait la tête et regardait ailleurs, comme un animal qui entend quelque bruit ou une voix. Ses paupières battaient. Vous est-il arrivé d'entendre comme un appel dans le lointain? Que ce soit le jour ou la nuit, cela vient du même inconnu. Je ne sais pourquoi mon cœur me faisait mal, mes mains tremblaient au point que je ne pouvais tenir les cartes.

Brusquement elle jeta son jeu sur la table. « En voilà assez, dit-elle, vous prenez tout le gain et moi je perds mon temps et mon ouvrage. Louis, ajouta-t-elle, va te coucher, tu m'as l'air fatigué. » Elle s'était levée et était allée prendre un ouvrage de main dans un tiroir. Je ne voyais pas son visage, mais il est certain qu'un mouvement si subit n'était pas naturel. Quand elle revint s'asseoir, je ne pus distinguer aucun signe sur ses traits. « Alors, dit Armand, puisque tu ne veux plus jouer, je vais me coucher aussi. » J'observai chez Julie un petit mouvement nerveux de tout le corps. « Elle a été surprise, pensai-je, et pourtant c'est bien ça qu'elle attendait. »

Sans savoir au juste ce que signifiait cette réflexion,

j'étais sûre d'avoir vu juste. Louis bourra sa pipe comme à son ordinaire, l'alluma et nous dit bonsoir. « Ne va pas mettre le feu à l'étable », dit Julie sans lever la tête, comme elle aurait parlé en rêve. Louis ne répondit pas et sortit. Il logeait dans une pièce des communs, à côté de l'écurie. Armand se leva, tira sa montre et, bâillant, hésita quelques secondes et se mit à marcher dans la cuisine. Il s'arrêta enfin devant l'escalier, puis vint se rasseoir et se débarrassa de ses chaussures. Je lui apportai ses pantoufles. « Bonsoir, dit-il, tu ne montes pas avec moi ? » Julie répondit qu'elle avait à finir un ouvrage ; du reste, elle n'avait pas sommeil.

Quand Armand fut monté et qu'on ne l'entendit plus marcher dans sa chambre, Julie se leva. Je venais justement de commencer la vaisselle. « Va tout de suite trouver Louis de ma part et demande-lui qu'il te remette la clef. » Je m'étais retournée aux premiers mots. Elle avait ses yeux noirs et me regardait d'un air décidé, presque provocant. « Quelle clef ? » demandai-je. « Tu sais bien de quelle clef je veux parler. »

D'un coup, je compris et restai un moment refroidie comme la pierre. Mais le sang aussitôt me monta à la tête. Non, je ne voulais pas comprendre. « Qu'attends-tu ? Je t'ai dit d'aller lui demander la clef. » Je répétai que je ne savais de quelle clef elle voulait parler, mais elle me saisit le bras : « Inutile de mentir : la clef de la grange aux fourrages. As-tu compris maintenant ? Allons, va, je te l'ordonne ! » Je refusai d'y aller; jamais pareille colère, il me semblait, contre le monde entier, ne m'était montée au visage. » Je ne prêterai pas la main à une pareille besogne », déclarai-je assez haut pour que Julie pût craindre que son mari l'entendît. J'allais crier plus fort et l'effrayer avec je ne sais quel épouvantail, quand elle se mit à trembler de tous ses membres; ses dents claquaient. Je ne pus résister à ses yeux suppliants : « J'y vais, dis-je, calmez-vous, que voulez-vous que je lui dise ? »

J'allai allumer une lanterne, écoutant à peine ce que Julie récitait : lui dire que sa maîtresse avait besoin de la clef de la grange pour porter à manger à ce malheureux... Mais Louis pouvait bien répondre qu'il irait lui-même lui porter à manger? Dans ce cas, il fallait lui dire que ce n'était pas la peine qu'il se dérangeât pour revenir à la cuisine, Gertrude s'en chargerait; elle raccrocherait ensuite la clef à la porte de l'écurie...

Nous avions débité tout cela presque à voix basse et sans nous regarder. Je sortis et j'entendis qu'elle ouvrait la porte que je venais de refermer derrière moi.

Ma première idée avait été de faire le tour des communs et de rentrer quelques instants après en déclarant que Louis s'était déjà endormi. Je me dirigeai pourtant vers l'écurie. Toutes sortes d'ombres rôdaient dans la cour, réveillées par la lumière de la lanterne; j'entends encore l'eau de pluie qui gargouillait dans les tuyaux. Qu'allait penser Louis d'une aussi étrange commission? Je frappe à la porte, et comme on ne répond pas, je me décide à revenir à la cuisine. Julie m'attendait derrière la porte entrebâillée. Je lui dis que je n'avais pas trouvé Louis à l'écurie. Il devait être allé faire un tour dans les environs en achevant sa pipe. « C'est bien, dit-elle, attendons qu'il soit rentré, tu retourneras voir tout à l'heure. »

Vous figurez-vous pareille histoire? Je déposai la lanterne. La sueur me coulait le long des joues. « Je ne sortirai plus, dis-je, parlant entre les dents, le diable est dans cette maison; vous allez fermer cette porte et laisser dormir Louis en paix, ou vous ne me verrez plus ici. Je pars dès demain. » Elle ne répondit pas et continua de regarder la cour par la porte ouverte. Je ne savais que penser. Après quelques instants : « Écoute, me dit-elle d'une voix presque calme mais si décidée qu'elle me parut venir de plus haut que moi et qu'elle-même, sûrement, écoute, tu feras ce que tu voudras. Va voir en attendant s'il n'est pas rentré. Il me faut cette clef, entends-tu? il me la faut. Si tu refuses

d'y aller, j'irai la chercher moi-même, advienne que pourra! »

Il me fallut reprendre la lanterne et retourner dans la nuit. Oui, vous figurez-vous cela? J'avançais comme une folle; j'allai tout droit enfoncer les pieds dans le fumier. Arrivée devant la porte de l'écurie, j'entendis le ronflement de Louis à l'intérieur.

Je rentrai une deuxième fois et dis que Louis dormait. Le tirer du sommeil sous un pareil prétexte serait éveiller ses soupçons. Allons, Julie, il fallait oublier tout cela! Rêvions-nous toutes les deux? C'était cet orage, sans doute, qui nous avait mis l'esprit à l'envers... Je lui pris le bras en m'efforçant de rire, mais Julie m'arracha la lanterne et se précipita dehors en claquant la porte derrière elle.

La tête me tournait, il me semblait balancer au-dessus de l'enfer. Une peur me prit tout à coup d'entendre les pas du maître dans l'escalier, ces mêmes pas qui étaient montés si tranquillement, il y avait une demi-heure à peine, et toute mon attention se dirigea de ce côté. S'il était descendu, alerté par le bruit de la porte, que lui aurais-je dit? Mes yeux se fixèrent sur le fusil de chasse pendu au mur : vous pouvez penser ce qui me passa par la tête, d'autant plus que je venais d'entendre aboyer le chien. Comme tout semblait calme là-haut, j'allai sur la pointe des pieds rouvrir la porte de la cour et me mis à écouter au dehors. La partie des communs où se trouvaient les granges était la plus éloignée parmi les bâtiments donnant sur la cour. Pourtant je fus surprise de ne rien entendre de ce côté, ni de celui de l'écurie. Julie n'avait pas encore eu le temps de réveiller Louis et de lui réclamer la clef. J'attendis encore quelques minutes. Le silence le plus complet régnait partout. Tout semblait dormir. A ce moment, une chauve-souris passa si près de ma tête que je crus qu'elle allait s'accrocher dans mes cheveux. Je refermai la porte avec horreur, allai me jeter sur une chaise

et pris ma figure dans mes mains. Toute ma colère était tombée, vous pouvez me croire, j'étais complètement privée de mouvement, je devais ressembler aux pommiers du verger que l'orage venait de secouer et dont plus une feuille ne bougeait.

Que devenait Julie? Quelle folie l'avait prise tout à coup? J'étais prête à lui pardonner pourvu qu'elle ne me laissât pas plus longtemps dans cette attente et cette incertitude.

J'avais une terrible envie de dormir. Combien de temps suis-je restée ainsi? La porte craqua, il me sembla me réveiller de la tombe, mais je ne pus me lever : Julie avait relevé sa jupe sur sa tête; sans doute la pluie s'était-elle remise à tomber. Elle déposa la lanterne dans un coin et découvrit son visage. Grelottant de tout son corps, les yeux fixés sur moi, elle demeura quelques secondes immobile, assez pour me permettre de constater tout ce qui était changé dans ses traits. Je n'aurais su dire quoi. Comme je me levais enfin et m'approchais d'elle : « De grâce, laisse-moi, ne me demande rien, supplia-t-elle, allons nous coucher, je te dirai tout demain. »

En me mettant au lit, moi qui n'avais rien vu, rien fait, je me sentis aussi lourde que si on m'eût chargée du plomb de tous les péchés du monde. Au réveil tout me parut changé. Oui, on aurait dit que tout le poids de ces jours maudits était retombé sur moi. N'étais-je pas complice de ce qui s'était passé la veille? C'est ce sentiment qui me poussa hors du lit plus tôt que d'habitude. Je descendis à la cour; Louis était déjà occupé dans l'écurie. Je lui demandai s'il avait songé à lâcher l'homme qu'il avait enfermé la veille. Notre maîtresse m'avait priée de lui dire qu'il ouvrît la grange à la première heure. C'est ce que je lui dis; je crois que je tremblais encore. Louis me répondit qu'il n'avait pas attendu : le chemineau avait déjà quitté la ferme. « Je me méfiais un peu de lui, ajouta-t-il; un étranger, sûrement. Si notre maîtresse m'avait

écouté, je l'aurais expédié dès hier soir! » Je lui demandai encore s'il avait bien passé la nuit, question de le faire parler. Il ne m'a seulement pas répondu, mais son regard ne me dit rien qui vaille. « Si l'idée lui prend de revenir, ajouta Louis, je le prierai de passer son chemin. »

Louis ne savait donc rien, ou ne voulait pas avoir l'air de savoir. Bonté divine, que penser de tout cela?

Heureusement, Armand ignorait tout. A sept heures, je servais le café comme d'habitude. Julie était descendue la dernière. Elle semblait avoir passé une mauvaise nuit : ses yeux étaient plus creusés que la veille. Dès que son mari eut quitté la cuisine, elle me demanda si j'avais vu Louis? « Je l'ai vu, répondis-je, il n'y a plus personne dans la grange. » Elle parut soulagée.

Je sus bientôt ce qui s'était passé la veille. Pas besoin de l'interroger : cela lui sortit comme si elle l'avait retenu toute la nuit. Elle était décidée à réveiller Louis pour lui demander la clef, quitte à lui raconter n'importe quel mensonge, quand elle s'était souvenue que de la buanderie voisine de la grange aux fourrages il était possible de communiquer avec cette partie des communs. Ce n'était pas facile, elle ne savait au juste de quelle façon, mais elle était prête à tout. La cloison de briques qui séparait la buanderie de la grange n'atteignait pas le plafond. Le plus curieux est qu'elle ne s'en était jamais aperçue auparavant; mais tout en se dirigeant du côté de l'écurie et mijotant ce qu'elle allait dire à Louis, le souvenir lui était revenu d'avoir vu, en aidant à la lessive, des bottes de paille dépassant par l'ouverture comprise entre le mur et les solives du plafond : cette paille ne pouvait être que le trop-plein de la grange aux fourrages. Elle n'avait pas hésité un seul instant, les forces décuplées par cette découverte. Il fallait trouver une échelle; il n'y en avait qu'une, très pesante et qui restait toujours couchée contre le mur, du côté de l'écurie. A ce moment, le chien avait aboyé; il avait fallu d'abord l'apaiser, le caresser, puis prendre l'échelle et la

traîner jusqu'à la buanderie, l'appliquer sur le mur. Une femme toute seule, vous imaginez-vous cela? Ce n'est pas tout. L'ouverture dont je vous ai parlé, entre la cloison et les poutres, était toute bouchée au moyen de bottes de paille serrées l'une contre l'autre. Julie avait dû tirer celles-ci une à une et les rejeter dans la buanderie pour se frayer un passage, ensuite appuyer le pied sur la crête du mur et recommencer à écarter la paille, puis se laisser glisser le long des fourrages : tout cela, sans lâcher la lanterne qu'elle avait en main et au risque de mettre le feu à la grange. Elle avait roulé jusqu'au sol et avait aperçu l'homme, debout, le dos appuyé à la porte...

— C'est comme dans un roman, dis-je. Te figures-tu ce qui dut se passer dans la tête du chemineau en entendant le bruit de cette longue approche dans l'obscurité et en voyant apparaître une femme dans la lumière de la lanterne? Il dut se croire transporté dans l'autre monde.

— Voilà bien les poètes! Et les hommes... ajouta Gertrude. Vous vous mettez tout de suite dans la peau de ce vagabond et ne pensez même pas au danger que courait votre tante.

— Mais c'est magnifique! Vraiment, je ne me doutais pas qu'il y eût dans ma famille une femme de cette trempe!

J'étais transporté d'admiration et prêt à poursuivre moi-même le récit de cette merveilleuse aventure, l'imagination excitée par ce que Gertrude venait de me faire entrevoir.

— Magnifique! Libre à vous de penser ce qui vous plaît, reprit-elle; mais avez-vous songé que Dieu ne pouvait laisser une pareille folie sans châtiment? Il se fit sentir dès le lendemain. Vous pouvez bien croire que Julie ne m'en dit pas davantage, sauf que pour reprendre le chemin d'où elle était venue, tout fut à recommencer. Par bonheur, il y avait une autre échelle dans la grange; trop courte, il est vrai, mais il y avait aussi un homme pour l'aider. Dieu lui pardonne. Que serait-il advenu sans cette échelle providentielle!

Pendant que Julie parlait, assise devant la table, je vis qu'elle claquait des dents. Je lui pris la main. « Vous avez la fièvre, dis-je, il faut tout de suite vous remettre au lit. — J'ai dû m'enrhumer hier en sortant, l'orage a tout refroidi. Lui aussi... » ajouta-t-elle. J'attendais ce qu'elle allait dire, mais elle se tut et je n'en sus pas davantage pour l'instant. Je lui conseillai de se recoucher, mais elle secoua la tête et se leva. Elle n'eut pas fait dix pas qu'elle dut s'avouer vaincue. « Je ne sais ce que j'ai, je ne tiens pas sur mes jambes. » On le voyait bien.

J'appelai Louis et l'envoyai chercher le médecin. Le domestique était entré un moment dans la cuisine, assez pour nous dire qu'il avait trouvé la buanderie encombrée de paille et la grange sens dessus dessous. « J'aurais dû songer à fermer aussi la porte de la buanderie, mais on ne peut penser à tout. » Quand il fut sorti, j'aidai Julie à monter dans sa chambre. Sur l'escalier elle me dit qu'elle se sentait en faute, mais tout cela s'était fait malgré elle, comme si on l'eût poussée dans le dos. Dès qu'elle avait entendu Louis parler du chemineau, le sang lui était monté à la tête, puis son cœur avait cessé de battre : c'était comme si elle l'avait aperçu tout à coup devant elle, pareil à un fantôme. Il ressemblait à quelqu'un qu'elle avait déjà vu, peut-être dans ses rêves. C'est alors qu'elle avait demandé à Louis de l'accompagner. Rien n'aurait pu la retenir. Et le plus curieux, c'est qu'elle ne s'était pas trompée quant à la ressemblance... Certes, elle irait se confesser, mais il fallait attendre qu'elle sentît du repentir.

Le mal ne semblait pas grave, et le médecin, qui revint le lendemain, déclara que c'était un simple refroidissement. Julie resta trois jours au lit. Elle dormit presque tout le temps, parlant dans son sommeil, mais je ne pus rien comprendre. Le quatrième jour, la fièvre était tombée, elle put se lever. « Il faut maintenant que je rattrape le temps perdu », me dit-elle quand elle fut descendue. Jamais elle n'était restée si longtemps inactive; il est vrai que cette

maudite grippe l'y avait forcée. Elle me dit aussi que son mari s'était montré très tendre avec elle. Vraiment, elle n'avait rien à lui reprocher.

Julie se remit à la besogne, mais je remarquai tout de suite qu'il n'en allait plus comme avant. Le médecin lui avait défendu de sortir. Le froid persistait, avec un vent du nord-ouest et du brouillard le matin. Elle alla aux étables, malgré la défense, et se trouva si fatiguée à la fin de la journée qu'elle dut s'asseoir; elle ne bougea plus de sa chaise que pour monter se coucher. Armand lui donnait le bras dans l'escalier. Ce fut ainsi pendant une semaine, avec des hauts et des bas. Elle travaillait fiévreusement jusqu'à n'en pouvoir plus. Je me fâchai plusieurs fois et la menaçai d'appeler le médecin, car je l'avais entendue tousser dans la cour et elle maigrissait à vue d'œil. C'est curieux ce que je vais vous dire, mais il semblait que tout ce mouvement n'avait qu'un but : chasser quelque chose devant elle, tout le troupeau de ses noirs soucis. Elle ne parlait presque plus, ne regardait personne et j'évitais moi-même de lui parler ou d'avoir l'air de l'observer. Je savais bien ce qui la préoccupait.

La toux et la fatigue s'entêtaient. J'en parlai au mari; il fallait à tout prix obliger Julie à prendre du repos. Elle refusa, prétextant qu'elle ne s'était jamais sentie aussi gaillarde. « C'est folie, dis-je, regardez-vous dans le miroir. » Elle alla se placer devant la glace et demeura quelques instants les yeux grands ouverts, effrayée elle-même de ce qu'elle voyait. Quand elle se retourna, son visage s'était transformé : subitement éclairé, les yeux brillants. M'étais-je trompée? Qu'avait-elle aperçu dans le miroir?

Je n'en continuai pas moins à lui prêcher le repos. Mais un beau jour, comme je lui répétais pour la centième fois que j'allais prévenir le médecin, elle sourit en me regardant d'une façon nouvelle : « Oh! maintenant... », répondit-elle avec un geste de la main et des yeux. Je compris :

ce qu'elle attendait avec tant d'impatience était arrivé. A partir de ce jour, comme si elle eût compris elle-même que toute résistance était devenue inutile, Julie se laissa conduire par la main; ou plutôt j'eus l'impression que, se sentant désormais à l'abri de tout, n'ayant plus rien à craindre, elle s'abandonnait au sort qu'elle n'avait cessé d'attendre et de souhaiter.

Quand j'essaie de me la rappeler, telle que je l'aperçus pendant les trois jours qui lui restaient à cheminer en ce monde, allant de-ci de-là, dans la cuisine, au salon, là-haut, au dehors, c'est ainsi que je la revois : le visage détendu, heureux, le regard non plus fixé devant elle mais comme retourné à l'intérieur, la bouche apaisée; et tout le mouvement du corps ralenti. Elle avait été dénicher je ne sais dans quelle armoire un fichu de Chine à fleurs rouges, qu'elle tenait de sa grand'mère, et l'avait noué autour de sa tête comme les paysannes de ce pays, et elle avançait, d'une marche mesurée mais légère, du matin au soir, comme sur la pointe des pieds, avec cette coiffure qui accusait les traits amincis du visage. Jamais elle ne fut aussi belle, les pommettes en feu, l'âme baignée de péché.

La fièvre la reprit un matin ou plutôt une nuit. Armand vint me prévenir, affolé : le visage de sa femme brûlait, tout boursouflé. Il courut lui-même prévenir le médecin et l'amena à la ferme. Cette fois, c'était la pneumonie.

Je l'avais trouvée délirante : « Si tu savais, Gertrude... » Je lui pris les mains et me penchai sur son visage pour lui montrer que j'écoutais, mais elle parlait sans me voir : « Si tu savais... Mon Dieu, quelle frayeur! Cependant j'étais décidée à tout, à tout. Il n'a pas fallu le lui répéter, il avait tout compris. Ce n'est pas un homme ordinaire... Gertrude, Gertrude, où es-tu? Dis-lui de ne jamais revenir ici, jamais... Je suis folle, il est déjà si loin, beaucoup plus loin que moi. Pourquoi ne revient-il pas? N'a-t-il pas le droit de voir son enfant? Non, non, pas ça!... Gertrude, Gertrude, dis-lui de partir, ferme la porte... Jamais, jamais!

Nous n'avons plus rien à nous dire... La porte... ferme-la bien à clef... Armand! Dieu me pardonne! »

En disant ces derniers mots, Julie tourna les yeux vers moi. Je tenais ses mains serrées et j'avais appuyé plus fort. Elle me regarda comme si elle ne m'avait plus revue depuis longtemps, comme si elle me cherchait. « Ah! te voilà, j'ai quelque chose à te dire, mais je ne me souviens plus... Aide-moi à me souvenir! » Je lui dis qu'elle ne devait pas parler : son mari était allé chercher le médecin, en attendant il fallait se tenir tranquille. « Le médecin, dit-elle, pourquoi... Ah! oui, suis-je bête, pour l'accouchement... Voilà ce que je cherchais! » Elle parut bientôt tout à fait apaisée et demeura les yeux ouverts, sans bouger, avec l'air de rêver.

Le médecin déclara que c'était grave. Pendant trois jours il revint soir et matin, nous fîmes tout pour la sauver. C'était le meilleur médecin de la région et il en avait, des guérisons, à son honneur, autant que d'ex-voto saint Christophe à la chapelle. Mais que peut le meilleur médecin là où les prières mêmes sont impuissantes? Dans quel état je me trouvais, et Armand, et toute la ferme, vous pouvez le penser. C'est dans de pareils moments qu'on peut juger les hommes. Eh! bien, il faut le dire tout de suite pour ne pas l'oublier, le mari de Julie s'est montré du commencement à la fin digne d'elle, je veux dire fort contre le malheur et pourtant accablé dans son âme. Je dus me fâcher pour le remplacer une partie de la nuit au chevet de la malade. Il n'a jamais rien su, c'est certain; jamais il n'aura même un soupçon, pas plus que personne du reste...

Gertrude parut tout à coup inquiète :

— Pourquoi vous ai-je raconté tout cela?

— Ne te rappelles-tu pas ce que tu m'as dit en commençant?

— Oui, je me rappelle, cela n'empêche que j'ai trahi un secret.

— Il restera bien caché, sois tranquille. Mais qu'est-il arrivé après ?

— Après, continua Gertrude, le mal s'est tout de suite aggravé. Elle ne cessait pas de tousser et on voyait que ça la faisait souffrir. Armand ne la quittait pas. Heureusement, tout ce qu'elle avait eu à dire l'avait été en son absence. « Une pneumonie, ça se guérit, vous verrez », lui disais-je; mais à part moi, je ne croyais même plus au miracle. Tantôt elle dormait ou avait l'air de dormir; tantôt, bien éveillée, elle fixait les yeux sur moi, longuement. Il m'était pénible de supporter ce regard, car il contenait tout ce que ses lèvres ne pouvaient prononcer. Elle avait déjà craché du sang et le médecin avait bien recommandé de ne pas lui parler : si elle faisait mine de vouloir parler elle-même, il fallait lui dire de remettre cela à plus tard. Pendant deux jours, la respiration se fit de plus en plus difficile; mais le troisième, au matin, la toux se calma, elle parut respirer plus librement et son regard aussi parut revenir sur terre. Je me suis décidée à lui parler et lui ai demandé, avec toutes les précautions possibles, s'il n'était pas temps peut-être de décharger sa conscience. Je ne savais au juste comment lui dire cela. Il faut une autre langue pour parler aux mourants; je n'obtins aucune réponse. Pourtant nous n'avons que nos mots : « Ne croyez-vous pas, dis-je, en lui prenant la main... » Mais elle ne me laissa pas achever, et je vis qu'elle avait très bien compris, à sa manière : « Attends, attends, dit-elle d'une voix presque forte, pourquoi me demandes-tu cela, est-ce qu'il ne sera pas temps plus tard ? » Elle souriait. Ses yeux étaient pleins de feu. Elle revoyait tout ce qu'elle m'avais laissé entrevoir dans son délire.

Avec quelle facilité les femmes supportent le mensonge ! Mais non, ce n'est pas vrai. De mensonge, il n'y en avait jamais eu. Peut-être, si elle avait vécu, le remords lui serait-il venu à la vue de son ventre coupable. Dieu a bien fait de la prendre en chemin.

Qu'avais-je à lui parler de conscience, de pardon ? Dieu ne lui avait-il pas depuis longtemps pardonné ? Si la nature pardonne, pourquoi celui qui l'a créée ne pardonnerait-il pas ? Et qu'avait-il à pardonner, monsieur Frédéric, répondez-moi ? A ce qui est pur, qu'y a-t-il à remettre, qui ne soit remis dès le premier jour ? Le prêtre ne vint qu'à l'approche du soir et quand l'esprit s'en allait déjà. La respiration était si courte et la mort si proche qu'il ne demeura que pour assister avec nous aux derniers moments. Tout ce qu'il fit avant de se défaire de son surplis, ce ne furent que cérémonies sur une chose depuis longtemps accomplie. J'en suis sûre : Julie s'était purifiée d'elle-même, le feu purificateur était en elle. C'était clair et visible, tout marqué dans ses yeux : le regard calme et fixe de la justification et alentour comme deux larges auréoles. Cela non plus, je ne l'ai dit à personne, mais c'est bien ainsi que je l'ai vue pour la dernière fois.

Elle est morte satisfaite, avec le germe de son enfant dans les entrailles. Cet enfant, c'était elle, et elle était aussi cet enfant. Le temps n'a pas de mesure. Il n'y a pas plus loin de la vie à la mort qu'entre le lit du matin et le lit du soir.

FRANZ HELLENS.

TOCQUEVILLE

Alexis de Tocqueville a été jugé diversement, souvent avec quelque précipitation et quelque injustice, mais le plus souvent comme un auteur qu'il est impossible d'éviter lorsqu'on en vient à considérer les juges des événements politiques. Sainte-Beuve, à sa manière, en l'exposant l'a quelque peu dérobé, et même Thibaudet, dans son *Histoire de la littérature française*, ne lui rend pas l'hommage qu'au courant de la plume il lui a rendu ailleurs. D'un autre côté, Tocqueville est si étroitement lié à la tradition de la pensée politique qu'il figure parmi les rares analystes indispensables des mouvements sociaux. « La postérité lui élèvera un buste au pied de la statue de Montesquieu », écrivait le solide critique Schérer, ce qui n'est pas tout à fait juste (le buste, aujourd'hui, dépasserait le pied de la statue) mais établit bien une filiation, des relations de famille et comme un dialogue le long du temps. Puisque l'excellent ouvrage de M. de Luppé (1) nous a donné l'occasion de considérer le romantisme politique, nous profiterons de la publication des *Mémoires* de Tocqueville pour continuer notre promenade dans cette galerie peu fréquentée aujourd'hui.

Tocqueville avait écrit ses *Souvenirs* (2) pour lui seul. Cet esprit délicat, qui pouvait avoir par moments la pointe d'un polémiste mais qui n'en avait pas l'âme, y traçait des portraits assez terribles. Il en avait cependant autorisé la publication à la fin de sa vie. Son petit-neveu, le comte de

(1) Voir la *N. R. F.* du 1er octobre dernier.
(2) *Souvenirs* d'Alexis de Tocqueville, précédés d'une introduction de Luc Monnier. (Éditions de la N. R. F., 1942.)

Tocqueville, en avait donné, en 1893, une première version édulcorée en un temps où les souvenirs étaient encore vifs et quelques modèles encore vivants, ou peu s'en fallait. Aujourd'hui, M. Luc Monnier met enfin au jour le texte intégral muni d'une préface qui met bien au point la question. La première partie en fut écrite à Tocqueville en juillet 1850; la seconde à Sorrente, de novembre 1850 à mars 1851; la troisième fut commencée à Versailles pendant la prorogation de l'Assemblée Nationale, le 16 septembre 1851. L'ensemble concerne les événements de 1848 et leurs contrecoups, l'activité politique de Tocqueville comme député, comme observateur de la rue, des coulisses de la Chambre, des vedettes du jour, enfin comme ministre des Affaires Étrangères dans le premier ministère du Prince-Président. C'est, on le voit, un journal, à peine rétrospectif, fixant un passé encore chaud et le moulant dans les formules chères à Tocqueville. Moins un journal de faits qu'un journal d'idées. « Je ne veux pas, écrit-il, faire l'histoire de la révolution de 1848, je tâche seulement de retrouver la trace de mes actions, de mes idées et de mes impressions au travers de cette révolution... » « Au travers » est bien dit. L'intelligence de Tocqueville semble traverser les faits pour en retenir, à la volée, l'essentiel, comme la baguette au manège enlève les anneaux. Il se mêle moins aux événements qu'il ne les traverse, en effet, trop bon et trop ardent citoyen pour se détendre dans le fauteuil du spectateur, trop intelligent toutefois pour ne pas laisser son émotion se décanter en idées. Sur les réactions et les démarches de cet éminent esprit, sur les conjonctures de l'époque, sur le problème plus général de l'accord et du désaccord de l'action et de la pensée, ce texte offre un document de premier ordre.

Tocqueville, à propos d'Ampère, y définit ce qu'il appelle l'esprit littéraire en politique, autrement dit le contraire de son propre esprit : « Ce que j'appelle l'esprit littéraire en politique consiste à rechercher ce qui est ingénieux et neuf plus que ce qui est vrai, à aimer ce qui fait tableau plus que ce qui sert, à se montrer très sensible au bien jouer et au bien dire des acteurs, indépendamment des conséquences de la pièce, et à se décider enfin par des impressions plutôt

que par des raisons. » Le jugement est juste et modéré, mais où Tocqueville devient Tocqueville, c'est dans la généralisation psychologique qui suit immédiatement : « A vrai dire, toute la nation en tient un peu, et le peuple français, pris en masse, juge très souvent en politique comme un homme de lettres. » Il notera ainsi, au courant des heures, les traits de cette révolution singulière, qui fut une sanglante mise en scène de 1793 et comme une descente dans la rue de mélodrame romantique. Je rappelle que j'ai déjà eu l'occasion de relever, dans les *Mémoires* d'Alexandre Dumas, par exemple dans l'épisode de la conquête de la poudre à Villers-Cotterets, cette réminiscence en action dès 1830. Il y aura, dès le début de l'affaire de 48, un air de recommencement, de répétition, ce qu'il pouvait y avoir enfin de plus antipathique au naturel mesuré, pudique, scrupuleux de Tocqueville.

Tocqueville indique exactement sa position entre ses contemporains, qui donne du même coup la clé de son intelligence politique : « J'ai vécu avec des gens de lettres, qui ont écrit l'histoire sans se mêler aux affaires, et avec des hommes politiques, qui ne se sont jamais occupés qu'à produire les événements sans songer à les décrire. J'ai toujours remarqué que les premiers voyaient partout des causes générales, tandis que les autres, vivant au milieu du décousu des faits journaliers, se figuraient volontiers que tout devait être attribué à des incidents particuliers, et que les petits ressorts, qu'ils faisaient sans cesse jouer dans leurs mains, étaient les mêmes que ceux qui font remuer le monde. Il est à croire que les uns et les autres se trompent. » Pris ainsi entre deux groupes, il peut lui arriver d'être balancé entre deux chaises. On observera, dans ces *Souvenirs*, Tocqueville témoin et Tocqueville acteur, puisqu'il finira par diriger les Affaires Étrangères. Il ne semble pas qu'il eût en lui la destinée d'un grand commis, malgré quelques décisions heureuses (comme celle concernant Lamoricière, dont nous dirons un mot plus loin). Du moins avait-il le don de refléter dans ses récits et ses analyses une figure intelligente de l'action. Il doit à son hérédité, à sa formation, à son génie propre un dégoût de l'exagération en toutes

choses. Comme il a dénoncé les réminiscences théâtrales de 48, il dénoncera les propensions verbeuses des ténors politiques de l'époque : « L'habitude invétérée qu'avaient contractée *tous* les hommes politiques durant cette longue comédie parlementaire, de colorer outre mesure l'expression de leurs sentiments et d'exagérer démesurément leurs pensées, les avait rendus peu capables de mesurer le réel et le vrai. » Ce qui nous laisse à penser, après tout, que Balzac, Monnier, voire Dumas fils à ses heures, faisaient bien plus parler leurs personnages d'après nature que nous n'inclinons à le croire aujourd'hui. Entre cette exagération verbale et le rebondissement immédiat de l'intelligence chez les grands hommes d'État, il y a un entre-deux que Tocqueville remplit assez exactement et qu'il définit quand il dit de lui-même : « Non, je ne m'attendais pas à une révolution telle que nous l'allions voir; et qui eût pu s'y attendre? *J'apercevais, je crois, plus clairement qu'un autre les causes générales, qui préparaient l'événement; mais je ne voyais pas les accidents qui allaient le précipiter.* » Cette perception des accidents (souvent confuse, d'ailleurs, et qui ne pourrait souvent se traduire en conceptions précises) est le propre des meneurs du jeu politique. Les Tocqueville ont besoin de faire subir à l'action la concentration de la pensée.

Il est en plein milieu de la politique et des hommes qui poussent à la roue de l'histoire, mais il n'est pas tout à fait de leur famille. Il n'en est pas, parce qu'il ne peut s'empêcher de juger et que l'acte même du jugement l'écarte du mouvement d'ensemble et pour ainsi dire le désunit. Et comment en irait-il autrement puisque ce mouvement ruinerait ce qu'il a de plus précieux? « Il faut avoir vécu longtemps au milieu des partis et dans le tourbillon même où ils se meuvent pour comprendre à quel point les hommes s'y poussent mutuellement hors de leurs propres desseins et comme la destinée de ce monde marche par l'effet, mais souvent au rebours des volontés qui la produisent, semblable au cerf-volant qui chemine par l'action opposée du vent et de la corde. »

L'esprit ainsi fait, on pouvait s'attendre à ce que Tocqueville brillât dans l'art du portrait. Non certes à la manière

de Saint-Simon ou à celle de Montesquieu, car l'art ne se hausse jamais chez lui jusqu'au génie, mais dans une manière sobre, utile, ingénieuse aussi et toujours satisfaisante pour l'intelligence. Le défaut des portraitistes, en littérature, c'est qu'ils cherchent trop l'effet et les jeux de balancement, ou encore qu'ils s'attardent sur certains aspects qui les ont frappés, ou qui ont excité leur verve, ce qui entraîne une disproportion des traits. Voyez au contraire l'admirable portrait de Louis-Philippe et comme tous les traits essentiels de ce roi sont exactement ajustés. Tocqueville dira de lui, par exemple, que, quoiqu'il cachât au fond de l'âme tout l'orgueil héréditaire de sa race « et ne se crût assurément le semblable d'aucun autre homme, il possédait cependant la plupart des qualités et des défauts qui appartiennent plus particulièrement aux rangs subalternes de la société... Il avait une politesse extrême *mais sans choix ni grandeur, une politesse de marchand plutôt que de prince* ». Et plus loin, ce qu'il faut citer tout au long : « Ce prince improvisait réellement les réponses qu'il faisait, même dans les moments les plus critiques, aux grands corps de l'État; il avait dans ces circonstances la même faconde que dans sa conversation, mais moins de bonheur dans les traits. C'était d'ordinaire un déluge de lieux communs débité avec des gestes faux et outrés, un grand effort pour paraître touché et de grands frappements de poitrine. En pareil cas, il devenait souvent obscur, parce qu'il se lançait, hardiment, et, pour ainsi dire, tête baissée, dans de longues phrases dont il n'avait pu d'avance mesurer l'étendue ni apercevoir le bout, et dont il sortait enfin de force par une vraie voie de fait, en brisant le sens et en ne terminant pas la pensée. En général, son style, dans les occasions solennelles, rappelait le jargon sentimental de la fin du XVIIIe siècle, répondait avec une abondance facile et singulièrement incorrecte : *du Jean-Jacques retouché par une cuisinière du* XIXe *siècle.* » La précision et le bonheur du trait nous font vraiment entendre le roi bourgeois et saisir sa subtile hypocrisie.

Les pages sur Lamartine formeront, pour les lecteurs du livre de M. de Luppé, un cruel appendice. Tocqueville nous montre l'envers du poète avec autant de cruauté (une cruauté

plus saisissante d'être plus calme et sans jalousie) que le Sainte-Beuve de *Mes Poisons* : « Je ne sais si j'ai rencontré, dans ce monde d'ambitions égoïstes, au milieu duquel j'ai vécu, un esprit plus vide de la pensée du bien public que le sien. J'y ai vu une foule d'hommes troubler le pays pour se grandir : c'est la perversité courante; mais il est le seul, je crois, *qui m'ait toujours semblé prêt à bouleverser le monde pour se distraire.* » Et pour marquer que Lamartine n'avait aucun souci du vrai : « En parlant ou en écrivant, *il sort du vrai et y rentre sans y prendre garde*, uniquement préoccupé d'un certain effet qu'il veut produire à ce moment-là. » Cela ne caractérise-t-il pas à merveille, à la fois un des sous-produits psychiques du romantisme et le travers qui devint une habitude de beaucoup d'hommes publics? Quand Tocqueville veut définir la situation de Champeaux auprès de Lamartine, il a cette remarque terrible pour les deux, que le premier appartenait au second « moitié comme ami, moitié comme domestique », et il ajoute, ce qui est excellent, que « l'esprit de Lamartine se réfléchissait dans la sottise de Champeaux comme le soleil dans un verre noirci à la fumée, qui fait voir celui-ci sans rayons, mais plus net qu'à l'œil nu. » Il y a là comme un rappel de Saint-Simon qui nous laisse supposer ce qu'avec moins de retenue et de gêne dans les entournures Tocqueville eût pu jeter dans des pages encore toutes chaudes d'un drame qui était à peine terminé. Je recommande aussi le portrait de Blanqui et celui du général Bedeau, saisissants, de ton si juste, et auxquels il ne manque, comme aux précédents, que plus de fureur, d'audace et de débraillé pour demeurer parmi les chefs-d'œuvre du genre.

Ce n'est pas toutefois comme dramaturge que Tocqueville prétend s'imposer, puisqu'il écrit surtout pour lui-même et afin de nourrir sa mémoire intellectuelle. En toute occasion il cherche les causes et l'on pourrait dire qu'il les vise et les abat une à une, comme à l'affût. Même lorsqu'il veut peindre, il cherche et choisit l'impression typique qui donne la note et le ton du drame et pour ainsi dire son essence physique. Ainsi, lorsque le peuple se laisse choir dans l'Assemblée, il notera : « La chute successive de chacun

de ces corps, frappant l'un après l'autre sur le plancher, y produisait un ébranlement sourd que je pris d'abord, au milieu du tumulte, pour le bruit lointain de la canonnade.» Même choix excellent parmi ses impressions lorsqu'il décrit Paris et ses boulevards presque vides où de silencieux professionnels de la révolution se hâtent de dresser des barricades, la timidité des militaires dans les troubles civils, les mouvements tactiques de la foule qui semblent instinctifs et sont concertés, enfin cet anonymat dirigé qui fait les catastrophes civiles. Tocqueville n'est nullement dupe de la prétendue spontanéité des mouvements populaires. Il sent partout le mot d'ordre et le plan concerté, il précède Augustin Cochin dans une voie que ce dernier a profondément creusée. Il est curieux de constater que l'excès même de l'événement le replie sur lui-même, sur sa pensée et lui rend toute la liberté d'esprit de l'observateur : « Je sentais que nous étions tous au milieu d'une de ces grandes inondations démocratiques, où les digues que veulent opposer les individus, et même les partis, ne servent qu'à noyer ceux qui les élèvent, et où il ne reste, pendant quelque temps, rien à faire qu'à étudier les caractères généraux du phénomène. » Heureux ceux qui disposent d'un « reste » pareil pour les nourrir!

Cette lucidité ne l'épargne pas lui-même. Il connaît parfaitement ses propres insuffisances et les ordonne à son action, à ses devoirs tant bien que mal. On a pu remarquer dans les citations qui viennent d'être données, on observera plus souvent encore dans le livre, que le mot « milieu » revient fréquemment sous la plume de Tocqueville. Il se perçoit sans cesse « au milieu » d'un événement, quelque peu comme un corps étranger qui ne se fond pas dans l'ensemble. Sur sa réputation et sur la qualité de son esprit, on lui prêtait une habileté et des calculs qui l'élevaient intellectuellement et le rabaissaient moralement aux yeux de ses contemporains, alors que nul n'avait, plus que lui, besoin de l'estime et de la confiance publiques pour se hausser, comme il dit, jusqu'aux actions dont il était capable. Cette défiance de ses forces, qu'il appelle justement « ce besoin que je ressens sans cesse de retrouver, en quelque sorte,

les preuves de moi-même dans la pensée des autres », venait sans doute d'un grand orgueil, de cet orgueil qui, en somme, fait bon ménage en politique avec l'esprit libéral. Car Tocqueville, dans ces familles d'esprits que critiques et historiens remettent à jour de siècle en siècle, peut figurer comme le libéral pur, non gâté par le cabotinage de la liberté, mais non emporté par ces élans qui ont lancé certains grands libéraux au premier rang de l'histoire. Lorsque par devoir, et aussi par une manière de passion, il choisit l'action politique, il se jette « à corps perdu » dans l'arène, mais ce n'est pas tel ou tel gouvernement qu'il défendra, ce seront « les lois qui constituent la société même ». Telle est, sinon la contradiction, du moins la complication du libéralisme : il défend le mécanisme social contre la pression de l'autorité et veut ajuster les constitutions aux lois dites naturelles du corps social. Cette volonté, qui contente l'esprit, dispose mal à l'action, laquelle bouscule ces lois naturelles et en rend d'autres tout aussi « naturelles » à force de les imposer d'une façon continue et péremptoire. Un libéral peut faire un bon historien, parce qu'alors la nature sociale qu'il imagine sert pour ainsi dire de fond de teint sur lequel se détachent et se distribuent les couleurs des faits. Mais, dans l'action, il est souvent comme le général Bedeau en 1848, et comme beaucoup d'officiers dans les révolutions, auxquels fait défaut le génie de ces révolutions, « qui consiste principalement à ne régler ses actions que sur les faits et à savoir désobéir à propos ». Autrement dit, ni Tocqueville, ni Bedeau ne sont des pragmatistes. Bedeau, nous conte notre historien, revenait plus tard sur les événements afin d'y insérer sa justification. Plus heureux, l'historien les reprend pour les comprendre et s'en rendre maître par l'intelligence.

Tocqueville nous cite pourtant l'exemple d'une heureuse rencontre des dons de l'action et de ceux de la négociation délicate, dans la personne du général Lamoricière, le premier de nos grands « baroudeurs » en Afrique et qui se tira fort bien de l'ambassade que Tocqueville, devenu ministre des Affaires Étrangères, lui confia à Saint-Pétersbourg. Dans l'affaire de Constantinople, Tocqueville lui recommandait

une politique de prudence, à laquelle Lamoricière se conforma avant même d'avoir eu connaissance du conseil : « Il avait agi, dans cette circonstance, avec une prudence et une mesure qui surprirent ceux qui ne le connaissaient pas, mais qui ne m'étonnèrent point. Je savais que son tempérament était impétueux, mais que son esprit formé à l'école de la diplomatie arabe, la plus savante de toutes les diplomaties, était circonspect et fin jusqu'à l'artifice. » Si l'on songe que Tocqueville n'avait pu observer directement Lamoricière que dans les émotions de la rue où son merveilleux courage évoquait plutôt l'image d'un paladin que celle d'un diplomate, on conviendra que ce choix heureux témoignait d'un sens très fin des hommes et de l'usage du commandement. Sa politique, dans ces affaires compliquées du proche Orient, fut d'ailleurs opportune et prudente. Lorsque l'Angleterre voulut jouer son rôle dans les démarches diplomatiques à ce propos, le comte de Nesselrode fit à Lord Bloomfield cette réponse tout à l'honneur de Tocqueville : « La France m'a déjà fait dire les mêmes choses; mais elle les a fait dire plus tôt et mieux. »

Les *Souvenirs* de Tocqueville ne nous font certes pas oublier la *Démocratie en Amérique* ni l'*Ancien Régime et la Révolution*, mais ils rapprochent de nous cet homme naturellement un peu distant, dont la défiance, la timidité, la sensibilité aimaient à se dérober sous les plis un peu raides des idées générales. Tocqueville avait le don très rare de ramasser dans des jugements frappants ses observations politiques. Il arrivait à les condenser, à les couler dans des moules d'idées, sans pourtant laisser croire qu'il les y emprisonnait définitivement. Mais ce besoin de rigueur dans les définitions, de rythme régulier dans le balancement des idées et des formules, qui fait que l'auteur concentre l'histoire dans sa conscience et la plie au mouvement de son intelligence, provoque des partialités et des insuffisances qui font un poids dangereux dans le mauvais plateau de la balance. Le goût des formules, si vif chez Tocqueville, était servi par son style qui s'éveillait et s'animait aux idées, mais qui se faisait un peu terne dans l'entre-deux.

Ministre intelligent et consciencieux, mais n'ayant détenu

que trop peu de temps le pouvoir, il n'était pas un bon animal parlementaire. La discussion l'incommodait sur les points qui ne l'intéressaient pas et lui était douloureuse sur ceux qui lui tenaient au cœur. La transposition du livre à la tribune ne se faisait pas chez lui commodément ni fidèlement. Dans le livre, aux tournants essentiels, il ciselle et sait frapper; à la tribune, sa voix faible, son bon ton, peut-être aussi l'orgueil réticent de la vérité le desservaient. « Depuis que je suis à la Chambre, j'ai essayé en vain de chasser l'écrivain », dit-il un jour à Nassau Senior. Ajoutez qu'une mauvaise santé le rendait avare de ses moyens. Ceux qui ont entendu Maurice Barrès se souviendront qu'il offrait aussi, à la tribune de la Chambre, une image de lui-même trop réticente et trop raffinée : du moins savait-il en tirer des effets habilement utiles à sa cause et à son personnage. Il ne semble pas que Tocqueville y soit parvenu. Il payait d'un certain effacement personnel le beau relief de sa pensée.

Je crois bien, cependant, que, par certains chapitres de l'*Ancien Régime*, par l'esprit général et les vues de la *Démocratie en Amérique*, par les jugements substantiels de certaines de ses lettres, Tocqueville appartient à la grande tradition où règnent Machiavel et Montesquieu. Moins lucide que le premier, moins orchestré que le second, on peut toutefois trouver dans son œuvre certaines idées mères de la pensée politique. Mais l'homme aussi doit nous retenir, l'homme dans son temps et dans son milieu, l'homme tourné vers un avenir dont il a mieux perçu, dans certaines de ses pages, l'évolution fatale que la plupart de ses contemporains. Nous verrons prochainement que Montalembert, avec beaucoup plus d'éclat et de prestige, était moins bien en selle, plus sensible aux fluctuations de son époque et aux songes de son esprit. Il ne faut pas lire Tocqueville pour y chercher des vérités dernières ou des invitations pressantes à l'action. Mais il ne faut pas non plus le lire, comme le suggérait injustement Sainte-Beuve, comme un « écrivain distingué ». Lorsque vous aurez envie de « penser » la vie politique de ce temps, de vous exercer à en percevoir les rouages, sans passion mais sans paresse; lorsque vous aurez

envie de rattacher notre époque aux époques de peu antérieures, ou de comprendre un homme public du passé (par exemple Napoléon III) en évitant le Charybde des zélateurs et le Scylla des zoïles, ouvrez Tocqueville, fut-ce au hasard : vous y trouverez sans doute l'occasion et l'entraînement de ces réflexions solides et fines qui formaient la conscience de la vie publique, et dont la démesure de la propagande moderne nous a fait perdre l'habitude.

RAMON FERNANDEZ.

CHRONIQUE DES ROMANS

C'est peut-être par les femmes que la grâce reviendra dans notre littérature. Il y a peu de temps — nous l'avons déjà dit — c'était Mme Dominique Rollin qui bousculait les cornues et les bibliothèques où s'élaborent les naïvetés, bien entendues, de nos auteurs. C'est aujourd'hui Mme Madeleine Ley (1) qui ouvre une fenêtre, alpine et méditerranéenne, et qui entreprend, à son tour, de renouveler l'air du roman, plus sujet qu'un autre à se corrompre. Que les femmes se décident à faire beaucoup pour le roman. Il faut avouer qu'elles lui doivent bien ça, ayant beaucoup fait contre lui. Une foi très pure dans l'erreur et l'innocente habitude du fard les porte souvent à la pointe extrême du snobisme, si bien que, par le mouvement même où elles cherchent leur vérité, elles s'excluent de toute vérité. Rien n'appartient plus proprement aux faussaires que leur authenticité.

Mme Madeleine Ley nomme récit son livre qui a la dimension d'une nouvelle étendue. Le format en est réduit, et les proportions en sont élégantes. Le papier en est somptueux, comme seuls peuvent l'être, en ce temps de disette, par un miracle qui reste inexpliqué, les livres de nos amis belges. L'union de l'âme et du corps est aussi essentielle aux livres qu'aux hommes. Il est bien rare qu'on ne puisse sagement préjuger d'un livre par sa seule figure, sa taille, son poids, sa complexion et ses ornements. Ce livre-ci nous révèle déjà, par son enveloppe charnelle, la juste mesure qui est en lui,

(1) Madeleine Ley : *Le Grand Feu.* (Éditions des Artistes, Bruxelles.)

et qui est moins saisie par l'intelligence qu'elle n'est éprouvée par le cœur, sous la forme simple du plaisir.

C'est un livre, disions-nous, qui va de la Méditerranée jusqu'à l'Alpe. Une ascension, non pas une de ces « performances » sportives qui commencent par une gymnastique périlleuse pour finir par une conférence, plus périlleuse encore, mais la lente transhumance d'une âme humaine, suivant la montée des troupeaux, dans la fatalité de la saison. Cette montée de la mer à la montagne fournit, du drame humain, une expression allégorique, à la fois très haute en relief et très naïvement primitive. La densité croissante de l'action vient culminer dans la fulguration terminale d'un symbole solaire qui donne son titre au livre, le grand feu. Toute cette machine est conduite avec la plus grande probité, le plus grand souci d'éviter les équivoques et les abus de confiance qui font souvent toute la merveille des écrivains farouches et distingués. Que Mme Madeleine Ley nous pardonne cet éloge qui la fera peut-être soupçonner de bourgeoisie, mais, avec elle, on sait à quoi s'en tenir.

Une petite fille, dont le père est mort dans un naufrage, est amenée par son grand-père dans la montagne. Un village dont toutes les maisons sont en mélèze, autant dire un réservoir de térébenthine. La familiarité, proche et lointaine, des bêtes et des choses, depuis la prairie préférée jusqu'à la récurrence indéfinie des météores, d'une cime à l'autre. Rien des extases à la Perrichon, ou du grand tremblement phtisique auxquels nous ont accoutumés tous les romans-sur-la-montagne, mais un commerce, à la fois très sérieux et très magique, avec la montagne. « Un jour, après-midi, je perdis mes agneaux. Il y en avait quatre, et ils avaient disparu ensemble. Je les cherchai partout, tremblante à l'idée de rentrer sans eux au village. Au bout d'une heure seulement, les yeux brûlés de soleil et de larmes, je les découvris au pied d'un cône, sagement couchés. Ils étaient si tranquilles que je les avais pris de loin pour des pierres blanches. » Aucun signe ne manque, de ceux qui accompagnent les grandes révélations, et jusqu'à ce mépris indulgent, fortement coloré de charité, que les marins ont pour le terrien. « Dans les villes, personne ne sait ce que c'est : être couché sur une roche, au

bruit des torrents, quand on n'a rien à faire, et rien au-dessus de soi... »

Rien n'est donné, dans ce texte, à la platitude brillante du pittoresque pur, ni à cette animation, laborieuse et déformante, du monde sensible, qui est celle des livres où l'on a trop soufflé... « Quand on n'a rien à faire », dit Mme Madeleine Ley, et les gens du monde, qui sont toujours affairés et ne rêvent que pelle et pioche, souffriront de cet aveu comme d'une indécence.

Aucun badigeon au phosphore sur les choses, sur la simplicité des maisons ou des rochers. Aucun effort pour briser la structure de la perception banale, et restituer je ne sais quel contact primitif avec le monde. On se donne souvent tant de mal pour reconquérir cette ingénuité des sens, où se marquerait la vision créatrice de l'artiste. Mais on n'obtient qu'une ingénuité de serre, mille fois plus artificielle que les artifices qu'elle prétend réduire. L'ingénuité vraie serait de ne pas chercher l'ingénuité, et de prendre les choses, comme tout le monde, au point d'artifice où la coutume, et, partant, la nature les ont conduites. C'est très justement ce que fait Mme Madeleine Ley, et c'est pourquoi l'ingénuité de son art est efficace. « Je n'apercevais que de hautes roches grises, des pâturages maigres et des restes de neige. La maison de Grand-Père, bâtie à l'écart des autres sur un pré incliné, était plus large que haute, entourée d'une galerie à claire-voie. » Voilà le type même d'une description efficace apte à donner non pas un relief de stéréoscope, mais le relief même de la perception.

Le même « réalisme » — si tant est qu'un mot en isme puisse convenir à un art aussi juste — se retrouve dans la peinture des vivants. Voici comment nous apparaît Mamma Monica, arrière-grand'tante de l'héroïne : « C'était une très vieille femme, petite, toute ridée, qui tremblait et larmoyait sans cesse. — Elle ne pleure pas, m'expliqua Michel Alexis, mais l'eau lui sort des yeux depuis vingt ans, il n'y a pas de remède à cela. Les premiers jours, je n'ai pu m'empêcher de croire malgré tout que la tante de Grand-Père devait avoir eu de grands chagrins dont elle était seule à se souvenir. »

Ne rien ajouter, mais ne rien oublier non plus, ne pas

accabler le lecteur sous l'énumération, mais ne pas choisir arbitrairement, tel est l'art difficile où excelle Mme Madeleine Ley. Rien ne pourrait donner une idée plus juste de cette perfection que ces quelques lignes pour nous présenter les animaux dont la jeune Marietta a la garde, et qui font un tableau à la fois si complet et si simple qu'on ne peut s'empêcher de songer, en le lisant, aux meilleures pages de Mérimée. « Il y avait vingt-six moutons en comptant le bélier noir. Ils sont pareils à ceux de la Maurienne, avec le museau comme charbonné, les oreilles tombantes, la longue queue touffue. Les agneaux sont marqués d'une tache rouge au cou et d'un trou à l'oreille droite. Quant aux chèvres, aucune ne ressemble aux autres et elles sont toutes également difficiles à mener. »

Nous ne répéterons jamais assez qu'un tel art est difficile, et que peu d'écrivains y parviennent. Ne pas laisser la vision se dessécher, se scléroser, ne pas, non plus, la forcer, lui infuser une jeunesse pathologique, c'est le miracle même de l'art. La rançon minima qu'un artiste puisse payer, c'est de prendre en charge les banalités de la conscience vulgaire, seul moyen d'éviter de payer la rançon maxima en s'installant dans une banalité d'exception. Jarry signalait déjà, dans *le Docteur Faustroll*, ces « exceptions peu exceptionnelles » et qui « n'ont même pas l'attrait de la singularité ».

Il faut bien avouer que Mme Madeleine Ley a été singulièrement aidée, dans sa tâche, par son sujet même. C'est l'Alpe même qui a pu élever le réalisme au-dessus des marécages où il se tient volontiers, sans le laisser se sublimer et s'évanouir en surréalisme, la nécessité d'avoir un corps n'impliquant plus, à cette hauteur, que ce corps doive être sordide. La montagne, ce n'est pas le lieu des sports d'hiver et des flirts entre deux avalanches, ni même, ni surtout, la sévère mais gratuite école du ski ou de l'alpinisme pour ceux qui se mettent vraiment au hasard, mais, pour ceux qui vivent, patiemment et nécessairement, la montagne, un réseau de besognes, de règles, de devoirs minutieux et tyranniques comme ils sont dans les villes de la plaine, mais aussi, sans rien perdre de leur exactitude, colorés d'enthousiasme, et chargés, si l'on peut dire, d'oxygène naissant. Mme Made-

leine Ley n'a eu, en somme, qu'à se laisser soulever par la montagne pour se trouver, d'un coup, à égale distance d'un réalisme sordide et d'un lyrisme intempérant, qui sont, au fond, une seule et même chose. S'il y a des sujets privilégiés, c'est, sans doute, qu'il y a des écrivains qui méritent ces privilèges.

FIESCHI.

LE MUSÉE D'ART MODERNE

Ces fils de Caïn piétinant à la remorque de la vénérable barbe paternelle, comme autant de candidats à l'Institut, ils nous accueillaient il y a vingt ans au seuil du Luxembourg, dans leur monstrueuse nudité. Cormon s'en est allé, et bien d'autres avec lui — vers quels infortunés musées de sous-préfecture?

Il y a du nouveau en France, et l'on imagine ce qu'il fallut ces dernières années de courage et de diplomatie, aux organisateurs de ce musée, pour oser y introduire de la peinture. Qu'importe s'il reste encore une belle récolte de navets. L'essentiel, c'est qu'il soit permis à des œuvres authentiques de s'abriter sous le même toit.

Il y a donc bien de la mauvaise peinture dans cet étrange labyrinthe du quai de Tokio. Et pas seulement de la peinture d'hier. Mais c'est plutôt du gentil, du discret, un assortiment coquet pour loge de concierge, que surveille toujours, l'œil broussailleux et la main au gilet, M. Millerand. Puis le ton monte insensiblement. Aman-Jean, ç'aurait pu être de la peinture. K. X. Roussel, il s'en faut souvent de peu que ce n'en soit pas. Vuillard, c'est parfois de la belle et riche et chatoyante et émouvante poussière de palette. Et puis, voici Bonnard. J'aime à sentir renouée ici, dans la pénombre de ce premier tournant, notre plus pure tradition française.

On voudrait évidemment que, à l'exemple de bien des musées étrangers, dix Bonnard, dix Braque, autant de Dufy, de Matisse, de Rouault, nous donnent la vraie mesure de la France de ces trente dernières années. On aimerait aussi qu'ils fussent là tout seuls, et il est irritant de les retrouver

toujours cernés, étouffés, par tant de petits bâtards encombrants. Mais tout cela se décante avec le temps, et, somme toute, au Louvre il ne reste pas tant de mauvais tableaux

Ces grands maîtres de l'art contemporain sont donc représentés ici par quelques toiles bien choisies, et leur apport est trop écrasant pour que le vide ne se fasse immédiatement autour d'eux et que leur solitude ne se trouve reconquise. Je sais bien qu'un musée d'art moderne se doit de nous offrir une vue foisonnante de notre époque. A ce titre, Utrillo, Suzanne Valadon, peut-être même Derain et Marquet trouvent naturellement leur place ici. La salle la plus homogène est consacrée aux cubistes, expressionnistes (quel mot équivoque...) et à ceux qui les approchent de près. Nous y retrouvons La Fresnaye, qu'entourent trois des plus beaux Villon que je connaisse. Autour d'eux, Braque, Fernand Léger (une belle toile, mais c'est si peu pour un peintre de cette importance), puis Gromaire, Goerg, Lhote, Lurçat et quelques autres — je cite sans ordre et comme ils se présentent pour les nécessités de l'accrochage.

Nous arrivons aux jeunes, et si je me réjouis de voir l'État aider les jeunes artistes quels qu'ils soient, il faut bien reconnaître qu'il lui est difficile de faire un choix où la critique ne trouve pas de prise. Qu'est-ce qu'un musée? un conservatoire de l'art, un répertoire de formes acquises, un album de belles images? Bien plus encore une somme de présences réelles, un monde de formes vivantes, agissantes, sans cesse enrichies et diversifiées par leur contact avec les hommes et avec les siècles. Chez un jeune, la présence inquiète : on ne lui demande que de rassurer. Que ses attaches avec le passé soient des liens évidents. Qu'ils le ligotent solidement. De plus, un jeune, s'il est porteur d'un message, est désespérément seul au milieu de ses pareils. « On commence toujours, disait Matisse, par avoir raison tout seul. » On distingue mal les fibres nécessaires qui le rendent solidaire de son époque. Ç'a été vrai de tous temps. Mais l'éloignement, s'il ne diminue pas, bien au contraire, le choc que nous ressentons au contact de l'œuvre, tend à lui ôter tout caractère singulier. Une salle du Louvre s'offre d'abord à nous comme une forêt lointaine avec son unité de lumière et sa puissance diffuse

d'envoûtement. Chacune des œuvres porte avec soi tout son siècle, elle nous atteint avec la force, le poids que lui confère son recul dans le temps : sa présence s'en trouve accrue, mais elle a acquis définitivement le droit d'étonner.

On aura donc tendance à choisir, parmi les jeunes, ceux dont l'œuvre donne déjà une certaine garantie de sécurité, de stabilité. Ce ne sont pas toujours les meilleurs. Réjouissons-nous que d'autres soient ici représentés, et de pouvoir relever les noms de Desnoyer, Lapicque, Lautrec, Legueult, Pignon, Walch et de quelques autres qui sont parmi les plus doués de la jeune peinture.

La France est, traditionnellement, un pays de sculpteurs. Belle référence pour un peuple que l'on dit frivole. C'est aussi le seul — si nous en jugeons par ce que nous connaissons des autres peuples — chez qui cette tradition soit restée vivace. Faut-il avouer cependant que le plus authentique morceau de sculpture de ce musée me semble dû à un peintre? Je veux parler du buste de femme, de Matisse. Un peintre avant lui fut également l'un des rares qui sut perpétuer en France la tradition de la grande sculpture : j'ai le souvenir — devant la porte du Petit-Palais — d'un nu de femme où l'on croyait d'abord reconnaître le plus beau des Maillol, un Maillol chez qui la sensualité aurait trouvé sa pleine mesure et son rythme glorieux : c'était l'une des admirables sculptures de Renoir.

Maillol est adorable, complet, dans les petits formats. Mais il est prisonnier de cette richesse d'accents que requiert son goût épidermique pour une chair féminine en tous points épanouie. Peut-être est-ce aux dépens de ces grands enchâssements, de ces dimensions inespérées, de cette rigueur dans le choix des moyens qui font les grandes œuvres (1).

On fait grand cas de Pompon, où je crois reconnaître l'exemple type de cette stylisation qui est à l'opposé du style. On s'est attendri à le voir suivre docilement ses animaux, en

(1) Quant à la sculpture monumentale, je veux dire la sculpture adaptée à un monument, conçue en accord avec lui, c'est encore un autre problème. Je ne crois pas que, ni en France ni à l'étranger, un sculpteur contemporain ait su, jusqu'à présent, lui donner une réponse sérieuse. Le théâtre des Champs-Élysées, ce n'est pas, à ce point de vue, suffisamment convaincant.

modelant des figurines sur une planchette de colporteur. Ce sont de ces performances qui émeuvent toujours un bon public aussi épris de cette fausse et paresseuse conscience professionnelle, que rétif devant les dures et profondes créations de l'esprit et de l'imagination. Les sculpteurs noirs qui ne galopaient pas, boulettes en main, après les tigres ou après les antilopes, nous ont donné, de ces formes animales, des traductions d'une *vérité* bien autrement hallucinante. Quant aux grandes œuvres de Pompon, à ces sortes de montages creux que sont l'ours, ou le cerf, quelle pauvreté dans l'invention, quelle sécheresse sans grandeur dans les profils!

Des bustes sensibles, émouvants parfois, de Bourdelle (c'est le meilleur de son œuvre, à cet analyste passionné qui ne sut jamais aller jusqu'à une synthèse, malgré de si laborieux et visibles efforts), de Despiau, et de quelques autres. Je regrette l'absence (mais peut-être ai-je mal cherché) des deux sculpteurs les plus inspirés de notre époque : Laurens et Lipchitz.

JEAN BAZAINE.

LA FIN DES HARICOTS

Un jour, vers 1936, je fus interrogé par un de ces amateurs qui n'écrivent pas ou qui n'écrivent guère et qui donc tournent avec une envie malveillante autour de l'encrier des autres. Penchés sur ce puits aux moires parfois profondes, ils n'aperçoivent guère qu'un étroit reflet. Après cela, il s'en vont disant : « Un tel, je le connais, il n'est que la connaissance que j'en ai. » Celui-ci me demanda : « La guerre civile va éclater en France. Vous m'avez l'air de vous livrer à toute sa frénésie. Jusqu'où donc irez-vous? Dans certaines circonstances, pourriez-vous, par exemple, en venir à tuer M.? » Tout de go, je répondis : « Oui ».

Le compère se récria complaisamment, il ne voyait dans ma réponse que fanfaronnade impie.

Pourtant, voici le raisonnement que je faisais : « M. est un écrivain engagé dans l'action politique, comme moi. Si la guerre civile éclate, il ne sera plus qu'un chef politique; moi aussi, sans doute. S'il devient un vrai chef, il sera un ennemi mortel. Donc, si je le rencontrais dans un combat, je devrais tirer sur lui et peut-être n'aurais-je pas le droit d'empêcher qu'on le fusille, prisonnier, dans certaines circonstances extrêmes... Si je ne pense pas cela, je ne prends pas M. au sérieux, je lui fais injure; et je ne me prends pas moi-même au sérieux. »

Depuis, j'ai parfois repensé à ce *oui* qui m'était sorti si prompt du gosier.

L'amateur avait un peu raison de douter de ma rigueur; il y avait quelque enfantillage — et pourtant j'avais plus de quarante ans — dans ma façon d'imaginer une scène où ce *oui* aurait pris sa juste signification. Je supposais une guerre

civile éclatant franchement et se développant tout droit comme l'affaire d'Espagne. Or, nous sommes dans la guerre civile, mais elle reste encore larvée. Et il n'y a pas que deux camps, il y en a au moins trois. Et il se trouve que M. n'est plus dans le camp où je le visais, alors. Il est vrai qu'il est encore dans un camp ennemi; mais lui et moi, nous en sommes restés à la polémique intime, dans des conversations de vieux amis qui ne peuvent se séparer. Jusques à quand?

Derrière cette anecdote inachevée, voici tout le problème de la responsabilité de l'écrivain.

Il y a bien des années, on me demanda de signer une sorte de manifeste ou de pétition qui devait contribuer à faire sortir de prison, au nom de la littérature, un jeune littérateur qui y était pour un prétendu délit de droit commun. Je refusai? D'abord, parce que je ne connaissais pas le littérateur en question et ensuite parce que je ne comprenais pas comment tout d'un coup il faisait pouce alors qu'il avait désiré et voulu l'aventure, le risque.

Si nous ne sommes que des littérateurs, comment des hommes peuvent-ils prendre au sérieux nos paroles?

Un ami me répond :

— Tu tombes dans le préjugé de ces derniers siècles. Tu veux à toute force qu'il y ait un homme derrière un livre. Mais non, un livre est un livre et celui qui l'écrit, un amuseur, même si c'est le plus grand tragique. Il n'y a pas de commune mesure entre ce que suggère un écrivain et ce qu'il est. La comparaison est toujours décevante et ne peut être que décevante. L'homme complet est forcément blessé dans celui qui se consacre à représenter l'homme plutôt que de le vivre.

» Jamais de vrais hommes, c'est-à-dire des hommes moyens, même engoués de littérature, ne prendront tout à fait au sérieux un homme-écrivain alors qu'ils le voient dans son comportement quotidien. Tu sais bien que nous n'avons entendu que des rapports hilarants ou odieux sur l'attitude de tel ou tel écrivain à la guerre ou dans l'amour.

» Quand tu prétendais qu'à l'occasion tu tuerais M. dans une guerre civile, tu le vantais comme tu te vantais. Il ne

pouvait pas plus devenir un vrai chef politique que toi. On n'a jamais vu un écrivain devenir un vrai chef politique. Pour prendre des exemples écrasants, Chateaubriand a été ridicule en face de Napoléon Ier et de Villèle, et Lamartine et Hugo vis-à-vis de Napoléon III. Dans la lutte effective, car sur le papier certes ils se sont rattrapés.

» Alors, un écrivain qui n'est jamais tout à fait un homme, pourquoi prétendrait-il comme un homme tuer un autre écrivain? »

Je vous ai dit que mon interlocuteur est de mes amis.

Je reste perplexe, un bon moment, puis je réplique :

— Il y a beaucoup de vrai dans ce que tu dis. Figure-toi même que je l'ai écrit autrefois, en substance. L'écrivain chef politique, c'est toujours un faux semblant. Exemple suprême : Maurras. Le fait que pas mal de Français aient pu tenir pour une sorte de chef cet homme de cabinet, puissant dans le cabinet mais seulement dans le cabinet, prouve que la France était devenue un pays d'intellectualistes, plutôt auditeurs et spectateurs qu'acteurs — et acteurs qu'agents — et agents qu'hommes d'action — et hommes d'action qu'hommes tout court.

» Mais pour se rattacher à la notion d'homme complet, un homme de lettres n'a pas besoin d'être un chef; il peut prendre ses responsabilités à un niveau plus modeste et plus efficace, comme soldat. Un soldat pourvu d'une fonction spéciale, mais qui ne le met pas à l'abri des coups, ni de la mort.

» Un écrivain peut toujours faire ce que fait le plus dénué des citoyens : être membre d'un parti, d'une organisation, soldat dans un bataillon, une armée. Nous ne sommes plus aux siècles où jamais un écrivain n'aurait eu l'idée d'être quoi que ce soit, en dehors de son métier, où Racine historiographe à cheval se cassait piteusement la figure dans les camps de Louis XIV. »

L'ami me regarde et il rit doucement :

— Mais non, mon petit, l'écrivain ne peut pas non plus être simple soldat, parce que c'est trop ennuyeux — à peine plus, d'ailleurs, que d'être tous les jours un chef politique. Là encore, dans le rang, il ne sera qu'un amateur occasionnel

et donc intempestif. Ce ne sera pour lui qu'un moment dans ses « alternances » comme dit l'autre. C'est commode, mais ce n'est pas sérieux. »

Entendant cela, je soupire, me rappelant le peu d'effort que je faisais quand j'étais dans un parti politique pour y faire autre chose que d'écrire des articles dans le journal du parti. J'ai horreur de parler en public — parce qu'un écrivain en public se montre nu, alors que les hommes d'action savent garder leur culotte —, c'est pourquoi j'ai horreur de voir jouer mes pièces de théâtre quand par hasard j'en écris et j'aime mieux les balles ou les obus que les coups de pied dans le ventre ou les crachats d'une bagarre dans la rue.

Pourtant, je reprends :

— Tout ce que tu dis est un peu tourné en dérision par l'époque. Que nous le voulions ou non, nous sommes soldats dans cette totale mobilisation de la planète, partisans dans cette entière guerre de religions. Les Français qui veulent jouer au plus fin n'en reçoivent pas moins des bombes sur la tronche, ou bien sont dans diverses prisons ou sont inscrits sur les listes de proscription de tel ou tel camp. Et je ne donnerais pas cher de la peau d'un Suisse, d'un Suédois ou d'un Portugais pas plus que d'un Argentin ou Équatorien. Personne ne sera oublié, pas même le symbolard le mieux reclus dans sa tour d'ivoire.

» Tu connais X. qui se croit très malin, il distribue sa peur en parts égales, il prend des garanties dans tous les camps ; or il ne sait pas qu'il est surveillé par trois polices et que sa chute entre deux chaises un de ces quatre matins sera fracassante.

» Non, nous vivons dans des temps dangereux, au point que même un écrivain peut être appelé de gré ou de force à devenir un homme complet, comme tu dis, d'une minute à l'autre, au premier coin de rue. »

L'ami me regarde et continue de ricaner modérément dans sa barbe :

— Bien sûr, toi, tu es inscrit sur la liste des Russes et sur celle des Anglais et sur celle des Américains et avant tout sur celle des Juifs : cela te donne l'illusion de la pléni-

tude. Mais ce n'est qu'une illusion. Il ne suffit pas d'être tué pour être un homme ou d'être menacé d'être tué...

— La menace russe me paraît plus excitante que la menace anglo-saxonne.

— Oui, mais il ne suffit pas d'être tué pour être un homme, il faut tuer. Or, tu ne tues personne. »

Il a touché le point sensible : je baisse le nez. Il marque le coup, il insiste :

— Tu sais bien que A. ou E. ne te manqueront pas s'ils en ont jamais le pouvoir, ils le disent à tout venant. Le jour où ils te feraient zigouiller, tu serais ridicule, ne les ayant pas fait zigouiller quand...

— Quand quoi? Je ne suis pas au pouvoir, je ne suis jamais au pouvoir, je ne suis pas de ceux qui sont jamais au pouvoir. Je m'arrange toujours pour être assez mal avec ceux qui sont au pouvoir, même quand ils sont de mon bord.

— C'est bien ce que je te dis, tu n'es qu'un écrivain, tu n'es pas un homme sérieux, tu n'es pas un homme complet. Tu prends des responsabilités, mais tu ne les prends pas jusqu'au bout.

— Eh bien, finalement, je crois que mon attitude est la seule possible pour un écrivain.

» Puisque, selon ta juste analyse, il ne peut pas être dans l'action entière, par ennui et distraction, il ne doit pas souhaiter la mort des écrivains du camp adverse, même si leur activité lui paraît un danger mortel à la cause qu'il soutient; mais lui, doit accepter le mort au bout de ses paroles.

» C'est un minimum de responsabilité dont il peut se contenter. Si A. ou E. me font dire qu'ils ne me rateront pas, moi les épargnant, cela les regarde.

— Mais s'ils tuent, c'est-à-dire s'ils font tuer un de tes meilleurs amis, avant toi? »

Je reste, le bec dans l'eau ou dans le sang.

***

Je n'ai pas lu beaucoup de livres de guerre, pas plus de cette guerre-ci que de la précédente. Le livre de guerre est un genre faux comme le livre de voyage, parce qu'il donne

une consécration abusive au fortuit. N'importe qui se croit autorisé à écrire sur le prétexte qu'il a été jeté dans un mouvement extraordinaire; mais il n'est pas pourvu pour cela des ressources d'expérience et de raison qui après celles de l'instinct font un écrivain et les trois quarts du temps il ne fait qu'ajouter quelques pelletées de plus à l'immense charroi d'impressionnisme qui déborde les passages de la littérature et déplacer vainement d'un bout à l'autre de la place publique les débris de l'esprit et les ordures du cœur. Il y a trop d'hommes qui écrivent, comme des femmes, parce qu'ils ont eu une aventure dans leur vie, qu'ayant lu des romans, ils se croient cultivés, et qu'une petite hystérie leur paraît l'amour de l'art.

J'ai pourtant examiné plus de livres sur cette guerre-ci que sur l'autre. L'autre, je la connaissais; celle-ci, j'ai la naïveté de tâcher de l'entrevoir dans les relations écrites faute de trouver ma suffisance dans les relations parlées. On n'a pas beaucoup de jeunes amis qui consentent à se laisser interroger à fond toute une nuit et à vous livrer leurs derniers aveux.

Je viens de lire *Narvik*, de M. J. Torris. Justement, là, le narrateur s'efforce d'être auteur et de faire autre chose que d'enfiler des souvenirs comme des verroteries, de se complaire dans le subjectivisme le plus éhonté.

Torris essaie de faire œuvre d'historien. Tentative prématurée, dira-t-on. Non, un homme qui a pratiqué l'histoire n'ignore pas que les mémoires sont un élément nécessaire et indispensable de l'histoire future et il sait présenter cet élément dans son caractère irremplaçable, en l'entourant des garanties propres à ce genre de travail. Torris a visiblement le sens de l'histoire et il est parvenu à déterminer sa tâche selon les règles de cet art.

Il n'a pas bouché la source de l'impressionnisme et du subjectivisme, mais il a maçonné un solide bassin autour de son épanchement. En plus de la matière toute fournie par le journal d'un certain lieutenant Patrice qui bien sûr est lui-même, il a colligé les sensations d'autres combattants et même de combattants ennemis; et l'émotion des individus pris dans la tourmente il l'a reportée et rattachée à une vision

totale des événements dans toute leur ampleur politique et stratégique. Cela fait un livre de raison, au lieu d'un opuscule licencieux; cela fait non pas un témoignage de premier jet sur lequel le lecteur doit fournir tout le travail de réflexion, travail que généralement il ne fait pas, en sorte que s'en vont à vau-l'eau l'esprit du conteur et l'esprit du lecteur, mais une œuvre élaborée où l'auteur fait son métier qui est de proposer des idées et non pas seulement des sensations et des sentiments.

En ce sens, *Narvik* approche du modèle de ce qui devrait être le plus souvent fait. A moins, bien sûr, que le conteur ne soit vraiment de la boutique littéraire et ne remplace le mérite de prudence par la qualité nonpareille des nerfs et la vertu artistique de transformer l'acquis de ces nerfs en cette valeur absolue qui égale ou dépasse toute intervention future de l'historien, même géniale. Un Michelet vivant après un Stendhal peut ajouter mais ne peut rien retrancher à la bienheureuse décision de celui qui, sachant voir comme personne, a vu. Ceci dit, la lecture de ce montage savant, de ce reportage traité par une main sérieuse, nous fend le cœur aussi bien que tout autre témoin direct qui revient de ces mois fatidiques.

Tournant ces pages, je me reportais à mes vieux souvenirs des Dardanelles et je voyais que depuis 1915 les Français n'avaient rien appris mais qu'ils avaient encore oublié.

En 1940 comme en 1915, c'est toujours le drame de l'alliance. Un peuple devenu trop petit n'est plus maître de soi; ni dans la paix ni dans la guerre il ne peut plus dépendre seulement de lui-même. Incertain dans ses propres conseils, il doit encore retarder toutes ses résolutions, attendre qu'elles soient approuvées et rendues possibles par un allié lui-même infiniment diminué et qui n'est sûr de rien non plus. De là, en tout et partout, une immense lenteur, une immense incapacité qui, en 1915, ne se payaient encore que de la mort inutile de cent mille soldats à Gallipoli, entre autres hécatombes superflues, mais n'aboutissant pas à la ruine totale, tandis qu'en 1940 elles se sont soldées en quelques semaines par une défaite qui a étouffé dans ses remous le commencement à Narvik d'un sacrifice du même

ordre. Là, bien que dénuée de vêtements chauds et d'avions, une troupe de chasseurs s'était battue aussi bien que jamais et avait remporté un vrai succès; mais à quoi bon maintenir ces quelques milliers de braves sur un continent par ailleurs tout perdu?

Mêmes sottises en 1940 qu'en 1915. Nous avions de lourdes capotes bleues sous le soleil d'Asie, les chasseurs n'ont que des blousons de toile dans la neige polaire. Ce peuple, qui soi-disant aime tant ses aises, vit et meurt toujours dans les pires conditions matérielles. Fort soucieux de pinard et de pernod, il loge en temps de paix dans des maisons infectes et en temps de guerre il est dépourvu de tout ce dont regorge l'austère adversaire.

Ce peuple ne veut pas d'enfants, mais tous les vingt ans il va moisir dans les tranchées et les camps de prisonniers où l'on voit ces individualistes exemplaires condamnés à la promiscuité la plus irrémédiable, à la forme la plus basse de la vie collective.

Et ces gens, qui faisaient de la dissension politique un jeu perversement anodin, sont contraints peu à peu par les rudes adversaires qui se pressent sur son dos à une guerre civile enfin sans merci où il n'est guère de citoyens qui ne soient inscrits sur quelque liste de proscription quand ils ne le sont pas sur plusieurs.

La récente histoire de France montre le caractère dérisoire de la philosophie hédoniste et de l'immoralisme libertaire. « Ma peau d'abord », déclarait en ricanant le joyeux affranchi. Mais sur sa peau l'univers s'essuie les pieds. Et le marché noir n'est qu'un répit avant le jugement dernier. Alors ce sera la fin des haricots.

DRIEU LA ROCHELLE.

NOTES SUR LA MUSIQUE HINDOUE

Vêtu de blanc, humble, l'artiste remercie par avance du plaisir qu'il va trouver à jouer; il fléchit les jambes et s'asseoit près de ses pieds. Il est ainsi le plus proche de la terre et toutes ses actions sembleront venir d'elle.

Un battement sourd des mains sur les tambours (mridanga) puis la longue vibration du tambura et du vina sous le plectrum tandis que l'un des autres musiciens, de la main gauche, esquisse le thème sur les cordes de son « luth », doucement suivi par ses compagnons; c'est tout ce qui paraît de l'acte évocateur.

Le thème glisse en légato, sans aucune emphase, sans temps forts et sans aucun accord. Le musicien joue aussi longtemps qu'il veut; plutôt, qu'il doit jouer; son goût libre n'est pas un effort; il ne doit pas décider de la fin de son air par une cadence parfaite ou un accord, il ne doit pas briser, s'arrêter surpris, comme souvent dans nos œuvres le violoniste magicien. On dirait que l'artiste s'efforce de se faire oublier et atteint son repos par nécessité.

Au silence retrouvé après la première mélodie, l'oreille est déjà conquise, la pensée amenuisée. C'est trop vite dit. Il ne s'agit pas de mélodies, mais d'exercices, de variations. L'enthousiasme paraîtrait sans doute un manque de respect dans ce témoignage simple de la mémoire, cette évocation des thèmes auxquels la légende attribue un caractère sacré. (Une danseuse du Bengale a mis fin à une grande sécheresse en chantant un de ces thèmes).

Chaque note a un sens fixe, au milieu d'un rythme beaucoup plus fluide et instable qu'aucun rythme occidental.

Il vient un moment où l'un des musiciens chantonne une longue mélopée faite pour une bonne part de syllabes sans signification et qui ressemble à un cri frileux et perdu. Cet homme appelle la voix des autres, de tous les autres sans doute. L'on trouve dans sa voix cet étonnement devant un destin prodigieux, comme souvent chez les peuples de l'Inde et chez les peuples sémitiques, l'hébétude de certains grandis trop vite et que dépasse leur vie sensuelle.

Ces voix n'ont pas mûri; des enfants vieillis se répondent et vraiment parlent à la mère, au grand pays prodigieusement riche et pauvre. Les moments sont fort rares où l'on pourrait croire que l'homme (ou la femme, dans certaines occasions — mais jamais l'homme et la femme ensemble) va inventer « le chant ». Cela vient sans doute de ce que chaque note a cette signification fixe, et non pas différente, comme chez nous, selon l'harmonie.

Les variations mettent chacune en jeu un seul mode traditionnel (Raja ou Rasa). Chacun de ces thèmes, faits de 5, 6, ou 7 notes illustre une humeur (bhava) ou un sentiment, le musicien et le chanteur revenant sans cesse à l'une des notes que le musicien peut souligner de notes d'agrément, mais où le chanteur ne trouve rien de la souplesse heureuse de la voix humaine. Que l'on imagine les merveilleux Lieder privés de leur subtile liberté!

Il y a seulement six modes, chacun comportant cinq formes dérivées qui toutes ensemble nous font parcourir tous les sentiments acceptés, associés à un moment précis du jour ou de l'année : le calme de l'aurore pı euse, le rire de l'amour, l'amour calme, le repos, le calme mystérieux du soir, le bonheur du coucher de soleil, la fatigue de l'après-midi, le cal .ne envahi par la peur de l'amour, le calme de midi, le printemps, l'ivresse de l'amour.

Chose curieuse dans l'expression conventionnelle de sentiments ou d'humeurs, il n'y a pas de gradation, et seulement parfois un coda.

La dominante (qui est souvent le si), ou les dominantes, ne reviennent pas plus souvent que les autres notes, mais une sorte d'appogiatura les fait sentir, à défaut de l'instinct, qui ne nous le dit pas toujours dans nos propres œuvres (p. e. la Sonate Pathétique de Beethoven). La tonique do est souvent la note la plus basse de l'air.

Les lois qui fixent les durées sont aussi étranges que celles qui placent l'accent ou le ton. Les thèmes tristes sont fondés sur trois blanches, les thèmes joyeux sur deux blanches.

Cette musique est à la fois tellement plus simple et primitive que la nôtre et plus complexe, par les valeurs de sa gamme (22 quarts de ton), par les subtilités de son rythme sans accords et où la mesure change sans cesse, que la danse qui parfois l'accompagne n'en est pas soulignée, et ne la décrit pas. Pourtant c'est seulement avec le danseur, et pour lui que le musicien éprouve jamais un élan et l'enthousiasme de la création.

La danse est le seul art qui prenne la vie même pour matière et consente à la même perfection éphémère et sans retour. Les mouvements du danseur sont forts du même souffle, du même élan, de la même promesse, soudain libérée et mise en jeu.

Or le caractère inactuel de la musique, son embarras devant un

mouvement démontré par lui-même, révèle d'un coup que la musique, comme la pensée, est le commentaire d'une création qui renaît toujours, toujours achevée.

La danse est l'imitation des rythmes et des actions de l'univers, la danse est donc comme la première action. Et rien de moins que la dernière idée, la plus dangereuse, et l'ultime irréalité ne semble satisfaire cette pensée et cette musique, malgré l'apparente fixité des rythmes de la danse imitée de Shiva (1).

Mais il reste toujours ce fait : que les abîmes de la pensée, ses imperfections passionnées, ses folles abstractions n'empêchent en rien un hindou d'être parfaitement sage et sain.

Ceci ne laissa pas de me troubler. En Occident nous n'en sommes pas à ce point de simplicité, où se rejoignent la pensée et la vie, la sagesse d'être sain.

Il y a dans toute musique, bien plus que dans aucune œuvre littéraire, un appel vers une force essentielle, comme le mouvement des arbres au bord de la mer, courbés par le soleil et le vent. Ainsi toute œuvre est comme l'un des témoignages d'une seule légende.

Dans la musique sacrée hindoue, dans toute mélodie de l'Hindostan et aussi bien, dans les merveilleuses danses Chhau de Seraikella, en l'honneur de Shiva (2), cet appel est d'une profondeur indicible.

Charme dangereux, ai-je pensé assez tôt, sans savoir encore que cet abandon, cette chute étaient justement dans l'intention du musicien. Nous n'avons que trop de sentiment à y abîmer, trop de passion informe à confier à cette musique, l'envers de l'oreille d'un Dieu.

Ce charme nous disloque, nous confond, plutôt qu'il ne nous compose une attitude de recueillement, car il nous faudrait pour pouvoir la soutenir, toute la mémoire de la religion et une longue éducation de notre corps.

Nous avons perdu l'habitude de la solitude et le goût du chant simple, en même temps que l'abstraction, au milieu des inquiétudes du monde, nous devenait, comme la musique, un instinct établi sur son niveau propre, avec ses impatiences et son courage un peu ivre.

Il faut que nous ayons derrière nous des siècles de religion toute

(1) Les mouvements du danseur sont bien définis :
Il y a 9 mouvements de la tête, 28 d'une seule main, 23 des deux mains, 18 manières de marcher ; chaque mouvement étant doué d'un sens profond et impérieux.

(2) Au mois de Chaitra, en mars-avril, le Chaitra Parva célèbre la joie du Printemps dans tous les épisodes des livres sacrés de Ramayana et Mahabharata avec fraîcheur et chaleur à la fois, avec un don de mimique et des couleurs inattendus, puisque la musique reste la même que dans les mélodies de l'Hindostan.
Nombre de musiciens de l'Hindostan. méprisent à tort la vigueur et les hautes couleurs des danseurs de Seraikella. Leur dédain est peu excusable si l'on pense à l'influence arabe qu'eux-mêmes semblent avoir subie dans leur musique sacrée.

personnelle, où la pensée de la création n'a presque aucune force vraie, pour ne pas nous étonner de nos sentiments, de nos idées. Que leurs mouvements affectent tant notre corps, notre santé, et par hasard, hors de notre maîtrise, paraît vite scandaleux à un Hindou dont le problème, la question essentielle sur l'être sont toujours uniques, un Hindou dont la vivacité est un don de la vie, et non de l'intelligence, et qui ne souffre point des déluges de sa métaphysique.

Notre profondeur à nous a toujours faussement ce caractère de mettre en danger la volonté et ainsi la vie. C'est dire que notre conscience de l'activité cérébrale, la notion même de l'âme, sont mal fondées.

Il est à peu près impossible à un Occidental de trouver son chemin dans la pensée hindoue à moins d'une crise tragique où son attention même le laisse, ou le fait se perdre. C'est que le conflit de la pensée et de la volonté a été jusqu'à présent notre seule dignité, à défaut de leur union.

Or je ne m'éprenais point de la grandeur, de la sagesse vieillie, mais plutôt de l'enfance de ces idées, et de l'art de ces musiciens hindous. Ils sont toujours si loin, et si près de la vie!

Toutes les formes de notre art, devant ce chant et ces mimes hindous, semblent seulement plus présentes et plus accidentelles. A être si multiples, les réussites et les recherches de notre culture n'ont pas perdu en « profondeur », mais nous ne savons où trouver une règle de vie assez naturelle, où la morale, sinon la religion, tombe plus juste dans ses habitudes.

Je savais que si l'on se perd souvent à vouloir changer une tragédie personnelle en connaissance de l'Orient, on peut atteindre directement le meilleur de cette tradition et de ses habitudes, sans se perdre dans le fatras de la métaphysique, ce dédale qui voulait faire oublier et respecter un odieux système féodal.

On peut y atteindre en prenant cette tradition au moment où elle accepte enfin l'homme vivant, sinon agissant : comme le musicien voit entrer le danseur; et en préparant le corps à ses attitudes et à son rythme, sans autre peine que d'une attention simple au repos du corps et au respect de la nature dont il tire sa chaleur.

C'est trop d'admirer les héros de cette ascèse, de cette yoga, pour se dispenser du même coup de la sagesse personnelle, et du devoir commun que toute morale sincère imposera dans l'âge, dans le pays des machines, plus impérieusement qu'ailleurs.

Il faut admirer le niveau où reste toujours la musique hindoue, cette prudence, ce parfait mépris du bruit et des *meilleurs moyens de produire des effets.*

Que cette évocation de la création du monde par la musique ne

soit pas une lutte frappe le plus. Mais la création elle-même et la danse qui l'imite sont capables à la fois de violence et de sagesse. Il y a de la force, et comme une révolte féconde dans le début de la Genèse. Dans cette Genèse hindoue, comme dans les livres sacrés tout se passe comme si la même création continuait, sans appeler la pensée humaine, que tout désormais doive être soumission, souvenir d'un seul acte.

Il y a là un trait de la pensée la plus rare, ce qui est le refus secret de toutes les conceptions, de toutes les analyses qui offrent une chance au pouvoir, à la volonté excessive de l'homme, choses bien fondées dans le temps et le lieu; mais une prudence où la résignation peut être toute lâche.

Le rapport constant entre la mélodie et le fond de vibrations continues et des résonances des mridanga impose à cette évocation d'autres limites que celles de la voix humaine, et l'on pouvait croire celles-ci toujours vraies, pour le seul hommage digne du Dieu célébré. Mais ces limites sont un signe de l'imperfection des pensées devant la vie. Il semble bien que toute la pensée et l'expérience où naît cette musique se fondent sur un ou deux sentiments. Les mouvements sont plus libres en Occident, puisque tous les sentiments se trouvent présents à la création du musicien, comme du romancier.

Notre art semble donc plus près de la vie, mais la vie même s'est éloignée de la nature. Un art primitif paraît souvent curieusement loin de la vie.

La mélodie sans temps forts et sans emphase est la compagne d'une connaissance de l'homme sans presque aucun témoignage de l'émotion : c'est bien toujours un commentaire inactuel.

Après quelques siècles de recherches musicales, même les mélodies de nos chansons populaires ont été influencées par le développement de l'harmonie, et nous imaginons trop facilement que le musicien, en dégageant son expérience de sentiments multiples, de vie mouvante, arrivera sans manquer à la polyphonie, aux voix de l'orchestre qui se répondent et s'assemblent.

Notre corps trouve son mouvement le plus heureux dans l'ensemble des sons, et la vibration d'une seule corde prend dès lors une résonance surprenante. A tel point que le solo du violon est un jeu où l'attitude de l'artiste, debout devant ses auditeurs, figure bien l'extrême conscience de soi du compositeur, qui perd presque le naturel dans une confession forcée, et non une confidence.

Le manque complet de cette désinvolture qui semble chez nous le fait de l'artiste, manque qui est plus profond que la nécessité où se trouvent les ménestrels esclaves d'une caste supérieure, et cette assise que se donne le musicien hindou nous instruisent en retour.

Son équilibre obéit à l'architecture simple et modeste de notre

corps, l'attitude où il se coule a été composée par la prière, et cette stance choisie par la religion impose à la fois patience et dignité.

Du premier moment jusqu'au dernier, cet homme effacé sous le blanc porte vraiment l'un des éléments de la création ; le musicien soulève, conjure tout le silence, comme le danseur exprime tout le mouvement.

En Europe l'église ni le temple ne rassemblent les mouvements de façon si économe et nulle part nous ne sommes assez attentifs à ces gestes simples qui décrivent tout de suite l'intention et lui gardent son rythme physique propre ; comme nous ignorons la sensation efficace de l'altitude, de la hauteur, du poids, malgré nos superbes inventions mécaniques, et que nous ne l'avons pas éprouvée, ni comprise, nous ne la ressentons guère que dans les rêves, où elle nous confond.

Il est admirable que la joie nous ait imposé comme malgré nous l'abondance et le plaisir des arts, et la richesse de leurs rites. Nous associons plénitude et harmonie, avec cette facilité admirable du langage, dont les jeux de mots sont riches de sens.

Ici encore, le musique peut éclairer tout l'esprit. La plénitude a sa violence, son emportement, exaltés par la musique, changés en expérience, en harmonie, bien loin de la colère animale où ils sont nés.

Mais il reste, comme le montre l'exemple apposé de la musique hindoue, que la discipline, de même que l'art, peut se constituer d'une matière très simple, unie, presque pauvre. La volonté d'ascétisme est au fond le grand orgueil de ne jamais dépenser l'énergie que pour créer. C'est un hasard de notre histoire qui l'a enfin attribuée à la religion qui a presque épuisé sa force sur les hommes, après des siècles d'action inquiète.

Il faut aux Occidentaux une nouvelle conscience de la vie la plus simple, et l'art peut mieux devancer la vie que reprendre des problèmes usés et toujours trop personnels.

La mise en œuvre de l'expérience artistique est peut-être un dépouillement comme le passage de toutes les créations, de l'enthousiasme à l'attention la plus fidèle, à la nudité ; comme cette pensée de l'Inde, où la croix illustre ce symbole : qu'un homme meurt en une femme, chaque fois qu'il donne sa plus grande force, pour renaître rafraîchi, et comme civilisé.

Or la recherche d'une discipline est sans doute la pierre de touche des civilisations, plutôt que la méthode des arts, où cette recherche se reconnaît au don de sympathie humaine et de patience.

PIERRE BEAUCHAMP.

NOTES

LES INCAS DU PÉROU, par *Louis Baudin* (Collection des « Essais sur le Socialisme ». Les Éditions de la Librairie de Médicis, 1942).

L'épanouissement de l'empire que la dynastie indienne des Incas (ou mieux, des Inka) érigea au Pérou vers le XIIe siècle de notre ère est sans conteste un des plus étonnants chapitres de l'histoire du monde. Peu d'expériences humaines pourtant ont été si diversement appréciées; peu d'institutions antiques ont suscité de si âpres querelles, déchaîné tant de passion partisane, créé tant de confusion politique. Il me plaît de retracer brièvement ce procès séculaire. On situera mieux le petit livre où M. Baudin, sans rappeler cette controverse, prend à son tour position.

Au lendemain de la conquête du Pérou par les Espagnols (1532), l'enthousiasme naïf des *conquistadores* céda la place à un dénigrement systématique des uns, à la charité éclairée des autres. Le dix-septième siècle, épris d'autorité, n'eut, pour le gouvernement des Inka, que louanges hyperboliques. « L'homme civilisé du Pérou, écrit l'historien Carli, était assurément bien plus parfait que l'Européen. » Mais, quand, au dix-huitième siècle, monta la vague de libéralisme économique et d'individualisme politique, on révisa ce jugement et l'on se défia de l'œuvre des despotes indiens. Robertson, dans son *History of America*, définit les Péruviens « une société qui ne fait que sortir depuis peu de son état de barbarie ». Et Prescot doute qu'il puisse être question d'une civilisation des Inka. « Le sens de l'indépendance, dit-il dans son *History of the Conquest of Peru*, n'a pu être bien fort dans une population qui n'avait aucune part à la propriété foncière et n'avait pas à défendre de droits personnels. » Cette hostilité dura jusqu'au milieu du siècle dernier, jusqu'à l'apparition des grands théoriciens du socialisme. On s'accorda dès lors à voir dans le régime péruvien une mise en pratique des institutions socialistes. L'Allemand von Tschudi, prenant la tête du mouvement, affirma que l'empire des Inka constituait « une monarchie socialiste à base théocratique à peu près unique dans l'histoire du monde ». L'école sociologique réagit toutefois; et tandis qu'en

1895 Otto Martens, dans *Ein sozialistischer Grossstaat vor 400 Jahren*, mit l'accent sur le prétendu « caractère guerrier de l'Empire péruvien », l'éminent sociologue Heinrich Cunow publia en 1896 *Die soziale Verfassung des Inkareiches.* Frappé par le caractère archaïque de l'organisation sociale des Péruviens, il estima que toutes leurs institutions « existaient bien avant la domination (de la dynastie Inka) en tant que produit naturel d'une société primitive basée sur les liens totémiques, c'est-à-dire qu'elles ne sont rien de plus que le communisme agraire originel que nous rencontrons sous une forme analogue dans l'organisation tribale et villageoise des anciens Hindous, des Japonais, des Germains et des Celtes ». Les adversaires n'ont pas désarmé depuis; et la lutte demeure vive entre historiens et sociologues. Von Tschudi et Cunow ont fait école et le problème douloureux de « l'indigénisme péruvien » exploité par certains partis politiques a soulevé une nouvelle vague de sectarisme.

L'important ouvrage *L'Empire socialiste des Inka*, que M. Baudin publia en 1928 sous le patronage de l'Institut d'Ethnologie, marque une phase nouvelle que confirme le présent livre écrit à l'intention du grand public. Juriste et économiste éminent, cet auteur était préparé pour porter un jugement technique et tenter de mettre, au bénéfice surtout de la thèse von Tschudi, un point final à la controverse. S'il n'y a point, à mon gré, entièrement réussi, il a certainement apporté beaucoup de clarté et une méthode digne d'éloge dans un débat presque volontairement embrouillé.

Voici en bref le tableau qu'il brosse de l'ordre social et économique instauré par les Inka. Dans un pays empreint de mystère mais en grande partie infertile, des civilisations oubliées se sont succédées comme le flux et le reflux, laissant d'impérissables mais d'hermétiques témoignages de grandeur; tel cet empire aymara avec sa prestigieuse capitale Tiahuanaco, telles les ruines grandioses de Matchu-Pitchu construite sur un éperon rocheux loin des voies de pénétration. Les envahisseurs peaux-rouges kitchoa, dont est issue la dynastie des Inka, auront rencontré là une organisation sociale archaïque analogue à la leur, la division primitive en clans ou communautés agraires à base à la fois familiale, religieuse et économique. Ils auront soumis ces populations qui se sont acharnées des siècles durant à améliorer le rendement d'un sol hostile par de gigantesques travaux d'irrigation et de terrassement, et ils auront adopté et perfectionné les méthodes des vaincus. Puis, grâce à une politique tenace et impitoyable, leurs rois, les Inka, socialisent peu à peu les masses qui continuent à vivre et à cultiver en commun. Ces despotes les répartissent en groupes hiérarchisés de dix, cinquante, cent, cinq cents,

mille, dix-mille et quarante mille familles ayant à leur tête des pairs, des fonctionnaires, des gouverneurs. Quatre vice-rois se partagent l'administration des quatre provinces péruviennes mais résident auprès de l'Inka à Cuzco. Cette capitale, « le nombril du monde », était elle-même divisée en quatre arrondissements; et les sujets du commun, quand ils allaient à la ville, étaient consignés dans le quartier correspondant à leur province d'origine. A la cour, où régnait une splendeur orientale, vivait la noblesse héréditaire, élite choisie pour son mérite individuel, amalgamée par l'initiation. Elle seule était instruite dans les sciences tenues secrètes; elle seule fournissait les cadres de la nation. Mais elle tendait de plus en plus à s'individualiser grâce aux dons en biens immeubles dont le roi récompensait les services éminents, premier germe de la propriété privée. Les fonctionnaires, aux pouvoirs étendus, dressaient des statistiques précises, notant le nombre et les occupations de leurs administrés qu'ils contraignaient au mariage, la contenance et la valeur du sol, l'importance des récoltes; et ils proposaient fréquemment à l'Inka des transferts de population d'une contrée surpeuplée ou pauvre à une contrée moins peuplée ou plus fertile. On parvenait de cette manière à maintenir dans tout l'empire une densité et une qualité de la population en rapport exact avec les ressources naturelles. A ce peuple, qui n'était autorisé à voyager qu'exceptionnellement et à condition d'emporter les vivres nécessaires, afin de ne pas fausser les statistiques, on attribuait d'autorité l'usage d'un lopin de terre. La surface en était calculée de la manière suivante. On déterminait une unité de compte, le *tupu*, pièce de terre dont le produit suffisait à faire vivre un ménage sans enfant. Puis on partageait le territoire du clan en trois parts plus ou moins égales; l'une, attribuée à la communauté, totalisait le nombre de *tupu* correspondant au nombre et à l'importance des familles; le surplus devenait partie domaine de l'Inka, partie terre du Soleil ou du clergé. Les trois parts toutefois étaient cultivées par la communauté grâce à des corvées et à une obligation d'entr'aide strictement réglées, les terres des veuves et des infirmes d'abord, puis celles du peuple, celles du temple et enfin celles du roi. La communauté ne recueillait que la récolte de ses terrains dont elle abandonnait une part à l'Inka comme tribut. Les récoltes des terres de l'Inka et du Soleil étaient, comme les redevances, accumulées dans des greniers publics et servaient à l'entretien du roi, de l'élite et du clergé. La « socialisation de la masse » était complétée par des « lois somptuaires » interdisant au peuple le luxe et réduisant les désirs par la menace de terribles sanctions. Grâce à cette réglementation étroite qui supprimait le commerce privé — hormis un maigre commerce local destiné à corriger

les inévitables défaillances de l'économie dirigée —, on obtenait ce que l'auteur appelle l'équilibre de l'offre et de la demande. Enfin, prévoyant les mauvaises récoltes, les catastrophes naturelles, les destructions de l'ennemi, l'Inka autorisait les chefs locaux à puiser parfois dans les greniers publics pour distribuer des vivres au peuple. Cette faculté, M. Baudin l'appelle le volant régulateur du système socialiste. Un réseau routier aussi perfectionné que dans l'empire romain permettait le déplacement rapide des populations comme des armées, la mobilisation des produits, la transmission instantanée des ordres de l'Inka.

Appréciant les résultats de cette organisation minutieuse, l'auteur constate dans les masses péruviennes un « idéal négatif », l'absence de sentiments familiaux, « un détachement tel qu'il détruit l'individu et par conséquent tous les sentiments individuels, qu'il met fin à l'amitié, à la patrie, à la solidarité, à la charité ». Le fils se désintéresse du père devenu vieux; l'État doit s'en charger. L'État, l'Inka, l'élite pensent pour la masse, prévoient pour elle. Quant au peuple, « la paresse mentale est devenue l'une de ses principales caractéristiques. Pas d'inventions, pas d'améliorations. Toute fantaisie même est objet de scandale ». Mentalité d'esclave et routine. Dans ce dressage systématique, M. Baudin voit la cause profonde de l'incompréhension réciproque qui divise aujourd'hui encore Indiens et Espagnols du Pérou. Lequel des deux partis à raison? « L'Inka, si le bonheur est le but de l'existence »; mais l'Espagnol, si le but doit être le développement de la personnalité.

L'avouerai-je? La lecture de ce livre produit un léger malaise que ne provoquait pas *L'Empire socialiste des Inka*. Est-ce parce que M. Baudin fait à peine allusion à ce qu'il appelle l'infrastructure, l'organisation totémique des premiers Kitchua et des peuples vaincus, à tout ce qui a précédé, préparé, commandé le régime des Inka et qui, de l'avis de Cunow et de l'école sociologique, a été décisif? Dans son précédent travail, il y avait consacré une longue étude, révélé son intérêt et, tout en montrant l'originalité de l'œuvre inka, laissé entrevoir comment les rois ont rationalisé ces cadres ancestraux. On croirait qu'il attribue présentement à ces données primordiales moins d'importance que par le passé. Ce qui tendrait à nous confirmer dans ce sentiment, c'est la présentation même de l'ouvrage, débutant par un résumé de la doctrine socialiste telle que la définissent un Schaeffle et un Bourguin, et groupant ensuite l'exposé du régime inka sous les principales têtes de chapitre d'un traité d'économie politique. Et puis, n'est-il pas hasardeux d'interpréter certaines données parfaitement anodines, d'apercevoir, par exemple, une mesure socialiste dans la coutume qui obligeait « les

enfants... à chasser les oiseaux des champs de maïs, les femmes à filer même lorsqu'elles se rendaient visite les unes aux autres »? De pareils usages ne sont pas moins répandus dans nos campagnes d'hier et même d'aujourd'hui, comme l'entr'aide au moment de la récolte.

Au demeurant, on peut se demander si, à y bien regarder, les principales institutions péruviennes rentrent aisément dans le cadre de l'économie socialiste telle qu'on nous la définit. Certes, l'Inka « limite la demande », réduit les désirs ou plus précisément en prévient l'essor. Mais devait-on vraiment en redouter l'épanouissement dans une population après tout primitive et qui, de par son origine, n'avait guère plus le goût du luxe que les actuelles tribus eskimo ou peaux-rouges? Les greniers publics servaient de « volant régulateur »; mais très subsidiairement, le premier but de l'institution étant, comme dans l'Égypte ancienne, l'entretien d'une oligarchie parasite. La notion de tupu même, si elle présente juridiquement tous les caractères de la propriété collective et d'un droit d'usage précaire à l'intérieur de la cellule communautaire, pouvait, en fait, être sentie par le peuple comme une véritable appropriation du sol dont la culture par voie d'assolement, nécessitant des changements périodiques d'exploitation, effaçait l'apparence de précarité. Nous ne savons même pas si les lots changeaient toujours de main après an et jour, comme ce fut le cas chez les anciens Germains pratiquant eux aussi la redistribution annuelle du sol commun, de crainte, nous dit César, qu'un usage prolongé de l'agriculture ne leur fît perdre le goût de la guerre. A la vérité, usufruit et corvée du Péruvien paraissent plus proches d'un servage naissant, avec ses corollaires, l'attachement à la glèbe et la circulation restreinte, d'une manière de féodalité éclairée vers laquelle les dons personnels des Inka aux grands du royaume — l'homme suivait la terre — orientaient le Pérou précolombien. Il n'est pas moins difficile d'apprécier le but exact des transports de population que trois millénaires plus tôt pratiquaient systématiquement, sur une grande échelle et dans le cadre d'une politique agraire bien comprise, les Hittites indo-européens d'Anatolie, quoiqu'ils aient, semble-t-il, connu la petite propriété et la liberté du commerce à peine atténuée par la taxation des produits.

Répondant à l'avance à une dernière objection, l'auteur nous affirme que « le socialisme est de tous les temps ». A-t-il raison? Peut-on dire que cette économie est un système abstrait, déduit une fois pour toutes par un raisonnement logique du théoricien, un ensemble de mesures nécessaires et suffisantes dont l'intégration est possible dans n'importe quel état social et qui, chaque fois qu'il se retrouve plus ou moins complètement, prête à un régime la qualité socialiste?

Je ne saurais en juger. Mais je doute qu'on puisse définir d'une formule simple le régime inka, cette économie post-totémique agraire à tendance féodale, cristallisée par un gouvernement mi-théocratique mi-rationaliste au moyen de certaines mesures d'apparence socialiste.

Ces quelques observations, simple opinion subjective, ne doivent pas toutefois faire sous-estimer la valeur documentaire de ce livre. Les convictions de l'auteur, même si l'on devait ne point les partager, n'affectent jamais la solidité et la clarté de l'exposition des faits qu'une inévitable concision empêche seule, parfois, de nuancer. Et l'on doit reconnaître qu'aucun ouvrage d'ensemble ne saurait mieux nous initier au monde précolombien du Pérou et nous mettre plus aisément à même de porter un jugement sur sa valeur humaine.

PAUL ARNOLD.

*
* *

ARMES ET BAGAGES, par *Michel Manoll* (Les Amis de Rochefort).

« Il y a en nous un sens spécial pour la poésie; une disposition poétique. La poésie est absolument personnelle, donc indescriptible et indéfinissable. Qui ne connaît et ne sent directement ce qu'est la poésie ne pourra jamais en recevoir la notion. La poésie, c'est la poésie. Elle est à mille lieues de l'art de parler, de l'éloquence. » Cette maxime de Novalis aurait pu servir d'épigraphe, tant elle me semble en résumer l'esprit, au petit ouvrage où M. Michel Manoll nous livre douze douzaines, environ, des réflexions que lui a inspirées son état de poète. Retiré à Saint-Calais depuis la guerre, il y mène une existence difficile, mais studieuse et méditative. Loin du siècle, que la distance qu'il a prise l'aide sans doute à mieux voir et à mieux juger, il n'a qu'à s'écouter penser pour recueillir, à notre usage, ce que lui-même nomme bellement « ces échos du combat avec l'ange ».

J'ai un faible pour ce genre d'ouvrages, qui sautent les charnières et les transitions où s'embarrasse le développement logique, et qui suggèrent plus qu'ils ne disent, parce qu'ils vont droit à l'essentiel. Ici, le plaisir se double d'entendre un poète nous parler de son art, ou plutôt de sa passion, et, bien sûr, nous en parler en poète. Écoutons-le :

« Je suis sans anses, tout d'une pièce, et glissant comme l'ivoire. »

« L'état de poète entre en jeu devant la page. Il se manifeste par

cette fièvre qui n'atteint pas le corps, mais qui arrache toute l'âme à son socle de plomb. »

« Le monde est érigé dans la paume du poète, comme la trombe sur les cimes de la mer. Les hommes fuient la force de cette colonne mouvante. Les poètes acceptent d'être broyés par elle. »

« Tout ce grand bruit d'intelligence qui résonne sur les parois sensibles de la poésie ne parvient pas à étouffer l'apport plus sûr du cœur. »

« Si je reste calme, allongé, est-ce une vacance? Mon cœur est déplié et je lis à voix basse. »

M. Michel Manoll a raison de faire large la part du cœur et de donner au sensible le pas sur l'intellectuel. Il définit ainsi le caractère même de la poésie qui s'élabore sous nos yeux. Cela ne l'empêche pas de juger ses émules sans indulgence :

« Retours au « lyrisme », à la « métrique », à la « forme ». Après les voyants, les agents voyers. »

« Il y a ceux qui puisent dans la mer et ceux qui puisent dans la mare. »

Et le critique a le sentiment d'être pris en faute, quand il lui assène cet aphorisme :

« Dans une œuvre on voit à la fois ce qu'il y a en moins, et ce qu'il y a en trop, mais on ne voit pas ce qu'il y a. »

J'accorde à M. Manoll que, là encore, il a raison, mais je veux me risquer néanmoins à dire un mot de ses poèmes. Il appartient à la race de ceux « qui puisent dans la mer ». Qui a lu, dans la *N. R. F.*, *Grand Pavois*, ne peut en douter. Pour s'élever au-dessus de lui-même, il ne lui manque qu'un peu de patience, la volonté de trier sa pêche, le courage de plier aux règles son démon, — il ne lui manque, en somme, que de suivre le conseil qu'il a su si bien se donner lui-même : « Avant de se jeter dans une œuvre, il faut auparavant en dessiner les contours, les cerner d'une ligne grasse et apparente sur laquelle on peut, par la suite, sculpter. »

J'ai confiance en Michel Manoll : il pourra, car il voudra.

MAURICE CHAPELAN.

Autorisation de publication n° 25.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : DRIEU LA ROCHELLE.
Imprimerie Chantenay, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris-VIe.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE

TOME LVII (Juillet 1942-Décembre 1942).





Nouveaux romanciers français

AUDIBERTI : . .. . Carnage.
Marc BERNARD : .. .. Pareils à des Enfants.
Maurice BLANCHOT : . .. . Aminadab.
Albert CAMUS : .. .. L'Étranger.
Charles EXBRAYAT : .. .. Jules Matrat.
Marius GROUT : .. .. Le Vent se lève.
Louis GUILLOUX : .. .. Le Pain des Rêves.
Odette JOYEUX : .. .. Agathe de Nieul l'Espoir.
René LAPORTE : . .. . Les Passagers d'Europe.
Paule LAVERGNE : .. .. Le Maître.
Georges MAGNANE : . .. . Les Hommes forts.
Jean MECKERT : .. .. Les Coups.
Raymond QUENEAU : . .. . Pierrot mon Ami.
Armand ROBIN : . .. . Le Temps qu'il fait.
Banine THILLET : .. .. Nami.
Maurice TOESCA : . .. . Clément.

A PARAITRE :

Roland CAILLEUX : .. .. Saint Genest.
Pierre LAFUE : .. .. .. L'Arbre qui avait pris feu.
Henri THOMAS : . .. . Le Précepteur.
Alexandre VIALATTE : . .. . Le Fidèle Berger.

1942